

GEORGES VIRRÈS

---

**cet  
adolescent  
si  
pur**

VROMANT & Co, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

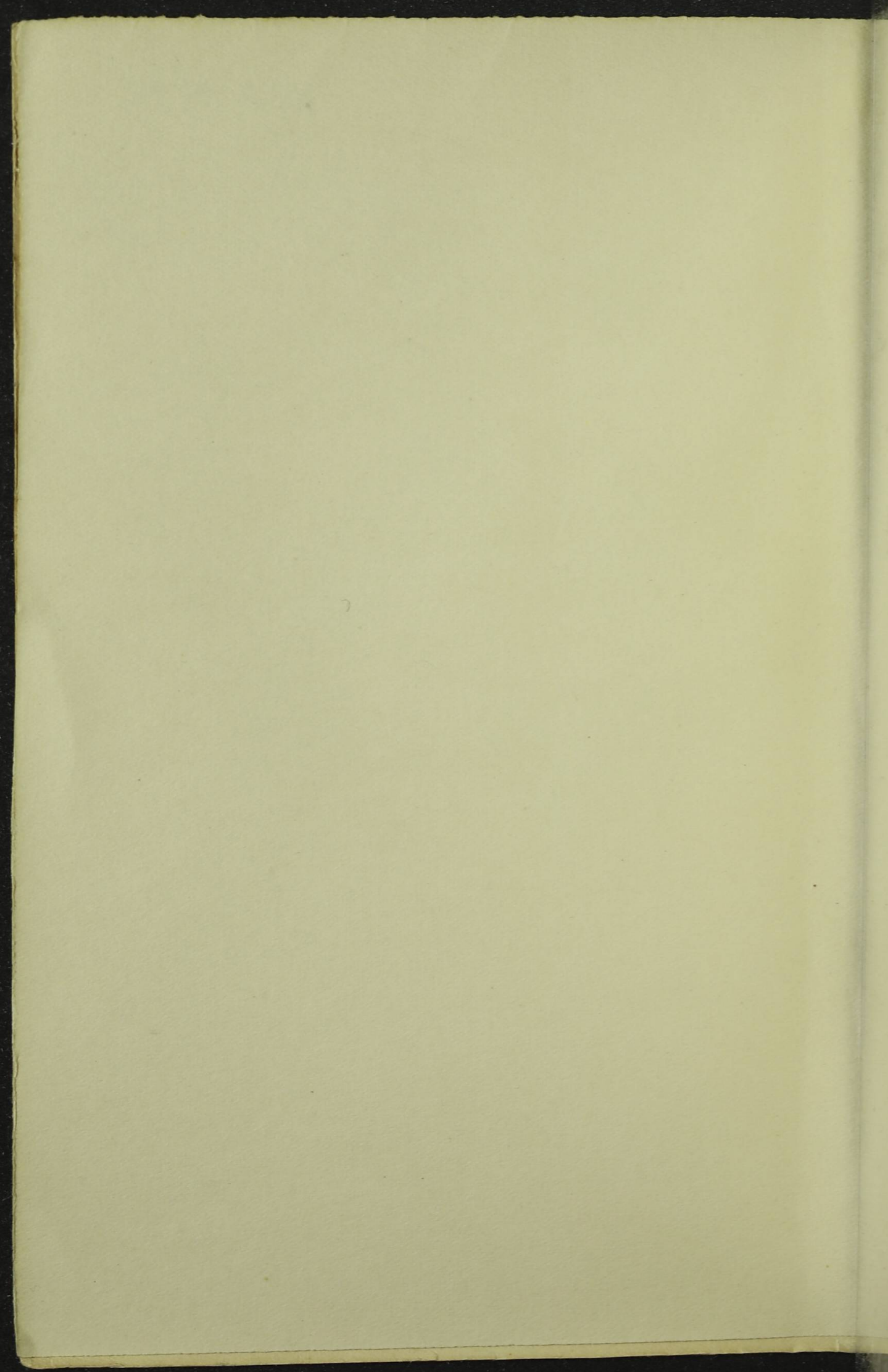
3, RUE DE LA CHAPELLE, BRUXELLES

Dépôt à Paris : 14bis, rue Jean Ferrandi (VI<sup>e</sup>)

---

1 9 3 7







A Leopold Prosy,  
Virey & fideles souvenirs...

Toury Virey

CET ADOLESCENT  
SI PUR



DU MÊME AUTEUR :

*En Pleine Terre* (La Glèbe héroïque 1798-1799).

*La Bruyère ardente*, roman.

*Les Gens de Tiest*, roman.

*L'Inconnu tragique* (avec vingt-cinq dessins de François Beauck).

*Ailleurs et chez Nous* (avec une lettre de L. Dumont-Wilden).

*Le Cœur timide*, roman.

*A côté de la Guerre*.

*Sous les Yeux et dans le Cœur*.

*La Route imprévue*, roman.

---

Il a été tiré de ce livre 12 exemplaires  
sur papier de Hollande numérotés de 1 à 12.

Tous droits strictement réservés.  
Copyright 1937 by VROMANT & Co.



GEORGES VIRRÈS

---

CET  
ADOLESCENT  
SI  
PUR

VROMANT & Co, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3, RUE DE LA CHAPELLE, BRUXELLES

Dépôt à Paris : 14bis, rue Jean Ferrandi (VI<sup>e</sup>)

---

1 9 3 7



THE  
LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM  
OF  
COMPARATIVE ZOOLOGY  
AND ANATOMY  
HARVARD UNIVERSITY  
CAMBRIDGE, MASS.



## I

Il règne une merveilleuse après-midi d'été. En ces lieux, où s'est déroulée l'histoire que ces pages racontent, la nature triomphe dans les fleurs, dans les verdure, dans l'odeur qui monte de la terre, et qu'aspirent voluptueusement ceux qui subissent le pouvoir de l'ardente Cybèle.

L'homme que j'ai connu ici ne voyait pas au delà d'une beauté sensible. J'évoque son visage fin, son allure racée. Nous nous étions rencontrés dans un camp de Westphalie, où l'envahisseur nous avait déportés en 1915. Lui, parce qu'il avait favorisé le passage de la frontière hollandaise aux jeunes gens qui voulaient rejoindre l'armée du Roi, moi-même à cause d'un scrupule patriotique qui m'avait rendu rebelle aux ordres allemands.

Après la victoire, nous nous étions revus chaque année, à pareille époque. C'était le souvenir des longues journées d'Outre-Rhin qui alimentait notre sympathie. Nous connaissions-nous vraiment? Ayant largement



franchi le *tempus mediæ vitæ*, l'âge médian, on hésite à découvrir son âme, l'intimité n'aboutit point aux confidences que la jeunesse aime à provoquer et à satisfaire. J'avais cru deviner parfois. Un jour, je connus que mes pressentiments n'étaient pas trompeurs.

Voici le château du Vryland aujourd'hui vide. L'époque du Directoire l'a marqué dans ses lignes simples, dans cette façade plane surmontée d'un fronton triangulaire et régulièrement percée de hautes fenêtres symétriques, qui regardent le sud. La toiture s'incurve à la hauteur des mansardes. On contourne l'habitation pour pénétrer dans une cour bordée d'une grille qui, au nord, sépare la ferme du château, et quatre marches en pierres de taille angulaires donnent accès à l'entrée principale.

De l'autre côté de la grille, que tapisse un lierre presque noir, apparaît une haute porte charretière, dernier vestige d'une installation du XVII<sup>e</sup> siècle. Ses briques rousses sont agrémentées de cordons en pierre de sable et percées d'une baie aux carreaux plombés, que surmonte un écusson rongé par la mousse. Elles font contraste avec les modestes dépen-



dances actuelles de la ferme qui composent le quadrilatère intérieur, sur lequel donnent un corps de logis, des étables, l'écurie et les granges.

Je n'entrerai pas à la ferme. Il ne faut pas que l'on se doute de ma présence. Celle-ci ne doit pas ranimer cet hier si dramatique, alors que l'on était parti parmi les lis, et que déjà se respirait une odeur d'encens.



## II

Par cette matinée de fin juillet, trois fillettes jouent à la marelle. Est-ce le beau soleil qui les rend si vives? Les visages se carminent, les yeux de pervenche sourient plus que les lèvres.

— C'est à toi, Maria.

— Mais non...

— Mais si...

— Je ne veux pas que Maria continue.

— Oh!

— Eh bien, oui, qu'elle saute!

On a repris la partie.

Leur mère s'approche :

— Encore une heure, mes enfants!

Jamais les fillettes n'ont eu le cœur pareillement léger. Il y a là Madeleine, Maria et Rosa. Le temps des vacances prédispose certes à cet heureux élan, mais autre chose aussi les soulève, comme elles ne l'ont jamais été.

Leur frère revient tout à l'heure : leur frère qui les a quittées, il y a six mois.

— Oh!



— Tu ne pouvais pas faire ce que tu as fait !

— Si !

— Non !

— Voyons...

— Eh bien oui, j'ai tort. Voilà.

Leur cousine qui travaille à la ferme, depuis le printemps dernier, passe et s'écrie :

— J'en sais qui sont contentes !

En ce moment, on voit Arnold Hallus, le fermier, accompagné de son fils. Tous deux vont prendre leurs vélos.

— Nous avons le temps, père.

— J'aime mieux ne pas me presser.

Et pourtant ils roulent aussitôt à vive allure, en suivant ce chemin de terre auquel s'amorce un sentier à travers champs. La gare est prochaine.

Walther interroge :

— Pensez-vous que nous le trouverons changé ?

— J'espère qu'on l'aura convenablement nourri. Quand j'ai fait la guerre, c'était le principal : du moment que nous avions le ventre plein, le reste allait tout seul.

Et comme on arrivait devant les bâtiments



de la gare, Hallus s'avisa qu'il était encore trop tôt :

— Viens, Walther, ton vieux père te paye un verre.

Ils entrèrent *A la Vue du Chemin de Fer*. C'était un cabaret bien tenu, tout luisant de propreté. Une grosse commère apporta de la bière.

— Et alors il va revenir ?

— Vous savez ?

— J'ai deviné, rien qu'en vous regardant. Il a quel âge maintenant, le fiston ?

— Albert aura déjà dix-sept ans en octobre. Oui, la guerre l'a mis en retard, mais, à ce qu'on dit, il travaille le mieux de tous, là-bas.

— Voyez-vous ça. J'ai toujours pensé qu'il vous ferait honneur.

Hallus interrompit :

— Nous allons encore prendre une chope.

— Non, non, père, le convoi est annoncé.

Il avait vu se lever le bras du signal, le long de la voie.

Sur le quai, le train haletant déversa quelques voyageurs, parmi lesquels les deux hommes eurent vite fait de reconnaître celui qu'ils attendaient.



— Le voilà !

— Je l'avais déjà vu.

— Albert !

— Il a grandi.

Et comme on s'embrassait :

— Tu vas bien ?

— Toujours content ?

— Allons, allons, le bon Dieu ne te lâche pas.

Albert les regardait. Sous ses cheveux de lin, ses yeux bruns, si brillants, se remplissaient de tendresse.

Cet abandon fut court. Il avait repris l'air sérieux et un peu concentré qui lui était habituel.

— Nous sommes en vélo. Tu grimperas avec Walther. Moi, j'ai un porte-bagage.

Déjà Hallus s'emparait du gros ballot ficelé, que le nouvel arrivant balançait au bout de son bras.

— Laissez, père !

Mais Walther avait pris le paquet.

— C'est la mère qui sera heureuse !

— Ma chère maman !

De nouveau, les yeux d'Albert s'attendrirent, puis il questionna :

— Vous aurez une bonne récolte ?



— Comme je te l'ai mis dans ma lettre. Les pommes de terre satisfaisantes, l'avoine un peu maigre, le froment et le seigle valent mieux, et les betteraves promettent. Mais tout est en retard.

On roulait dans le sentier entre les blés, avec les éclaircies des champs de trèfle. La haie qui longeait le chemin de terre venant de la ferme et quelques peupliers plantés de ce côté masquaient la haute porte charretière.

Quand Albert l'aperçut enfin, son cœur dut battre plus vite. Il s'informa de la santé des sœurette.

— Ce qu'elles ont parlé de toi! répondit Walther.

Encore quelques coups de pédale et l'on passait sous le portail.

— Mon petit! Mon petit! s'écria la fermière. Il se blottit contre son épaule et serait demeuré là, sans bouger.

C'était trop de bonheur et Albert s'arracha à cette étreinte pour embrasser Madeleine, Maria et Rosa.

Hallus était revenu, après avoir remisé sa bécane. Il palpa son enfant :



— Allons ! On ne t'a pas laissé mourir de faim. C'est ce que je crains toujours, quand on est au loin.

Une jeune fille blonde arrivait.

— Et celle-là, tu ne la reconnais pas ? Ta cousine Cécile, de chez les Vaerts... Voyons... Vous vous êtes vus autrefois quand ses parents occupaient la maison de la Fabrique d'Église.

— Mais oui, fit Albert, et il lui serra la main, tandis qu'elle souriait doucement en baissant les paupières.



### III

Je me trouvais là, tout près, au château, et je reconstitue chaque scène de cette histoire, avec le souci de n'y mettre que la vérité pure. Ce que je n'ai pu voir n'a pas été inventé, mais pressenti et déduit des circonstances antérieures, avec le sentiment de ne point me tromper. Et par après, quand le destin de chacun se fut accompli, j'eus l'occasion d'interroger des êtres simples, des âmes sans artifice.

Nous étions au cœur de l'été. J'avais abandonné ma petite ville, où j'exerce la profession d'avocat, mêlé à cette vie routinière, qui fait de moi un rouage modeste de l'appareil judiciaire en des lieux sans éclat. Il me semble que, dans une autre sphère, j'aurais été capable d'un plus grand effort. C'est le stimulant qui m'a manqué ici.

Avant la guerre, les gens se mangeaient le nez, autour de moi, séparés par des questions religieuses et politiques. Sectarisme et fanatisme s'affrontaient journellement.



Aujourd'hui cette passion s'est calmée, et la tempête ne se lève plus que chez ceux à qui les exploits de 1914 à 1918 ont fait une âme antinationale. Ils sont peu nombreux, mais leurs idées s'infiltrèrent dans les campagnes. Et c'est tout juste pour mon ami Pierre Le Morieux, un motif à ne pas se désintéresser complètement de la chose publique. Il protège à Wildeck, le village voisin, une société d'anciens combattants, pieusement unis par des souvenirs de misère et de gloire. D'autre part, des mécontents ont suivi les mauvais bergers qui attisent leurs griefs.

Le conflit est aigu, et le bon curé de l'endroit ne sait trop où donner de la tête, d'autant plus que le bourgmestre n'entre plus en ligne de compte, à cause de son grand âge.

Notre conversation, ce soir, menace de ne pas avoir d'autre thème. L'homme que j'avais devant moi, assez sceptique d'habitude, faisait montre d'une chaleur imprévue :

— Quand on pense que d'infâmes coquins qui ont couru à Berlin, durant la guerre, sont aujourd'hui l'objet d'une espèce de culte...

— Qu'est-ce que vous voulez... l'égalité dans les tranchées a provoqué l'égalité poli-



tique. Un homme, une voix... dès lors, ceux qui veulent parvenir, grâce à la politique, ne songent qu'à rallier, par tous les moyens, le plus grand nombre d'électeurs. Et lorsque ceux-ci se trompent, ils se hâtent de leur emboîter le pas.

— Avec un parlement composé de politiciens de cet acabit, vous voyez si l'avenir est riant.

Revenu de bien des choses, je m'efforçais un peu lâchement à une philosophie du détachement. En somme, j'aurais voulu surtout profiter pleinement de cet heureux temps des vacances.

— Dites-moi, Pierre, aurons-nous du gibier?  
Il éclata de rire :

— Soyez tranquille, mon ami, la sécheresse a favorisé les couvées et ce ne sont pas mes préoccupations qui vous priveront du plaisir de descendre mes perdreaux.

Mon égoïsme me gêna, en ce moment, et j'essayai de pallier :

— Il y a tout au moins la famille de votre fermier pour vous donner satisfaction. Je sais qu'Albert se distingue dans son séminaire, et je suppose qu'il n'affiche pas d'opinions



trop radicales. Il doit trop à son sauveur!

— D'abord Albert n'est pas au séminaire. On l'a agréé dans un alumnat, une maison de préparation à la vie religieuse, dirigée par des Assomptionnistes qui se sont établis dans la province, il y a peu d'années. Leur fondateur est le fils d'un pair de France, ami de Lacordaire, Montalembert et Lamennais. Vous voyez d'ici qu'on n'excitera pas trop notre Eliacin contre ceux qui parlent encore le français en pays flamand.

— Ah! La vie n'est plus ce qu'elle était. Fichue guerre... Enfin elle m'a valu de vous connaître. Vous souvenez-vous de nos beaux projets au camp de Senne, quand les Allemands nous avaient mis à la diète et que nous nous nourrissions de tant d'espérance?

— Il faut toujours avoir confiance dans l'avenir. S'imaginer que le lendemain vaudra mieux que la veille, c'est faire provision de courage.

Le Morieux regardait devant lui, l'expression volontaire que je lui connaissais s'était accentuée, tandis que le mouvement de sa bouche devenait soudain ironique :

— Ma parole, je dois vous faire l'effet d'un



mentor. Mettez que je n'ai rien dit, et continuez à suivre ce penchant un peu fataliste, acceptant la vie que le hasard façonne. Ah ! mon cher, se conformer est autrement commode que résister !

Il alla dans le vestibule, marcha vers une porte vitrée, puis élevant la voix :

— Mais ne restons pas bêtement enfermés. Allons, venez, je suis sûr que dans votre Flandre vous ne trouverez pas mieux.

Il ouvrit.

— Nous marchons, n'est-ce pas ?

Dehors, c'était l'immense illumination de l'espace. La lune épandait ses ondes sur les massifs du parc, tout en accentuant l'obscurité des sous-bois. Des peupliers d'Italie se détachaient, givrés dans le grand ciel, où les étoiles pâlissaient d'être noyées dans cette nuit lumineuse.

Quand nous passâmes près de l'étang il y eut un long frissonnement d'argent entre les roseaux, et l'arche de l'espace s'emplissait d'un souffle exaltant.

— Voilà qui consolerait de tout... murmurai-je. La beauté de Dieu !

— On ne se lasse pas de ces choses éternelles.



Nous cheminions, sans plus parler.

Un coup de feu lointain partit dans le silence.

— C'est le revers de la médaille, observa mon ami, une nuit aussi claire devient irrésistible pour les braconniers.

Je ne répondis pas et nous allâmes jusqu'à la chapelle blanche que l'on a édifiée sur la tombe de Madame Le Morieux.

Notre arrivée fit lever deux amoureux blottis derrière un contrefort.

Cette heure si imprégnée d'ineffable se faisait la complice naturelle de l'amour, plus fort que la mort. Mon ami n'aurait-il pas, toutefois, l'impression d'un souvenir profané?

Ces mots partirent :

— Le propre des âmes sans artifice est d'obéir bonnement à l'instinct. Je regrette bien d'avoir dérangé ces innocents !

Il y avait comme une provocation dans la voix de mon compagnon.

Je songeai à ce que l'on avait raconté autrefois. Le Morieux et sa femme ne passaient point pour être follement épris l'un de l'autre. Pierre nourrissait-il une secrète rancune?

— Pourtant, ripostai-je, l'amour parvien-



drait-il à son rendement suprême, si on n'y apportait les sentiments dont nous sommes redevables à une civilisation délicate? L'esprit ne jouerait-il pas ici un rôle aussi important que les sens? Plaignons les débauchés vulgaires, et plaignons en même temps les amants naïfs.

— Vous introduiriez de la philosophie dans un domaine où le plaisir est le moyen et la fin? Je vous croyais du bon sens, mon cher.

Ses paroles devenaient âpres. J'en fus surpris. C'était la première fois qu'il accusait une vivacité presque inamicale. Mais je retins l'aveu.

Après un instant, nous retrouvions la nuit sans bornes. Quelque part, au loin, courcaillait une caille. Cri d'amour? L'immense poésie qui enveloppait la terre et s'emparait de tout l'être, nous apportait une impression de frissonnant mystère, de beauté infinie, purifiante et enivrante...

Le Morieux avait pris mon bras, je sentis sa main qui me serrait. Tant de grandeur! Notre silence révélait les mouvements de nos cœurs.



#### IV

Albert s'est éveillé. Dans le premier moment, il s'étonne de ne pas voir les rideaux blancs du dortoir.

Et soudain une chaleur bienfaisante baigne son cœur. Il est chez lui, à la ferme. Hier soir, sa mère l'a baisé au front en le bordant comme autrefois. La vie est douce.

Il ne s'attarde pas dans la tiédeur du lit et la tendresse de ses impressions. Debout, il offre cette journée à Dieu, selon la règle.

Son frère qui repose dans l'autre coin de la chambre, n'a pas bougé.

Le pauvre... songe-t-il, il est bien fatigué !

Dehors, le soleil gagne la nue. Un tilleul, devant sa fenêtre, est humide de rosée, et déjà la lumière scintille sur les feuilles du côté de l'orient. Albert aperçoit la campagne, il retrouve le clocher du village. Sur le bord de la fenêtre, une hirondelle s'est posée, les ailes palpitantes.

C'est plaisir de se voir sourire dans la glace, au-dessus de sa petite table de toilette.



Un bruit vient d'en bas. Dans la pièce commune, quelqu'un déplace les chaises et le banc.

Une grosse voix monte de la cour. Arnold Hallus a commencé sa journée.

Quand Albert descend, ses parents l'accueillent :

— Déjà levé ! On ne t'avait pas réveillé à cause des fatigues du voyage, mais, puisque te voilà, il ne faut pas que ton frère reste au lit.

Et Hallus remplit l'escalier de son appel :

— Allons Walther, debout !

— Tu vas à la messe, Albert ?

— Oui, maman.

Comme il ne voulait pas avoir l'air de ne point partager l'existence habituelle, il ajouta :

— Je me mettrai à la besogne en rentrant.

— Va, va, grommelle le fermier, un peu ému de tant de perfection.

Et lorsque l'enfant est parti :

— Dommage qu'il ne puisse plus tard célébrer sa messe à la ferme. Vois-tu cela ? On attaquerait la besogne tous ensemble après les dernières oraisons, et le soir il nous servirait son salut, avant de nous mettre au lit.



La mère n'a pas répondu. Elle élève vers Dieu sa pensée reconnaissante en même temps que sa résignation.

Albert marche dans une allée bordée de chênes d'Amérique. Des prés, de chaque côté, fument dans le soleil levant. Sans le vouloir, il oppose ce paysage à la clôture bétonnée qui sépare son alumnat de la belle terre amoureuse que le Seigneur a confiée aux hommes afin qu'ils la fassent fructifier. C'est dans les âmes qu'Albert devra faire lever la moisson du bien. Il y a, au couvent, un Père, à barbe grise, qui prêche le devoir non sans sécheresse. Plus de demi-mesure, aucun regard en arrière, la volonté de grandir dans le détachement du monde doit être à la base de notre conduite. Seuls comptent, l'esprit et la volonté. Se dominer est le devoir quotidien, la sauvegarde de notre salut éternel.

Ce jeune garçon mêlerait un sentiment moins austère à cette règle impitoyable, aussi, mieux que tout autre, a-t-il besoin du secours divin. Ah ! son confesseur, mesurant la valeur du sacrifice, doit se pencher sur cette conscience avec une âpre complaisance.



Un ramier s'enleva dans l'air transparent et décrivit un grand cercle au-dessus des prairies. Albert le suivait du regard. Est-ce qu'il se doute de l'ivresse d'être libre ?

En ce moment, prêt au recueillement, il s'efforça de ne plus rien voir. Les champs l'entouraient maintenant, il approchait du village; de hautes haies clôturaient les jardins du côté de la plaine, et Albert déboucha entre des maisons qui se faisaient face, séparées par un ruisseau. C'était, à vrai dire, l'unique rue de l'endroit, mais elle était longue, et l'église, une église trop neuve, en briques rouges, de style roman, fermait l'agglomération au sud. Le long du filet d'eau, à même un gazon pelé, se dandinaient les oies, qu'il avait toujours vues et entendues.

Albert franchit le portail. Sous le plein cintre du chœur, il est déjà agenouillé devant le banc de communion. Le prêtre présente le ciboire et l'hostie. *Domine non sum dignus...*

Il se frappe la poitrine, avance, se prosterne, la nappe blanche recouvre ses mains. Encore une fois, le bon Dieu s'est donné à lui.

Malgré la pratique quotidienne du sacre-



ment, il éprouve toujours un élan pareil vers quelque chose qui le dépasse. Puis, le visage caché, durant l'action de grâces, il saisit ce qui lui vient d'en haut. Ce ne sont pas des voix, c'est la sensation de baigner dans l'indicible.

Comment ce petit paysan, destiné au métier de pastoureau, a-t-il été marqué d'un tel signe?

Aujourd'hui, sur le chemin du retour, en longeant des taillis, brusquement une image brûlante s'impose à l'imagination de l'adolescent. Un garçon et une fille avaient été surpris par lui derrière les branches. L'horrible découverte et qui lui retournait encore le sang !... Albert n'avait jamais osé faire allusion à cette brutale et troublante révélation.

Mais ce matin il a bientôt souri, parce que sa pensée s'allège, parce que la journée radieuse ne se prête pas à une complicité sournoise. Rien de secret sous ce soleil éclatant : voyez le ciel, contemplez la terre, tout s'offre si net, si conforme aux aspirations de quelqu'un que soulève une ardente pureté.

Quand, plus tard, il aura la charge d'autres âmes, Dieu viendra en aide à sa faiblesse.



N'a-t-il pas été soutenu secrètement dans des moments difficiles? S'il lui est arrivé de douter de sa vocation, une volonté plus forte que la sienne lui commandait de demeurer fidèle à cet appel mystérieux. Depuis quand l'avait-il perçu? Il se souvenait que, tout enfant, la prière en commun, les offices religieux, la parole de M. le Curé au prêche, lui procuraient un apaisement, une satisfaction profonde, qui déjà ressemblaient à ce que plus tard il éprouvait après le divin banquet.

Toutefois il ne faut pas qu'il donne dans son milieu, durant ces deux mois de vacances, le sentiment de ne pas être comme les autres.

Surtout que l'on ne s'imagine point qu'il se croit le meilleur! Il a besoin du secours de tous pour suivre sa voie, oui, tous doivent l'aider afin qu'il parvienne au but.

Un grand chien jaune et noir, un bâtard, qui tenait du berger et du policier, s'élançait vers lui, queue battante.

Fox! C'était Fox! Comment ne l'avait-il pas aperçu la veille? Son tonneau n'avait certainement pas bougé de place; il occupait le coin près de la porcherie. Mais voilà, il n'avait regardé que ses parents, son frère, ses



sœurs, sourd aux aboiements de ce vieil ami. Salut Fox !

Ses mains étaient déjà toutes mouillées, tant le chien les léchait, et il sautait pour atteindre les joues d'Albert.

Là... Là... Calme-toi. Fox ne s'apaisait pas encore et ses beaux yeux ambrés regardaient celui qui avait été trop longtemps absent.

Albert entendit qu'on le hélait dans la campagne, et reconnut le fermier Hallus qui, avec Walther, envoyait des dizeaux de blé par-dessus les ridelles d'une longue charrette. Il irait les rejoindre bientôt.

Courant à présent, il laissait le château à sa gauche et pénétrait sous la haute porte de la ferme. Fox l'avait précédé en aboyant de fierté et de joie.

Les petites étaient là, rangées comme au moment où elles entraient en classe. Elles ne s'étaient pas encore réhabituees à sa personne, et gardaient une attitude un peu contrainte.

Eh bien... on ne m'embrasse pas ?

Comme elles se précipitèrent dans ses bras, le serrant à l'étouffer ! Ce bon frère, elles le retrouvaient vraiment, et parlaient soudain



toutes à la fois, si bien qu'il ne les comprenait plus.

— Ouf ! Je boirais bien une tasse de café.

Elles se bousculèrent pour avoir le plaisir de le servir. Cependant Cécile, sa cousine, avait déjà enlevé la cafetière sur le fourneau plat, et elle se penchait en remplissant sa tasse.

Les petites font cercle; leurs yeux, après avoir observé le grand frère, se rencontrent, et elles éclatent de rire.

— Qu'est-ce cela?

Cécile apporte dans une poêle fumante le lard odoriférant.

— Je vous remercie, non, non, encore une tranche de ce bon pain, et j'ai fini.

— Oh ! Vos parents ne seraient pas contents. Il faut leur obéir.

Par la porte ouverte, le soleil envahit la pièce et les murs crépis à la chaux deviennent plus blancs. Les sœurette maintenant sautent en cadence, frappent dans leurs mains, font demi-tour, se rapprochent, et saluent. C'est un souvenir de la distribution des prix, et elles veulent montrer au grand frère tout ce dont elles sont capables.

Comme la vie sourit et que Dieu est bon !



## V

Albert fut introduit un matin, tandis que Pierre Le Morieux achevait la lecture de ses journaux.

L'adolescent restait planté au milieu de la pièce, avec la lumière qui lui venait de face et avivait la blondeur de ses cheveux. Certes, il se sentait un peu embarrassé, mais son regard loyal rencontrait les yeux du châtelain, et les traits de son visage marquaient une confiante déférence.

Le Morieux le considérait avec un sourire; assez défiant d'habitude, ses préventions se dissipèrent devant ce jeune paysan. Non, il ne croyait pas s'être trompé en lui accordant sa confiance, et le jour où il le tira de l'eau, au cours d'une baignade qui avait menacé de finir tragiquement, il pensait bien ne pas avoir rendu un mauvais service à la société.

— Allons, assieds-toi et prends une cigarette. Elles sont là, sur le bureau, près de l'encrier. C'est cela. Tu vas bien? Tu es content? Tant mieux. S'engager pour la vie est



toujours grave, mais si tu te crois sérieusement appelé...

— Oui, Monsieur, je le crois, et puis, voyez-vous, mes maîtres sont là pour me dire si je me suis trompé.

— Et tu es sûr qu'on te renverrait alors à tes moutons? Moi qui m'imaginai que les bons Pères resserraient prudemment, chaque jour, un nœud que tu ne pourrais bientôt plus défaire. Alors ce n'est pas cela?

Albert rit franchement, persuadé que son bienfaiteur plaisantait :

— Mais vous avez fait un sérieux placement, Monsieur, car c'est le bon Dieu qui vous payera les intérêts de tout ce que je vous dois.

— Tu pries pour moi, Albert?

Le jeune garçon avait avancé instinctivement la main. Le Morieux la saisit, la retint, et lui secouant le bras :

— Le plus fort est que je n'en doute pas ! Tiens, explique-moi comment on s'y prend pour fabriquer un futur curé.

— Un curé? Peut-être... Il y a plus de chances cependant pour qu'on m'envoie un jour en Afrique.



— Tu partirais ?

— Oui !

Il avait répondu avec élan.

— Tu dégrossirais des nègres ? Après tout, c'est peut-être moins ingrat que de catéchiser certains paroissiens de Wildeck. Tu sais que les affaires ne marchent pas fameusement autour de notre clocher. Cet affreux Pol Andries veut flanquer par terre ma société d'anciens combattants, parce que nous ne nous associons pas à sa propagande en faveur d'une amnistie générale. Tu me vois, par exemple, réclamant la libération de leur grand homme, ce Tops, qui, pendant la guerre, est passé à l'ennemi ? Et quand je dis la libération, j'atténue. Ce que l'on veut, c'est la glorification de cet odieux personnage, sous prétexte qu'avant d'être coffré, il a magnifiquement prêché le relèvement de sa race et la reconnaissance de ses droits ! Ces idées ne sont pas au goût de ton séminaire au moins ?

— Les Assomptionnistes qui nous dirigent ont mis à la place d'honneur, dans chaque classe, le portrait du Cardinal Mercier.

— C'est bien. On aurait pu lui joindre l'un ou l'autre illustre guerrier. Et vous invoquez



maintenant le ciel pour la réconciliation des peuples, dans l'oubli des crimes?

— Monsieur sait mieux que moi qu'il n'y aura de pardon que pour ceux qui se repentent.

— Voilà qui est parler ! Comme les Boches ne regretteront jamais rien, le royaume des cieux leur demeurera impitoyablement fermé. Ainsi comprise, la religion est une belle chose. Prends encore une cigarette, et prépare-toi à m'accompagner bientôt à la chasse. Je suppose que tes nouvelles dignités te permettront de porter encore ma carnassière?

J'étais entré depuis un bon moment. Quand Le Morieux m'aperçut, il me lança :

— Mon cher, votre séjour chez moi va se trouver considérablement embelli. J'attends une parente qui depuis longtemps me promettait sa visite. Elle arrive demain. C'est Madame Lodier. La connaissez-vous? Peut-être en avez-vous entendu parler, à la mort de son mari?

A vrai dire, j'ignorais son existence, et je fus un peu étonné; c'était la première fois que, pendant l'un de mes séjours chez Le Morieux, j'allais rencontrer une invitée.



— Ma cousine sera accompagnée de sa fille. Georges, mon cher, vous avez bien compris? Nous devons nous employer à rendre le Vryland tout à fait agréable.

Il n'y avait aucune moquerie chez lui. Ce qu'il disait, il le pensait sérieusement. Je lui affirmai que j'étais enchanté, alors qu'au fond j'eusse bien mieux aimé retrouver la pleine liberté d'allures, le parfait laisser-aller des années précédentes.

Le Morieux, en sifflotant, était sorti. Quand il rentra, il tenait une badine à la main et, derrière lui, un fox-terrier à poil dur passait son museau pointu dans l'embrasure de la porte.

— Albert, mon ami, je ne vous lâche pas, vous avez trop de choses à me raconter encore.

Resté seul, je me disposais à lire les journaux arrivés ce matin, quand vint à passer Jean, le domestique de confiance, qui s'occupe tout à la fois de l'écurie et du service de la maison. Il emportait un plateau chargé des tasses du petit déjeuner :

— Monsieur sait? Il nous arrive de l'imprévu! Comme si nous étions montés pour



recevoir de belles dames ! Notre patron commande et croit que cela suffit, que tout ira pour le mieux. On va devoir courir à la ville... Et la cuisinière, si vous l'entendez ! Enfin, elle aura toujours la petite Cécile pour lui donner un coup de main. Je l'ai déjà prévenue. Et tant pis si ces dames ne sont pas satisfaites, elles nous ficheront la paix, l'année prochaine !

Il avait prononcé « ficheront » avec énergie.

Jean est le type du bon serviteur. Dévoué et ronchon, il s'imposera toutes les corvées, du moment que la réputation du château lui paraît engagée, en se réservant le droit de se plaindre, après coup, avec une exagération manifeste.

— Puisque l'on peut compter sur vous, nous nous en tirerons très honorablement, affirmai-je, et ces dames ayant apprécié les mérites de la maison, nous reviendront chaque été.

Il souffla, bougonna, murmura quelque chose que je ne compris pas nettement, mais qui devait avoir trait au rôle inutile et commode que j'allais remplir en l'occurrence.

J'avais repris les journaux qui ne m'intéressèrent pas longtemps.



Quand je sortis à mon tour, la gentille Cécile traversait la cour, accompagnée de Walther Hallus, le fils aîné du fermier. Leur conversation était si animée qu'ils ne m'aperçurent point.

J'allais donc être obligé de faire des frais. Dans ma petite ville de Flandre, cette éventualité ne se présentait guère, et j'en demeurai préoccupé. Allait-on endosser le frac ou le smoking, à l'heure du dîner ? Que ce serait embêtant ! Ma garde-robe présentait des lacunes et je devrais réclamer chez moi des vêtements apparemment démodés. Mes vacances me semblèrent gâtées, et il fallut toute la joie de l'espace pour me ramener à des pensées moins moroses. C'était de nouveau une de ces journées qui réconcilieraient avec la vie l'être le plus atrabilaire. Les poètes chantent de préférence le printemps, la nouveauté des fleurs et du feuillage, j'avais toujours été plus sensible à la magnificence du plein été, à l'épanouissement suprême de cette saison. Nous ne jouissons déjà pas de tant de lumière sous notre climat, et le feu du ciel paraît bien rarement d'une chaleur exagérée. Ainsi, vive le mois



d'août, quand il consent à rayonner au ciel et sur la terre !

J'aime la campagne qui, le soir, se retrempe sous les étoiles palpitantes pour un nouvel effort, comme je l'ai aimée avec tous ces gens de labour penchés sur elle, tandis que sonnaient, sous le coq d'or du clocher, les heures les plus belles de l'année. C'est alors aussi que se respirent ces odeurs mystérieuses et qu'il nous vient comme une volupté, quelque chose qui ressemblerait à un sentiment charnel.

Mon Dieu, je n'ai jamais scandalisé que je sache les bourgeois si rassis de ma petite ville, mais j'ai défendu un jour à la barre — avec une sincérité qui ne dut pas être comprise — un mauvais bougre de rural qui, par contagion peut-être et d'accord avec l'immense force amoureuse qui planait ce soir-là, avait perdu la tête auprès d'une payse, dont les cris ne ralentirent pas l'ardeur du coupable. Je suis bien sûr que cette fois, cette unique fois, j'ai couru le risque de passer pour un être extravagant.

Enfin m'interrogeant plus tard, je reconnus mon erreur téméraire. Quand on a toutes les



apparences de la placide vertu, on ne s'offre pas le luxe d'un paradoxe évident. Je revois le sourire pincé du président et l'air réprobateur de ses assesseurs, deux bonshommes en bois noir avec des visages imbéciles.

J'ai cinquante ans et pas beaucoup de souvenirs. Si l'on parle devant moi des écarts de la jeunesse, je hoche la tête et m'interroge. Le croirait-on ? Je serais enclin à m'attribuer des aventures illusoires. J'ai donc bien peu la pratique des femmes, et je me console en appréciant le confort d'une parfaite tranquillité d'âme. Cela ne vaut-il pas quelques renoncements, même si ceux-ci furent parfois pénibles ? Persuadons-nous de notre bienfaisante sagesse, et n'envions point les coureurs d'aventures. Ainsi soit-il.

Le Vryland me semble de couleur vieux-rose, ses volets font là-dessus, à distance, des taches mordorées. Je me dis, pour la première fois, qu'une présence féminine ajouterait à son charme. Après cela je demeure convaincu que Pierre Le Morieux n'amènera point une nouvelle châtelaine en ces lieux. Pense-t-il être, comme moi, à l'abri des humaines faiblesses ? La réponse demeure



en suspens. Il garde une allure souvent audacieuse...

Le voici qui sort de ce qu'on appelle ici l'Allée de Cérès. C'est une longue charmille, au bout de laquelle apparaît, toute blanche sur son socle, la déesse des champs.

Albert marche à côté de son protecteur, et je devine qu'il est en confiance et se livre. Le Morieux a abandonné son expression volontiers narquoise; ses yeux se sont adoucis tandis que les traits de son visage se détendent.

— Mon cher Georges, me crie-t-il, nous avons raté notre carrière. C'est Albert qui a raison. Ah! la tranquillité du cloître, le détachement des foutaises, et par-dessus le marché la récompense éternelle!

Et il s'attache à me prouver que la paix du cœur doit surpasser les plus beaux orages.

Je ne l'ai pas contredit.

Albert nous écoutait avec une attention un peu étonnée. Il nous a quittés afin de suivre son frère et Cécile qui sortaient du château.



## VI

Quand on est à table chez Arnold Hallus, c'est Albert qui maintenant fait la prière avant les repas. Le fermier avait regardé son fils, le jour de son retour, comme s'il attendait quelque chose de lui, et l'enfant s'était levé simplement : un Pater, un Ave... Puis la mère versait la soupe, et il n'y avait que les petites pour provoquer parfois une observation.

— Ne laisse rien dans ton assiette, Rosa !

A moins que Madeleine, au contraire, ne s'attirât le reproche de manger trop gloutonnement.

C'est un des meilleurs moments. La fatigue pèse sur les corps, mais on se reconforte au fur et à mesure que se vident les platées de pommes de terre au lard. Un rapide signe de croix, en se levant, et chacun gagne son coin pour la sieste. Il n'y aura que la fermière à rester debout, occupée aux besognes du ménage. Ceux qui dorment ont bien mérité ce court repos, et Albert ne résiste



pas plus que les autres. Il s'est étendu sur son lit. Walther doit être dans la grange. Un valet de ferme, engagé à la journée, ronfle déjà dans l'écurie.

Au bout de trois quarts d'heure, Hallus secouera son monde. On voit Albert un peu chancelant, ébloui par le grand soleil. Walther et Cécile quittent la grange. Tous se rejoignent et marchent bientôt derrière le chariot qui gagne la plaine.

Albert éprouve l'envie d'interrompre son frère qui ne cesse de parler à sa cousine, mais que dira-t-il à son tour ? Le souvenir de la nuit dernière l'obsède, quand il s'est réveillé tout pantelant après un rêve brûlant. Se peut-il que, malgré lui, son imagination l'égaré à ce point ? Soudain, Cécile s'étant retournée, il croit reconnaître l'image qui hantait son sommeil... Mon Dieu, vous savez bien qu'il n'a pas voulu cela, qu'il déteste ce qui attiserait un feu secret !

Il ne s'occupe plus de ses compagnons, tout entier à la besogne sur l'éteule. Les seigles que le soleil a rendus blancs, les courtes avoines brimbalantes, les froments jaunes, la moisson de Dieu qui ondulait



au vent a partout été détachée de la terre. Déjà, non loin de lui, un homme fauche le trèfle incarnat. Cet adolescent si pur retrouve la tranquillité d'âme en allant jusqu'au bout de son effort physique. Il a ouvert le col de sa chemise, et, se débarrassant de son large chapeau, il travaille avec la chaleur du ciel dans la nuque, et chaque fois qu'il empoigne et lie des pailles crépitantes, c'est comme s'il enfermait un rayon de soleil dans la botte qu'il envoie à son père, debout sur la meule, qui grandit.

A trois heures, les sœurette apportent aux champs le café et les tartines, car des Flamands ne pourraient rester longtemps sans manger. Albert ne voit point, sous la jupe de Cécile, ses jambes nues. On est assis en rond, et Walther reconnaît que son frère n'a pas été gâté par son séminaire. Hallus rit, la bouche pleine. Pourquoi les curés ne travailleraient-ils pas comme le commun des mortels, s'ils consentaient seulement à retrousser leur soutane ? « C'est égal, petit, tu me fais économiser un second valet. » Il a une tendre inflexion dans la voix. Cécile regarde Albert qui ne s'en aperçoit pas.



Jusqu'à la fin du jour, ils resteront courbés sur la glèbe et il leur viendra cette grande récompense qu'apporte l'accomplissement du devoir. Quand l'azur assombri se couvrira d'or et de pourpre au couchant, la poésie du soir les enveloppera et, sans le savoir, ils se tairont, tournés vers l'occident, pénétrés par la beauté de l'heure à laquelle ils prêteront un sens religieux.

Plus tard, dans la salle commune de la ferme, Arnold Hallus prend son journal; les petites qui devraient lire leur histoire sainte se poussent du coude avec des rires étouffés. Cécile entre et sort, elle vient de l'étable et y retourne. Walther va lui donner un coup de main. On entend siffler le valet de ferme sous les fenêtres ; il a fini sa journée et s'en retourne au village.

Albert éprouve le besoin de respirer l'air de cette nuit. Il est sorti. Une lanterne éclaire deux ombres mouvantes près du fenil. Quelque chose l'étreint douloureusement, il voit là-haut la gloire de Dieu inscrite dans ce ciel éclatant, il sent que, malgré l'affection dont il est enveloppé au foyer, la vocation demeure chez lui irré-



sistible, et pourtant, ce soir, il souffre. Éprouve-t-il un pressentiment ? Mais il est de ceux qui ne se laissent pas aller à de vaines craintes. Que pourrait-il nous arriver, quand nous mettons notre confiance en Celui qui ne déçoit point ?

Albert demeure appuyé contre la muraille, il lève le front ; peu à peu la caresse de la nuit l'apaise. La vue du firmament et son immuable splendeur lui verse une sensation d'infini. Se sentir emporté sur des ailes invisibles à travers cette immensité !

Mais ses paupières se sont abaissées, et il reste là...

Un bruit de voix le rappelle à la réalité, il ouvre les yeux et voit passer lentement deux ombres très rapprochées. Pourquoi n'a-t-il pas appelé Walther, car il a reconnu celui-ci ? Il s'est tu, à cause du voisinage de Cécile, et parlera tout à l'heure parce qu'il n'est plus permis de se taire. Pourtant Albert redoute cette intervention. Hélas, qu'importe ! Il dira ce qui doit être dit et, de nouveau, son corps subit un malaise. La nuit splendide, ces myriades de mondes étincelants ne l'arrachent plus à sa pensée doulou-



reuse. Il s'est mis à marcher. Devant le porche, il s'arrête, prêt à plonger dans les chemins obscurs, à se perdre dans la campagne encore chaude. Il ne parlera que plus tard.

La voix de sa mère l'appelle.

Elle est déjà près de lui :

— Tu restes seul, mon enfant ; viens donc avec les autres.

— Maman, maman, je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas pourquoi...

Et il se met à pleurer, à pleurer doucement.

Sa mère le devine plutôt qu'elle ne l'entend.

— Allons, mon petit, voyons...

Elle l'a pris par les épaules. Elle ramène sur son sein le visage de son enfant.

Alors Albert éclate.

— Voyons... voyons...

Et cependant elle laisse passer la plainte, sachant bien que ces larmes le soulageront.

Après un moment :

— Tu es malheureux ?

— Non, non !

— Voyons, dis-moi tout... Tu as un secret ?



Que répondre ? il ne voudrait à aucun prix lui révéler son appréhension et troubler la paix qui régnait ici. C'est seul à seul avec son frère, qu'il parlera.

Albert s'en va brusquement, mais quand il a fait quelques pas, il s'arrête.

Sa mère est rentrée. Il revient dans la cour de ferme, et heurte presque Walther qui porte, au bout d'une fourche, le trèfle destiné au cheval.

— C'est toi ?

— Oui.

— Walther...

— Quoi ?

— Je puis te dire un mot ? Tu ne te fâcheras pas ? Je ne vauz pas mieux que les autres, mais je dois te parler. Oui, il le faut. Tu me pardonneras, Walther, et tu comprendras.

— Quelle est cette histoire ?

Dans le ton de la voix perçait comme une menace.

— Oh ! Je suis bien sûr qu'il n'y a pas d'histoire, qu'il n'existe rien.

— Alors ?

— Il pourrait arriver quelque chose.



— Parle clairement. Allons ! Il faut aller jusqu'au bout.

— Walther, si tu savais comme je t'aime ! Non... Écoute : Je suis obligé de te dire de prendre garde.

— Hein ?

— Il ne faut pas courir après notre cousine. Cécile est trop belle et trop jeune, et si tu ne songeais pas à l'épouser...

On l'interrompt avec colère :

— Est-ce que tu te tairas ? Comment, toi, tu n'es pas honteux d'être jaloux ? Attention ! Si tu rôdes autour de nous, je te le répète : attention !

— Mon frère !

— Ton frère, oui, un frère espionné par son frère. Tu songes donc aux femmes, toi !

Albert étrangle, lève les bras, ouvre la bouche, Albert essaye vainement de répondre. Il fait nuit dans son esprit comme sur la terre. A tâtons, il gagne le banc qui est près de l'entrée. Le voilà assis, les coudes sur les genoux, la tête entre ses deux poings. Ah ! s'il était resté là-bas !... Tous les motifs qui l'ont poussé à abandonner le monde, le rejoignent et le menacent.



Mais une pensée va se préciser lentement. A-t-il le droit de se trouver malheureux ? L'accomplissement d'une obligation cruelle en fait tout le prix, et plus le devoir paraîtra dur plus le mérite sera grand. Entrerait-il donc quelque lâcheté dans son âme ? Vaincre sa faiblesse ! C'est à cela qu'il faut arriver.

Il s'est levé. Non seulement il reprendra cette conversation avec Walther, mais il avertira aussi Cécile.

Le rêve de la nuit dernière lui ramène soudain une troublante image. Comment retrouvera-t-il le repos de l'âme ? Il ne veut plus rester seul, il tourne la poignée de la porte, entre dans la clarté de la lampe, et ayant pris sur ses genoux Rosa, sa petite sœur, qui se penche encore sur son Histoire Sainte, ouverte devant elle, il se met à lui expliquer le sacrifice d'Abel, en promenant le doigt sur l'image où l'on voit monter droit vers le ciel la fumée du bûcher agréable au Seigneur.



## VII

Depuis trois jours nous couvrons des kilomètres et des kilomètres de route. La belle parente de Le Morieux est ici avec sa fille, et il s'agit de les distraire toutes deux. Pierre a loué une auto, car, à l'ordinaire, le Vryland ne dispose que d'un cheval. On l'attelle à un coupé ou à un break, selon les besoins et les circonstances, mais ce moyen de transport n'est plus de mise aujourd'hui.

Et pourtant le maître de céans demeure réfractaire aux avances qui lui sont faites. Il sera empressé, parfois galant, et tournera un madrigal quelque peu ambigu. Sa partenaire ne s'y laissera pas prendre ; elle sent ce qui manque à ces prévenances pour être significatives, de sorte que, de guerre lasse, elle finit par laisser au carquois les flèches qui, d'après une mythologie surannée, symbolisent les moyens d'attaque de l'amour.

Nous avons visité de charmantes petites villes, enfouies dans le silence, et qui sem-



blent ne pas avoir d'autre raison d'être que de monter la garde autour d'une église précieuse et d'un fier beffroi. Que d'endroits où l'on passe en constatant qu'ils sont délicieux, et où l'on ne voudrait à aucun prix se voir en peinture !

Dès le troisième jour, Madame Lodier renonce à la partie entamée avec Le Morieux. Jusque-là j'avais eu comme partenaire sa fille, jeune personne encore un peu pensionnaire, mais qui, sous des allures timides, se fait une opinion assez éclairée du monde, étant de celles qui devinent vite et profitent de ce qu'elles entendent. En somme, son futur mari n'aura pas un rôle trop ingrat. Je serais bien étonné que Mariette — elle s'appelait ainsi — n'eût pas démêlé ce qui se jouait à ses côtés.

Madame Lodier me tenait donc compagnie. Nous avons abandonné les endroits peuplés pour les landes du pays de Campine. Après la Hesbaye et ses paysages sans grand caractère, on est étonné de l'accent que prend soudain la contrée, quand on remonte vers le nord et que le sable et les pins sylvestres succèdent à la terre limoneuse et aux



peupliers des prairies. Nous abordions les plaines de bruyères au bout desquelles pointaient parfois des cheminées de charbonnages. Il nous venait une impression de découverte, le sentiment de laisser derrière nous un monde nettement distinct de cette solitude. Je regardais ma voisine. Le pays l'impressionnait et il se fit que nos pensées se rencontrèrent pour sympathiser. Pendant ce temps, Mariette se penchait sur une flore inconnue le long des sentiers et au bord des mares ; elle traînait toujours un peu en arrière.

Pierre Le Morieux s'était excusé de ne pouvoir nous accompagner, et Madame Lodié me disait :

— Croyez-vous qu'il ait tant à faire ?

Je lui assurai que notre ami ne restait pas inactif, ayant l'œil à tout, rejoignant ses ouvriers, dirigeant au village les anciens combattants, s'intéressant à une société de secours mutuel dont il tenait les livres, et remplissant ses loisirs possibles de lectures très éclectiques.

— Non, ce n'est pas un véritable oisif...

— D'autant plus que vous avez oublié



parmi les divers aspects d'une vie si bien remplie un point capital.

— Vraiment ?

— Ne faites pas l'innocent. Vous ne m'avez rien dit des femmes, dont Pierre a toujours eu la hantise.

— Je vous jure...

— Ne jurez pas, c'est très bien de ne pas trahir un ami.

— Je n'ai jamais rien constaté.

Il était inutile de lui avouer ce que j'avais depuis longtemps pressenti.

— Voyons... Vous savez bien que la pauvre Madame Le Morieux, dont Dieu ait la sainte âme, n'a pas toujours mené une vie dénuée de soucis. Et pas d'enfants pour la distraire de ses appréhensions...

— Personne ne m'avait mis au courant.

— Il est seulement étonnant que ce garçon bien doué, plutôt raffiné, dirait-on, ne se soit jamais laissé prendre qu'à des charmes assez grossiers.

Comme je venais de constater que mon élégante interlocutrice avait essayé, sans succès, de corriger ce fâcheux penchant,



je pensai qu'un sentiment intéressé l'inspirait plus que de raison.

Elle continua vivement :

— Voyez-vous, mon cher, une femme peut pardonner à son mari de lui avoir été infidèle au profit d'une égale, mais quand les rivales ne paraissent destinées qu'à satisfaire une boulimie d'un goût plutôt populeux, l'injure est inoubliable.

— Vous me confondez et j'aurais peine à croire...

— Oui, si une autre que moi prétendait vous mettre au courant, vous seriez incrédule.

— Je ne me permets d'ailleurs pas de juger mon ami.

— Madame Le Morieux était charmante, eh bien, au bout d'un an de mariage, il en avait assez !

— Je n'ai pas une grande expérience de ces choses. Ne riez pas... mais on prétend que les femmes sont généralement cause de ces malentendus, en opposant une froideur involontaire à des feux qui ne désirent point s'éteindre.

Ma compagne éclata de rire :

— Comme vous parlez bien ! Et ce que



vous dites là est très possible. C'est égal, votre ami eût pu mieux choisir.

Oui, il eût pu, par exemple, laisser tomber de tendres regards sur une cousine qui ne laissait pas d'être tentante.

Un homme avisé aurait peut-être, en cet instant, canalisé à son profit une ardeur sans emploi... Je n'étais point cet homme et Madame Lodier dut s'en rendre compte. Une loi étrange établit, paraît-il, de mystérieuses correspondances. N'affirme-t-on pas qu'il suffit d'un désir violent pour que celui-ci soit perçu par le sujet qui le provoque, même si aucune parole ne le révèle ?

Nous fûmes simplement deux promeneurs qui se plaisaient à échanger leurs réflexions sur un sujet piquant. M'étant retourné, je me rendis compte que la jeune Mariette prêtait une oreille attentive à nos propos.

— Tu ne t'intéresses plus à la flore de ce singulier pays ? demanda sa mère.

Tout juste nous arrivions devant un étang couvert de linaigrettes. A l'abri, derrière une digue, ces fleurs d'ouate ne s'étaient pas envolées avec le vent, et elles provoquèrent de petits cris d'admiration de la part de ces dames.



— Quel dommage qu'on ne puisse en faire un bouquet !

— En effet, cela ne tient pas...

— Mais là-bas, maman, tu vois : un nénuphar rouge !

Et avant que nous ayons pu intervenir, Mademoiselle Mariette s'était retournée, avait enlevé ses souliers, détaché ses bas, et elle partait à la conquête du nénuphar rouge en nous faisant voir de bien jolies jambes.

L'étang n'était pas profond. Elle revint, ayant à peine mouillé sa jupe retroussée, et elle levait la fleur de pourpre dans un geste victorieux.

Sa mère qui n'était pas contente eut cependant le bon esprit de plaisanter :

— Quelle déclaration pour un homme, si la fleur avait été cueillie à son intention !

Je devais avoir l'air assez nigaud devant l'ironie de cette exclamation.

La conversation ne retrouva point son intérêt. Nous parlions de tout et de rien, et Mariette ne restait plus en arrière. Elle tenait la fleur comme un sceptre.

Dans la voiture, sa mère constata :

— Tu devras mettre ton nénuphar dans



l'eau, dès que nous serons au Vryland : il se ferme déjà.

Je me lançai dans des explications relatives aux nymphéas qui ne fleurissent qu'au soleil.

Ma belle voisine me considérait avec un sourire :

— Et vous ne faites pas le rapprochement qui s'impose ? Ah ! Cher Monsieur, comme l'occasion a dû vous échapper souvent !

Mariette eut de mon côté un regard en coulisse et une rougeur à fleur de peau qui la rendait charmante.

L'auto filait bon train. Aux pins et aux bouleaux succédèrent les haies d'aubépines qui clôturaient des pâturages. La campagne redevint nourricière ; une ferme solidement bâtie élevait ses murs blancs au milieu des champs. Des carrés de betteraves luisaient entre les éteules.

Madame Lodier soupira :

— Nous avons dit adieu au romantisme et à l'indépendance des bruyères. Si là-bas le sol commandait, il obéit ici... En ce qui me concerne, j'aime mieux rencontrer un maître !



Au Vryland, nous retrouvâmes Pierre qui avait reçu la visite d'une délégation des anciens combattants. Ceux-ci désiraient organiser une sortie-collecte, dont le produit servirait à élever une stèle aux soldats morts pour la patrie.

Ils avaient insisté et Le Morieux s'était laissé volontiers convaincre. Certes, ce que l'on récolterait dans la commune serait insuffisant, mais le geste paraissait heureux et c'était l'occasion de réunir tous ceux qui sympathisaient dans le respect du devoir et du sacrifice.

En somme, il valait mieux avoir au village une situation tranchée et séparer nettement le grain de l'ivraie.

Pendant le dîner ce sujet fut ressassé. Pierre semblait ne pas s'apercevoir que Madame Lodier n'y prêtait point une sérieuse attention.

Le beau nénuphar rapporté de notre excursion nageait dans une coupe, au milieu de la table.

Mademoiselle Mariette avait du vague à l'âme et ne s'en cachait guère. Si mon âge et le manque d'habitude ne m'eussent placé



dans un état d'infériorité manifeste, j'aurais essayé de raviver son entrain, j'aurais mis mon point d'honneur à la sortir de sa mélancolie. Bast ! le temps de conter fleurette était depuis longtemps passé, et même si les circonstances se fussent prêtées tout au moins à un simulacre de sympathie un peu tendre, je n'étais pas capable d'en profiter.

En passant au salon, nous nous sentions tous dépourvus d'allant ; Pierre, à qui personne ne donnait la réplique, avait fini par laisser tomber la conversation.

C'est alors que Jean, le vieux et fidèle serviteur, vint prévenir son maître : Monsieur le Curé était là, dans le corridor, et demandait à être reçu.

Cette annonce fut accueillie avec satisfaction. La présence de Monsieur le Curé ferait diversion.

A peine l'eut-on introduit et se fut-il assis, non sans résistance, dans le meilleur fauteuil, qu'il précisa le but de sa visite.

Visiblement, il avait pris une résolution qui ne lui était pas agréable :

— Je suis venu, dit-il, et on se rendait



compte qu'il faisait un effort, qu'il s'imposait un devoir déplaisant. Je suis venu, Monsieur Le Morieux, pour vous entretenir de ce projet de collecte... Excusez-moi, Mesdames, de parler devant vous de cette affaire.

— Que notre présence ne vous gêne pas, Monsieur le Curé. Et Madame Lodier ouvrit négligemment une revue qui traînait devant elle.

Mademoiselle Mariette, au contraire, s'intéressait déjà à ce qui allait suivre.

— Je vais dire tout de suite ce que je regrette bien de devoir dire... Oui, Monsieur Le Morieux, il ne faut pas faire cette tournée dans la paroisse.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

Décontenancé par le ton de cette interruption, le brave curé se ressaisit tant bien que mal.

— Mon Dieu ! Comme il est pénible de devoir contrarier vos projets... Mais je pense qu'il faut avant tout éviter de classer nos paroissiens de Wildeck en deux groupes hostiles...

— Je vois un grand bien à ce que l'on



sache exactement à quoi s'en tenir sur la façon de penser de certains individus, ayant personnellement horreur de la politique d'attermoiement. Voyons, vous, Monsieur le Curé, admettez-vous qu'on louvoie pour les choses de la religion ? Est-ce que chez vous tout n'est pas à prendre ou à laisser ?

Son interlocuteur toussa, se moucha, sortit sa tabatière, et enfin, ne lâchant les mots qu'avec circonspection :

— C'est-à-dire que l'Église ne veut jamais la mort du pécheur et qu'elle laisse toujours la porte ouverte au repentir. La Providence...

— Ne compromettez pas la Providence dans cette affaire.

— Je voudrais éviter de rompre les ponts, Monsieur Le Morieux. Imaginez qu'aux prochaines élections ceux que vous aurez mécontentés aujourd'hui désertent le gros du parti...

— Ah ! Voilà donc où vous vouliez en venir... C'est encore, selon vous, l'électoratisme qui devrait être la première de nos préoccupations. Les temps sont changés, Monsieur le curé.

— Que voulez-vous dire ?



— Je veux dire qu'il m'est bien égal de savoir à quel parti appartiennent les braves gens qui mettent au-dessus de tout l'amour de leur pays.

L'autre roulait des yeux un peu effarés et cherchait du secours. Il considéra Madame Lodier qui, indifférente, n'abandonnait pas sa lecture. Il rencontra, par contre, le regard de Mademoiselle Mariette, mais ce regard paraissait ironique. Plus encore que d'habitude, il rentra sa grosse tête blanche entre les épaules, et attendit ce qui allait suivre, sans plus se risquer sur un terrain aussi glissant.

Le Morieux avait l'habitude d'être un hôte prévenant :

— Mon cher ami, je vous demande pardon. On a servi le café et oublié les liqueurs... Jean ! La fine champagne et le curaçao blanc, s'il vous plaît.

Ces dames ne se laissèrent pas tenter, par contre Monsieur le Curé accepta un petit verre de fine et en respira l'arôme avant d'y tremper les lèvres :

— Si j'avais la pareille, cher Monsieur, elle me consolerait de bien des choses !



— Vous n'avez rien à m'envier. Je me souviens d'un bourgogne...

— Mon Nuits-Saint-Georges dix-neuf cent huit ?

— Précisément !

— Eh bien, figurez-vous que ce fut un pur hasard. Vous savez que je déteste acheter au premier venu. La bonne vient m'avertir un jour qu'il y avait quelqu'un, un inconnu, qui voulait me parler. « Un demi-monsieur », disait-elle. J'avais le presentiment qu'il s'agissait d'un marchand de vin. Mais comme on l'avait déjà introduit, je ne pouvais décemment le renvoyer...

— Et vous êtes descendu, vous l'avez écouté, vous vous êtes laissé convaincre. C'était l'homme au Nuits-Saint-Georges dix-neuf cent huit !

— Tout juste !

— Vous voyez, tout arrive ! Encore un peu de fine.

— Peut-on abuser d'une aussi bonne chose ?

— Ce sont les bonnes choses, les occasions de choix, qu'il ne faut jamais laisser échapper. Le Morieux riait, un peu lourdement



peut-être. M. le Curé sans répondre porta le petit verre à ses lèvres, fit claquer sa langue, caressa sa chevelure blanche, et se lança dans des histoires de vins, évoquant certaines grandes années, rappelant un dîner à l'Évêché, où l'on servait un Aloxe surprenant, lorsque l'on vit un malheureux et ignorant prélat arménien verser dans son verre d'eau ce bourgogne de prix. A ce spectacle, l'un des convives ne put retenir son indignation :

— Monseigneur, vous commettez un sacrilège !

Ce cri du cœur avait beaucoup amusé les convives. Enfin M. le Curé déplora que l'habitude de se créer une cave à longue échéance se perdît maintenant.

On le laissait aller, l'heure fuyait, il n'était plus question de la quête en faveur d'une stèle du souvenir.

Quand onze heures sonnèrent sous la pendule à globe de la cheminée, le digne ecclésiastique sursauta :

— Sapristi ! Vous m'excuserez si je me sauve. J'avais dit à Albert, à notre cher Albert, de m'attendre à la ferme afin de me donner un pas de conduite jusqu'à la cure.



Pourvu qu'il ne se soit pas endormi... Mes respects, Mesdames... Monsieur le Morieux, à vous revoir, et vous aussi, Monsieur.

Il partait dans une atmosphère de sympathie, affairé et souriant. On l'entendit qui criait dans l'obscurité, ayant franchi la grille qui séparait le château de la ferme :

— Albert ! Hé, Albert !



## VIII

La commune de Wildeck possède une musique dont elle fut toujours fière. C'est l'Harmonie, qui reçut le titre de « Royale » à l'occasion d'un respectable anniversaire. Dès sa fondation, l'Harmonie royale avait réuni les habitants sans distinction d'opinions. On était flatté d'être compté au nombre de ses membres et chaque Wildeckois, un tant soit peu à l'aise, tenait à s'assurer la participation de l'Harmonie royale le jour de son enterrement. Savoir que la *Dernière Pensée* de Weber serait exécutée au bord de sa fosse, au cimetière, aidait à franchir plus aisément le pas suprême.

Monsieur Pierre Le Morieux était, comme on devine, l'un des bienfaiteurs de ce groupement, et on le vit même marcher devant les bois et les cuivres à la procession de la Fête-Dieu, bien qu'il n'eût pas la réputation d'être un pilier d'église. Il y avait honneur pour tous à se réclamer de l'Harmonie. Après l'armistice, la *Brabançonne* devint



l'un des morceaux les plus joués de son répertoire, et les anciens combattants ne sortirent jamais en corps sans être accompagnés de cette musique. Il se fit aussi que les exécutants se distinguèrent à un concours organisé dans la province de Liège et rentrèrent en triomphateurs à Wildeck.

Or, cette fois, l'élan ne fut plus unanime dans la population. Les drapeaux ne flottèrent pas à toutes les maisons, et certains habitants affectèrent de ne témoigner aucune espèce de plaisir à cette occasion. C'est que le temps fuyait, que le grand jour de l'armistice pâlisait déjà, et que des sentiments d'aigreur germaient dans l'âme de quelques villageois. Ces derniers estimaient que la guerre ne leur avait pas donné tout ce qu'ils eussent dû obtenir. Des nouveaux venus, mordus d'ambition politique, parcouraient la région et cherchaient à gagner le plus de partisans possible, en créant un parti violent dans ses revendications. Ce qui semblait propice à l'exaltation de la foi patriotique devenait pour eux sujet à caution, et, au contraire, ils se déclaraient solidaires de ceux qui, pendant la tourmente, avaient



balancé entre l'intérêt de la nation et le profit que la Flandre particulariste pourrait retirer des événements. Ils opposaient aux trois couleurs, le lion noir sur fond jaune. Déjà, à l'heure de la bière dans les cabarets, des propos brûlants avaient été échangés et c'est tout juste si l'on n'en était pas venu aux mains.

Voilà ce que n'ignorait pas Monsieur le Curé. Seulement il avait quitté le château, l'autre soir, sans insister davantage, et dès lors il estimait ne plus avoir le droit de s'opposer aux projets de M. Le Morieux.

On fit donc les préparatifs nécessaires à une tournée dans la commune, c'est-à-dire que l'on réunit des jeunes filles qui iraient quêter un dimanche de porte en porte. En même temps, la musique exécuterait sur la voie publique les meilleurs morceaux de son répertoire et, bien entendu, les combattants seraient de la partie, puisqu'il s'agissait de glorifier la mémoire des frères d'armes qui n'étaient point revenus.

Albert, bien qu'il ne fréquentât guère les cafés, eut vent de certains propos. Un individu, qui se garda bien de courir le risque



d'être électrocuté en franchissant les réseaux allemands à la frontière, s'était écrié : Rappeler la guerre, si c'est pour cracher dessus, j'en suis ! Autrement non, non, et non. Quelqu'un lui avait fait écho : Pourquoi vanterait-on ceux qui ont été obligés de se faire casser la figure ? Que l'on commence par reconnaître nos droits ! Et ce Le Morieux, ajoutait-il, qui, de son château, prétendait en imposer aux paysans de Wildeck, on verrait bien ! Parlait-il seulement la langue de son peuple, quand il n'y était pas obligé ? Tous les gens étaient égaux maintenant, et personne n'avait plus le droit de commander comme autrefois...

Albert rentrait en songeant que son maître courait peut-être des risques. Il devait l'avertir et n'y manquerait pas, seulement il devinait qu'une attitude pusillanime lui eût valu d'être aussitôt éconduit. Alors il avait parlé, en riant, de vaines menaces. « Pourtant Monsieur Le Morieux devait être mis au courant, n'est-ce pas ? » « Oui, oui, mon brave ami, lui fut-il répondu, et nous donnerons une leçon aux mauvais bougres qui se mettront en travers de notre chemin. »



Avec Le Morieux il n'y avait pas lieu d'aller contre son idée. D'ailleurs il faut croire que le châtelain envisageait la possibilité de l'un ou l'autre incident, car il prévint amicalement Albert :

— Je t'engage à rester chez toi. Un futur moine ne pourrait que tendre l'autre joue à ses ennemis, ce qui serait d'un déplorable effet.

Par exemple, Le Morieux dut se montrer pressant pour obtenir de M. le Curé qu'il recommandât au prône la sortie-collecte, et le dernier dimanche d'août, à cinq heures de l'après-midi, le cortège se forma près de l'église.

Il faisait un beau soleil ; de temps à autre, le long du ruisseau qui partageait la rue principale, les oies étiraient leurs ailes et lançaient de discordants appels. Des jeunes gens qui avaient répondu à la convocation des anciens combattants allaient prendre place derrière ceux-ci. Un grand drapeau tricolore flottait à la tête des manifestants. Les fillettes chargées de solliciter la générosité du public causaient un peu nerveusement entre elles ; toutes avaient revêtu



leurs plus jolis atours et se trouvaient nanties d'un plateau pour la quête. Les musiciens accordaient leurs instruments. Parfois un vieux paysan, dans le sarrau bleu d'autrefois, traversait le chemin, ou, sorties de l'église, une demi-douzaine de bonnes femmes enveloppées de longues mantes noires rappelaient un instant le passé, mais les vêtements, dans l'ensemble, ne différaient guère de ceux que l'on portait au chef-lieu de canton. Toutefois quelques campagnardes témoignaient d'un goût très vif pour les couleurs crues.

On n'attendait plus que M. Le Morieux. Il déboucha d'un chemin latéral et, de loin, fit signe à la musique.

Les premiers accords d'un joyeux pas-redoublé partirent. Aussitôt les jeunes filles s'encourageant l'une l'autre commencèrent leur tournée chez les bonnes gens de Wildeck, en faveur de ce qu'elles appelaient fièrement le monument de la guerre. Leur début fut un succès. Dans plusieurs grosses fermes la recette s'annonçait abondante, le maître, sa femme, les enfants et les domestiques, rangés dans la salle commune, versaient leur



offrande, avec des sourires et des paroles encourageantes.

Les anciens combattants y trouvèrent motif à marquer gaillardement le pas et à bomber davantage la poitrine. Une, deux ! Une, deux ! Ils défilèrent fièrement, allaient jusqu'au bout de la rue principale, revenaient sur leurs pas, et l'Harmonie Royale ne se montrait pas en reste d'entrain : elle s'était mise en branle derrière eux et les musiciens ne s'arrêtèrent qu'à bout de souffle.

Les cabarets devaient permettre de se reconforter ; dans des nuages de fumée, devant des tables chargées de verres, les conversations s'animaient. Qui donc s'était imaginé que le village ne serait pas unanime pour commémorer les grands sacrifiés ? M. Le Morieux régala avec largesse son entourage et, un peu distant d'habitude, écoutait complaisamment un paysan qui contait des souvenirs de l'occupation, et qui lui tapa sur le ventre en évoquant une histoire particulièrement drôle.

Il arriva maintenant que, dans sa maison, l'un ou l'autre rural reçut moins aimablement les quêteuses, mais l'entrain n'en fut



pas affecté : le gros de la troupe ne s'était encore aperçu de rien.

Dehors le soleil chauffait toujours, et après une reprise de la promenade en va-et-vient sur le pavé de la route, des cafés furent de nouveau visités par les manifestants.

Cette fois, on racontait dans les groupes, que tels et tels villageois, dont les noms étaient cités, avaient refusé de donner et que l'un d'eux ne craignit pas de déclarer que cette parade était une farce.

Un bonhomme qui avait entendu, s'écria :  
— Si je le tenais, celui-là !

L'optimisme prédominait quand même. On n'allait pas s'arrêter à ces misères, la somme déjà récoltée était magnifique.

En avant ! en avant !

Il restait à visiter le hameau de Rams où tout juste les mécontents avaient leur local.

M. Le Morieux eut un instant l'intention de conseiller à ses amis de rentrer chez eux, après une sortie aussi réussie. Il s'en ouvrit au président des anciens combattants qui lui répondit hardiment : Sauf votre respect, nous n'en ferons rien !

Et déjà la musique attaquait une marche



militaire, et soufflait comme elle n'avait jamais soufflé.

« Eh, songea Le Morieux, ces braves gens ont sans doute raison. Les poules mouillées n'ont jamais connu la victoire. »

Et le cortège prit par un joli chemin vert bordé de saules, qui, à travers les prairies, reliait le hameau au centre de la commune.

Quand on arriva aux premières maisons de Rams, l'entrain avait encore grandi et le cortège traînait après lui un tas de curieux.

De cette foule se détachèrent des hommes et des femmes qui formèrent, en se donnant la main, deux cercles concentriques de danseurs. L'Harmonie et les Anciens Combattants se trouvèrent au centre de cette double ronde, partant en même temps de la droite et de la gauche. Chacun avait bien bu, et ce jeu contribua à mettre mieux encore les têtes à l'envers.

Les chants montaient dans le ciel avec les premières ombres du soir. Mais des maisons, qui demeuraient obstinément fermées, bordaient maintenant le chemin vert ; devant elles, d'une voix retentissante, quelques gailards impatientés commandèrent qu'on ou-



vrît. Ils n'obtinrent pas de réponse. De leur côté, les musiciens s'époumonaient afin de secouer les gens de ce hameau sournois.

— Ils n'ont donc pas d'oreilles par ici, s'écria l'un des manifestants, en donnant de violents coups de pied dans la porte de la société ennemie.

Déjà d'autres paysans imitaient le premier et leurs gros souliers battaient cette porte qui ne cédaient pas.

Le Morieux ayant voulu intervenir se trouva repoussé sans ménagement par ses hommes. Soudain d'une fenêtre brusquement ouverte au-dessus de l'entrée, un seau d'eau fut vidé sur les assaillants.

— « Ah ! nonne de Dju ! » Les campagnards qui dansaient de si bon cœur et s'égosillaient aux chansons, abandonnèrent vivement leur ronde ; ils coururent, courbés, à la recherche de bonnes pierres, et des carreaux volèrent aussitôt en éclats. Un second, un troisième seau mouilla les villageois à l'attaque. Toutes les fenêtres de l'immeuble allaient y passer.

Dans les environs, on entendait à présent claquer les portes des chaumières rébarbatives. De nouveaux arrivants se précipitè-



rent sur la musique et le groupe des anciens soldats. En un instant, la mêlée devint générale. On cognait avec une brutalité qui soulageait les colères contenues ; des vêtements étaient déchirés ; les musiciens distribuaient avec leurs instruments de sérieux horions. On entendait des cris aigus de femmes. Bref, tout cela aurait peut-être fini de façon dramatique, si l'apparition de gendarmes n'avait soudain calmé les partis comme par enchantement.

Le Morieux s'avança vers la maréchaussée :

— On vous avait réquisitionnés ? demanda-t-il, assez sèchement.

— Nous avons pris sur nous de venir jusqu'ici. Ce qui se passe était à prévoir, Monsieur.

Un grand froid tomba. Il vaut toujours mieux avoir à faire au commun des mortels qu'à la justice, et un coup de poing sur le nez est moins redoutable qu'un procès-verbal.

Les gendarmes inscrivaient des noms, procédaient déjà à des interrogatoires.

Le Morieux s'interposa :

— Je prends la responsabilité de ce qui arrive, et je vous expliquerai...



— Plus tard, Monsieur... Nous viendrons chez vous demain, si vous le voulez bien.

Quelques musiciens attaquèrent un refrain populaire, ils jouaient atrocement faux, et les anciens combattants ayant reconstitué leur carré derrière le drapeau national, rentrèrent en bon ordre à Wildeck.

La soirée était merveilleuse, criblée d'étoiles ; une paix immense régnait sur les campagnes.

Dans les cabarets, on commenta les événements, mais prudemment. Chacun pensait à trouver des témoins pour le jour où il faudrait se tirer d'affaire devant le tribunal. Chose étrange, la bière ne saoulait plus, et les paysans attardés qui rentraient chez eux, pareils à des ombres silencieuses, assuraient sans bruit le verrou, et se fourraient au lit, en tâchant de ne réveiller personne.



## IX

Après ces incidents, les réactions de Le Morieux ont été silencieuses. Je n'ai rien noté d'anormal chez lui, sinon parfois un air absent, qui disparaît dès que mon ami se croit observé. A table, avec ces dames, la conversation prend un tour le plus souvent très agréable et loin de tout souci avoué. Le croirait-on ? Moi, qui redoutais l'arrivée des cousines et que la perspective de devoirs mondains irritait sourdement, j'en viens à déplorer le prochain départ de nos aimables visiteuses. L'atmosphère du Vryland s'en trouvera refroidie... Et rien n'a contrebalancé ces journées charmantes. Ainsi, mes craintes étaient vaines quant à l'obligation de s'habiller chaque soir ; je n'ai pas eu besoin d'endosser mon smoking périmé. Toutefois le coup de peigne de Le Morieux paraît plus appuyé que d'habitude, et j'avouerai sans fausse honte que je prolonge de quelques instants la station devant ma toilette, avant de descendre à l'heure du dîner. Il ne fau-



drait plus beaucoup me pousser pour me faire avouer que le mariage, malgré toutes ses surprises, serait une aventure à risquer en temps opportun. Maintenant regarderais-je derrière moi avec quelque regret ?

Je n'aurais pas eu l'occasion de respirer un air légèrement capiteux, si j'avais eu dix ans de moins ; non, sans mes cheveux grisonnants, Mademoiselle Mariette Lodier ne m'eût point pris comme confident. Que la pensée d'une jeune fille est donc attirante ! Malgré ma réserve, et, disons le mot, mon manque humiliant de pratique, nous avons été amenés lentement à une intimité que j'eusse ignorée, si Mariette m'avait tenu pour un compagnon un tant soit peu compromettant.

Je l'avais qualifiée mentalement de pensionnaire ; on a toujours tort de juger sur la mine. Nos loisirs et le beau temps aidant, nous avons eu cent fois l'occasion de nous isoler, entendez par là que nous sortons et marchons à l'aventure. Mariette parle en regardant droit devant elle, sans me consulter du regard ; cela lui permet d'être d'une franchise que rien ne trouble, chaque jour



elle va plus avant, et sans dire tout, elle me permet de deviner. Ainsi sa mère, sa mère adorée, souffre sûrement d'avoir à ses côtés une aussi grande fille, tout en ne se rendant pas compte de ce sentiment affreusement égoïste. Ce qu'il pourrait arriver aujourd'hui de plus heureux à ma compagne, serait la réalisation du vœu intime de toute femme, car, bien entendu, Mariette croit entendre l'appel du cœur. Elle n'a nommé personne et pourtant le héros voilé a déjà traversé sa jeunesse. Après l'avoir longuement écoutée, j'ose, par de prudents détours, l'amener à me découvrir encore davantage sa vie secrète. Dieu me garde de tout dessein un peu trouble, mais presque sans le vouloir il me vient de ses paroles comme de chaudes bouffées...

Pendant ce temps, Madame Lodier, qui explorait à fond la bibliothèque du château, en ramenait de temps à autre une édition princeps dont Pierre Le Morieux ne se savait point possesseur. Les « Lettres de deux Amans habitans d'une petite ville au pied des Alpes » forme première de la *Nouvelle Héloïse*, puis *Paul et Virginie* et



enfin l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* passèrent ici de main en main, tandis que Madame Lodier couvrait les précieux volumes d'un regard d'envie. Je fus enchanté de voir Le Morieux lui offrir la *Nouvelle Héloïse* : « Pour que vous ne gardiez pas un trop mauvais souvenir du Vryland, » fit-il, avec un franc sourire. Je crus qu'elle allait l'embrasser.

Nous avons renoncé à nos promenades en auto, l'ouverture de la chasse était imminente et malgré l'intérêt que provoquait Mademoiselle Mariette, mes pensées rejoignaient continuellement tout ce qui se rapportait à ce grand jour. Enfin, par une matinée claire, guêtré, ceinturonné de cartouches et le hammerless en bretelle, je me dirigeai, par des prés encore mouillés, vers la plaine qui moutonne à l'est du Vryland. Mon ami m'avait prêté un pointer, son meilleur chien, se contentant, malgré mes protestations, d'un bâtard tenant du braque et de l'épagneul. Un naturel de l'endroit, mi-garde, mi-terrassier, portait ma gibecière.

Je marchais depuis une heure sans rien



faire lever, quand mon pointer tomba en arrêt, un arrêt de style, rampant, félin, crispé. Ah ! la petite pointe d'émotion pour le chasseur ! Une compagnie de perdreaux partit dans un bruit de voile déferlant au vent. Pan ! Pan ! Un doublé.

Mon chien arrêta mieux qu'il ne rapportait ; pour ne pas perdre de temps, je ramassai moi-même mes oiseaux, tandis que mon porteur suivait le vol de la compagnie, la main au-dessus des yeux.

— Ils sont dans les luzernes, Monsieur, à droite, près des trois peupliers.

Je ne pensais plus qu'à mon plaisir ; après avoir marché à vive allure, nous prîmes prudemment les luzernes face au vent, et j'eus de nouveau l'occasion de descendre deux perdreaux.

A partir de ce moment, mon porte-gibecière me fit confiance, j'étais pour lui quelqu'un à qui l'on pouvait parler !

— Nous ne traînerons plus trop longtemps de ce côté. A la limite des biens de l'église, il y a un endroit où l'on trouve chaque année deux compagnies.

Décidément j'étais en forme, et sauf une



caille que je fis lever à trois reprises et que je manquai chaque fois de mes deux coups, je comptais, à midi, seize perdreaux. Quelques lièvres me partirent dans les jambes, mais Pierre avait demandé qu'on ne les tuât point.

Il fallait maintenant rejoindre mon ami, j'avais entendu des coups de feu dont il était l'auteur responsable, bien qu'il m'eût abandonné la meilleure partie de sa chasse.

Le rendez-vous était à l'orée d'un petit bois de frênes formant un carré régulier dans la plaine, les dames nous y rejoindraient.

Quand j'approchai, Pierre vint à moi, suivi d'Albert :

— Bonne chasse ?

— Et vous ?

— Dix perdreaux. Mais vous aurez faim et soif, j'avais dit que le déjeuner devait être apporté à midi tapant.

Une voix joyeuse s'éleva :

— Le déjeuner nous suit...

Madame Lodier et sa fille apparaissaient vêtues de blanc, pareilles à deux sœurs. Très souriante, l'aimable femme qui avait pris son parti de ne pas susciter chez Le Morieux de



doux émois, jouissait sans arrière-pensée de l'agrément de ces jours faciles et de la douceur de l'heure. L'approche de l'automne atténuait l'éclat du soleil sur la plaine, où les chaumes découpaient des rectangles blancs, près des luzernes bleutées et des betteraves luisantes. Tout était transparence sous le ciel, et l'air qu'on respirait donnait une impression de réconfortante pureté.

— Eh bien, Messieurs, racontez-nous vos exploits.

Madame Lodier s'était assise sur un talus, avec la désinvolture d'une femme qui n'a pas à cacher ses jambes. Quand on pense que nos pères étaient émus en entrevoyant une cheville, il faut convenir que les modes actuelles dédommagent largement la génération présente des privations d'autrefois. Mariette, d'un geste pudique, avait rabattu sa jupe par-dessus ses genoux et caressait la tête allongée de mon pointer.

— Il n'y a plus d'histoires de chasse, déclara Le Morieux.

— Ne dites pas cela, mon cousin, ce serait trop malheureux, fit Mariette, en découvrant



des dents éclatantes. Son visage qui n'était pas régulier avait beaucoup de fraîcheur et ses yeux gris pétillaient parfois quand elle se sentait très à l'aise. Mariette n'avait en somme que la beauté du diable, mais elle l'avait abondamment.

— C'est vrai pourtant, déclara Pierre, il était arrivé à mon père mainte aventure plaisante quand il battait la plaine, et surtout quand il gagnait l'Ardenne au temps des grandes traques. Moi, je n'ai jamais connu que la satisfaction des années d'abondance ou le regret au temps des disettes.

— Nous avons trop écarté l'imprévu, avec des fusils bien au point et des cartouches de précision comme les fusils. Qu'est-ce qui pourrait bien arriver d'inattendu quand on tire droit ?

— Et presque tout le monde acquiert un tir convenable, on a tellement l'occasion de s'exercer, grâce à l'abondance des faisans et lapins aux battues. Parlez-moi du chasseur d'autrefois qui partait au petit jour avec ses chiens courants et qui revenait plus heureux qu'un roi, parce qu'il rapportait une couple de lièvres après une journée de folles



randonnées. Et, comme le véritable disciple de Nemrod n'abandonnait jamais ses alans, il arrivait que l'on rentrât longtemps après le crépuscule.

— Belle occasion pour voir se lever des légendes !

Le déjeuner était arrivé. Cécile et Jean-le-fidèle apportaient dans de vastes paniers de quoi reconforter sérieusement des chasseurs affamés.

Mademoiselle Mariette, à qui Cécile passait les sandwiches et le poulet froid, se dépensait avec une grâce enjouée.

Albert, un peu en arrière, était assis sur les talons, et regardait Cécile.

Mon attention se porta aussi sur la jeune paysanne si blonde. Elle paraissait tout à son affaire, ne s'occupant qu'à rendre service à Mademoiselle Lodier. Quand chacun fut servi, elle se retira, les yeux baissés, pour rejoindre Albert, Jean, mon porte-carnier, et former avec eux un groupe silencieux.

Le Morieux établit l'itinéraire de l'après-midi. Nous nous dirigerions vers les prés, où les oseraies serviraient vraisemblablement de remise aux perdreaux. Ces dames pour-



raient, si la chose les intéressait, prendre un chemin allant de ce côté.

— Cela ferait une bien longue promenade, remarqua Madame Lodier, et ma fille, sous la protection de deux hommes armés, n'a vraiment pas besoin de mon chaperonnage.

Quand on fut debout, Cécile s'approcha de Le Morieux ; elle leva vers lui ses yeux bleus et son tendre visage :

— Monsieur sera rentré à temps, pour que la cuisinière puisse lui dire un mot avant le dîner ?

— C'est entendu.

L'après-midi, sous ce soleil dont l'éclat ne brûlait plus, on fit passer Albert et mon porteur à travers les oseraies, et Le Morieux et moi qui marchions de chaque côté, en bordure de la remise, nous eûmes encore l'occasion de brûler quelques cartouches. J'étais pourtant moins en forme et je manquai trois ou quatre oiseaux sous le regard éveillé de Mademoiselle Lodier.

Quand je la rejoignis, je pus lui assurer que sa présence m'avait valu une leçon d'humilité.

— Si vous dites vrai, je le regretterai



beaucoup, Monsieur, car vous n'avez pas besoin de cela.

Cette observation ne me fit point plaisir, elle équivalait à me convaincre une fois de plus que je manquais d'assurance. Je ne le savais que trop !

Son maître ayant pris les devants, Albert, au retour, m'avait rejoint et, tournant de temps à autre la tête de mon côté, donnait l'impression qu'il voulait engager la conversation.

— Eh bien, mon brave garçon, encore quinze jours et tu retrouveras les murs de ton noviciat. Je pense que, malgré ta chère vocation, tu ne pourras t'empêcher de regretter un peu le temps des belles vacances.

Il me répondit avec une vivacité imprévue :

— Mais non, Monsieur, là-bas c'est la paix de l'âme et rien ne vaut la tranquillité intérieure.

Le choix et la portée de ces termes, chez ce jeune paysan, ne laissèrent pas de me surprendre, en même temps que leur signification inattendue. Il y avait donc, en ce moment, quelque chose qui n'allait pas.

Je ne répondis guère aux propos de



Mariette qui garderait décidément son opinion peu flatteuse; les paroles d'Albert me préoccupaient.

— Allons, allons, fis-je, il n'y a pas sujet ici à se tracasser et à se monter l'imagination, et si vous croyez que Monsieur Le Morieux se tourmente des incidents de la quête... Aussi bien les gendarmes lui ont-ils dit que la plupart des procès-verbaux resteraient sans suite.

— Oh ! fit-il, la quête...

On voyait bien qu'il ne s'agissait point de cela.

— Et pourtant on m'a dit que Walther, votre frère, n'avait pas eu une attitude très nette dans cette affaire.

— Pauvre Walther... soupira Albert.

Il n'allongea point, mais quand on arriva au château, après s'être débarrassé de son carnier, il me dit à voix basse :

— Ne parlez de rien à mon maître, je vous en supplie, Monsieur.

Je le regardai, étonné.

Albert était rentré chez lui, et comme le fermier Hallus l'interrogeait sur les distrac-



tions de la journée, Walther qui vint à passer, apostropha son frère :

— Oh toi ! du moment que tu peux te frotter aux gens riches !

Il avait une expression mauvaise. Sa figure plate se crispait autour de la bouche, et son regard laissait une impression de malaise.

La fermière se rapprocha quand il fut parti :

— Et cependant nous l'avons élevé comme les autres.

— J'y mettrai bon ordre ! s'écria Arnold Hallus. Mais on savait qu'il n'en ferait rien, le caractère de Walther devenait violent et le fermier craignait toujours une algarade.

En ce moment Madeleine, Rosa et Maria entrèrent. Sages, pieuses et tellement affectueuses ! Albert leur fit signe, les enlaça toutes trois et les tint serrées contre lui. La plus petite murmurait : « Tu ne devrais plus partir. » Il la souleva, l'embrassa, et comme les autres auraient pu se montrer jalouses, il se pencha sur chacune d'elles, et mit un retentissant baiser sur leurs joues roses.



Un sentiment grandissant d'inquiétude prévalait au fur et à mesure que s'écoulait le temps des vacances. A l'heure des repas, on mangeait presque en silence; quand Hallus risquait malgré tout quelques propos plaisants, ceux-ci accentuaient davantage la retenue et la gêne qui régnaient maintenant autour de cette table. Cécile n'y faisait plus que de rares apparitions, étant toujours appelée au château. Albert avait tenté à son tour de se secouer et de réveiller l'entrain de naguère. D'une voix dure, Walther l'interrompait sottement, et la fermière, avec une grande tristesse dans les yeux, s'occupait des petites, leur parlant à voix basse.

Il arriva qu'un soir, le fermier sortit après la dernière bouchée. Il gagna le village, et quand il rentra, vers minuit, il fit tant de tapage dans l'escalier que tout le monde en fut réveillé.

C'était un vice dont il paraissait revenu, de sorte que cette récidive alarma la maisonnée.

Ce matin de septembre, Albert revenait de l'église; il suivait le sentier qui longeait



les champs de pommes de terre hâtives, où son père et Walther, agenouillés, plongeaient à pleines mains et jetaient dans un sac les tubercules arrachés à leurs tiges. La journée s'annonçait maussade, des nuages remplissaient le ciel et, du côté de l'ouest, montaient des menaces de pluie.

Albert s'était arrêté près de son frère :

— Il y en a beaucoup et de belles, n'est-ce pas ?

Walther haussa les épaules, sans répondre.

— Tu me fais de la peine, oui, tu crois que je ne m'intéresse pas au travail et à la récolte.

— Pour ce que cela te coûte !

— Là-bas... si tu savais comme je pense à toi, Walther, et à tous ceux qui sont ici !

— Je ne m'occupe pas de toi, alors laisse-moi tranquille.

— Pourquoi ne sommes-nous plus deux vrais frères comme autrefois ?

— Tiens donc, parce que tu n'es plus le même.

— Je n'ai pas changé.

— Si ! si ! si !

Walther s'était levé et, debout, obligeait



Albert à se taire. La main levée, il le regarda fixement dans les yeux.

A quelques pas de là, Hallus faisait semblant de ne rien entendre.

Albert revenu à la ferme, déjeuna seul dans la salle commune, buvant après chaque bouchée de pain une gorgée de café; il avait difficilement. La fermière le rejoignit bientôt, et s'assit près de lui.

— Mon enfant, il faudra que tu obtiennes du bon Dieu que nous retrouvions la paix. Oui, Walther, ce malheureux Walther, paraît plein de haine à certains jours; il t'en veut, mais il en veut à tous. Tu sais pourquoi ?

— A cause de Cécile, fit Albert, après un instant et d'une voix faible.

— J'avais bien vu qu'il tournait autour d'elle. Tous deux sont jeunes, mais, mon Dieu, il l'épouserait un jour que je ne trouverais rien à redire, et les parents de Cécile non plus, je suppose. Chacun répond à son appel, toi, mon chéri...

Elle essuyait une larme.

— Oui... (elle lui serrait la main). Oui, tu as choisi ce qu'il y a de meilleur. N'empêche que j'aimerais tant te garder !...



- Mon départ arrange mieux les choses.  
— Ne dis pas cela !

Le dimanche suivant, après la grand'messe, on fut bien étonné en voyant qu'un groupe de paysans, précédés d'un immense drapeau jaune et marchant au son du tambour, suivait le chemin principal du village et faisait halte devant les cabarets. C'était la réponse des scissionnaires de l'endroit à la manifestation organisée par les amis de Pierre Le Morieux.

L'émotion fut vive de ce côté, néanmoins les anciens combattants se trouvant pris au dépourvu n'eurent pas l'occasion de réagir.

Le curé de Wildeck, qui avait d'abord tremblé à l'annonce de ce cortège, put goûter en paix les douceurs de la méridienne qu'il s'accordait chaque dimanche, après la fatigue de ses deux messes.

Mais les conversations allaient leur train partout, signalant et commentant la présence de tel ou tel Wildeckois dans le dernier cortège.

Quand on rapporta que Walther avait



suivi le drapeau jaune, Le Morieux promit de le flanquer incontinent à la porte.

C'était après le déjeuner. On vit le châtelain se diriger vers la ferme. Au même moment, Cécile le croisa ; il ne put s'empêcher de lui dire :

— Je vais prévenir votre cousin qu'il doit faire ses paquets et vider les lieux avant ce soir.

Elle s'arrêta et joignit les mains :

— Mon Dieu... Monsieur...

— Quoi ? Cela vous gêne...

— Cela ferait beaucoup de peine à sa mère, à Albert, oui...

— Et vous croyez que pour ce beau motif je supporterai plus longtemps chez moi un mauvais drôle qui bafoue publiquement son maître.

— A-t-il parlé contre vous, Monsieur ?

— Il était avec mes adversaires, il tenait avec eux.

Cécile rougit ; le sein battant, elle leva ses yeux profonds vers Le Morieux qui demeura un instant interdit.

— Alors il vous intéresse, le mauvais drôle ?



Sa voix devenait railleuse, mais sa colère paraissait tombée.

— Vous ne dites rien, Cécile ?

Elle le regardait toujours, et sans doute devina, car il l'entendit murmurer :

— Oh ! merci, merci...

Et elle passa, les paupières baissées, avec un sourire timide au coin de sa jolie bouche.

— Qu'est-ce que vous voulez... j'ai tort... oui... j'ai tort, je devrais agir et je n'agis pas. Expliquez cela, Georges ?

Ce fut Madame Lodier qui expliqua :

— Ah ! voilà, c'est que vous êtes vulnérable.

— Comment ?

— Votre cœur, votre trop bon cœur, ajouta-t-elle en riant. Je ne regrette pas cette faiblesse et suis heureuse de voir un homme énergique renoncer au juste exercice de ses droits et n'écouter que la voix de l'indulgence.

Raillait-elle ? Un peu sans doute. Le Morieux n'en prit point ombrage, il scruta cependant un visage qui soutint cet examen avec une petite flamme de défi dans le regard.



Enfin, se rendant élégamment, Le Morieux déclara :

— C'est grâce à vous, croyez-le, Mesdames, que je ne sévirai pas.

— Personne n'en doute, magnanime justicier !

Madame Lodier marquait le dernier point et en paraissait ravie. A la veille de quitter le Vryland, elle retrouvait un entrain singulier ; ce n'était pas qu'elle fut contente de partir sans doute, mais il arrive qu'après une agréable journée, les dernières heures voient monter le diapason de nos sentiments. Bien que la vie soit faite de recommencements, il semble souvent que le lendemain tient une promesse en suspens.

J'avais perçu chez Mademoiselle Mariette des mouvements divers. Elle eut certainement, un instant, l'envie de me parler et de me confier quelque chose, quand un brusque appel de sa mère l'éloigna de moi.

Madame Lodier s'agitait maintenant, traversant les corridors et demandant assistance pour remplir ses valises. Celles-ci étant bouclées, elle se félicita beaucoup d'avoir pu recourir au zèle intelligent de Cécile.



Le soir, à table, elle insista :

— Vous avez là une petite jeune fille capable de rendre vraiment service au Vryland.

Il me sembla que Le Morieux fronçait un peu les sourcils.

Et les propos voltigèrent comme de jolis oiseaux dans un clair rayon ; rien ne parut moins conventionnel que cette conversation ; l'aisance, le sourire, une philosophie aimable de la vie, voilà ce qui caractérisait ces derniers instants. Il n'y a vraiment que la société féminine pour donner du charme à l'entretien ; je songeais déjà avec mélancolie à ma petite ville, à ma garçonnière, au tribunal de première instance dans un local qui sentait la poussière et le vieux papier, quand il n'empestait pas, comme aux jours de police correctionnelle.

En regardant autour de moi, je voyais les vases fleuris sur les guéridons du salon ; un goût délicat avait associé les « désespoirs du peintre » et les iris ; des branches de delphiniums bleus sortaient victorieuses d'une éclatante cruche de cuivre, découverte par ces dames dans le débarras du jardinier.



Je savais bien qu'après leur départ nous serions de nouveau voués à ces bouquets sans fantaisie, bien serrés et géométriques, œuvres de Jean-le-fidèle, car mon ami Pierre se sentait inapte à ce travail délicat, et moi-même n'aurais jamais osé proposer mes services maladroits. Les fleurs... je commençais à les distinguer, depuis le séjour de Madame Lodier et de sa fille. Bref il allait s'évanouir pas mal de choses après leur départ.

Je me suis couché ce soir-là, assez désabusé, me persuadant qu'il serait absurde de regretter le passé. Le Morieux a fumé une dernière cigarette dans ma chambre, très dispos, l'esprit en éveil, l'allure jeune ; il m'a souhaité la bonne nuit en me recommandant de ne jamais me monter le coup dans mes rêves, afin de m'éviter les déceptions d'un fâcheux réveil.

Le lendemain matin, à neuf heures, on attelait le petit break qui devait conduire nos invitées au chemin de fer ; les bagages avaient été brouettés à travers champs jusqu'à la gare. Nous prîmes tous place dans la voiture.



Les yeux de Madame Lodier brillèrent bien plus qu'à l'ordinaire, et sa fille semblait pleinement heureuse ; elles devaient avoir reçu quelque nouvelle très agréable.

— Mon cher Pierre, fit l'aimable femme, je n'oublierai pas le séjour du Vryland, j'ai éprouvé chez vous le bienfait de me laisser vivre sans souci et comblée de prévenances. Ne prenez pas un air modeste. Les jours où vous ne pouviez pas vous occuper de moi, j'avais votre ami qui procurait à ma fille la plus agréable des distractions... oui... nous avons été gâtées, vraiment gâtées.

Mariette me regardait et sa grande jeunesse s'éclairait de tant de satisfaction intime que tout son visage en demeurait embelli. Comment n'avais-je pas remarqué plus tôt combien les fossettes de son sourire flattaient la ligne humide de ses lèvres ; ah ! elle s'en allait bien joyeusement.

Sur le quai nous fîmes les cent pas, et, cette fois, Le Morieux fut seul à parler encore ; nous l'écoutions sans le regarder en pensant à autre chose. Le train apparut dans le lointain, on se rangea.

— Allons, au revoir, encore merci !



Mariette était devant moi, la tête un peu penchée ; elle me regardait, elle approcha. Je ne sais comment cela se fit, mais soudain elle m'embrassa sur les deux joues, et en même temps je lui rendis ses baisers dans le vide...

Le train ne s'arrêtait pas longtemps. Un coup de sifflet. A la portière, un instant encore, un blanc mouchoir.

Déjà Le Morieux et moi nous sortions de la gare, j'avais un peu perdu le contrôle de mes impressions, mais il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que Mariette ne pouvait donner une preuve plus évidente du caractère éminemment paternel qu'elle avait attribué à notre bonne entente. Et n'avais-je pas à me réjouir d'avoir su inspirer un abandon aussi confiant ?



## X

Par ce temps incertain où le ciel s'ouvrait et se fermait, éteignant et rallumant la flamme de l'espace, Albert prenait le chemin du chef-lieu de canton. Il portait, dans un cœur très pur, des soucis persistants, et gagnait le bourg avec l'espoir de trouver chez les Révérends Pères Récollets, quelque parole apaisante, car le curé de son village n'avait pas provoqué chez lui cet épanchement après lequel l'âme allégée remonte à la calme lumière et reprend confiance. Il était triste, sans avoir à se reprocher aucun manquement, et ses communions quotidiennes ne suscitaient plus ces élans qui l'arrachaient au monde.

Un indéfinissable malaise le rejoignait souvent, et tandis qu'il suivait un sentier de traverse et atteignait déjà les grands prés plantés de peupliers, au milieu desquels, derrière un vieux fossé défensif, les maisons entouraient le clocher ogival de l'église paroissiale, il n'apercevait même plus toutes



ces choses qu'il eût retrouvées naguère avec tant de plaisir.

Ayant franchi un pont depuis toujours délabré, il s'engagea dans une rue étroite. Des ménagères lavaient les marches de pierre bleue au seuil de leurs maisons et, suivant Albert des yeux, elles s'arrêtaient dans leur besogne. Quelques boutiques rompaient l'uniformité des fenêtres aux rideaux blancs. On se trouvait soudain devant une large façade plate en briques noircies qui offrait, pour tout ornement, une niche avec la statue de saint François d'Assise. A ce moment, un modeste clocheton se mit précisément en branle, Albert se hâta, l'heure du salut devant être proche. Il pénétra dans la chapelle et, passant par la sacristie, arriva dans une cour sur laquelle donnaient les bâtiments du couvent. Un frère convers reconnut le fils du fermier Hallus et, à voix contenue, témoigna de la surprise éprouvée en le revoyant. On se serra la main avec des yeux confiants, et Albert ayant demandé à parler au père Symphorien, fut aussitôt introduit dans un parloir meublé d'un luisant pitchpin sur un plancher peint à l'huile.



Le Père Symphorien arriva aussitôt. C'était un homme qui, s'il avait une grande réputation de vertu, ne payait pas de mine. De grosses paupières cachaient presque son regard, la bouche immense remontait vers les oreilles décollées, mais sur cette laideur passait un sentiment de franchise.

Après des paroles de bienvenue très brèves, car les moines devaient assister d'un moment à l'autre au salut, il tira de sa manche un mouchoir rouge, le mit contre son front, se tourna un peu de côté, et convia Albert à l'aveu de ses fautes.

— Mais je ne viens pas me confesser, mon Père, je viens vous demander conseil.

— Ah! Ah! très bien, très bien.

Le Père Récollet réintégra le mouchoir rouge à sa place habituelle et s'installa face à son interlocuteur.

— Nous disons donc que vous voudriez un avis. Dites-moi bien vite ce qui vous tourmente.

Ses yeux, à peine ouverts, avaient tout de suite jugé qu'Albert se trouvait dans la peine.

Comme la réponse se faisait attendre :



— C'est un scrupule, n'est-ce pas ?

— Eh bien oui, mon Père. Je suis rentré le mois dernier pour les vacances, et je constate que la paix n'existe plus dans notre maison.

— Une femme, n'est-ce pas ?

— Oui, il y a là notre cousine Cécile qui est jolie...

— Ah !

— Et il y a mon frère qui tourne autour d'elle.

— Qu'il l'épouse. Pourquoi ne l'épouserait-il pas ?

C'est maintenant que les explications devenaient pénibles.

— Je me demande si Cécile consentirait...

— Ah !

— Oui, elle aime surtout à se sentir courtisée, elle sourit et elle attire, mais en ce moment elle est bien plus au château qu'à la ferme.

— Au château, il y a un châtelain ?

— Oui.

— Qui est seul, qui est veuf, n'est-ce pas ?  
Eh bien, le monde étant méchant, il faut



que Cécile retourne chez elle, auprès de ses parents. C'est tout simple.

— Hélas, ce n'est pas aussi facile...

— Vous ne pouvez pas vous adresser à M. Le Morieux, non... parlez donc à Cécile et décidez-la.

— Je ne réussirai pas.

— Si vous partez d'ici avec cette idée, cela n'ira pas, en effet. Au contraire, si vous dites qu'il faut arriver à la faire partir, vous réussirez.

— Mon Père, mon Père, je suis bien tourmenté.

La cloche du salut se fit entendre.

— Je dois aller rejoindre les Pères dans le chœur. Bon courage, mon enfant, ne vous laissez pas abattre. Dieu soutient ceux qui exercent leur volonté pour le bien. D'un pouce un peu gras, le moine dessina une croix sur le front d'Albert.

Le retour ne fut pas ce que le jeune paysan avait espéré. Il rentrait en somme avec toutes ses incertitudes. On peut être décidé à faire son devoir, sans que cette résolution ramène l'apaisement. Demain promettait-il davantage que la minute présente et, malgré



tout, les jours qui allaient suivre ne connaîtraient-ils pas le pire ? Il ferma un instant les yeux parce que son imagination lui suggérait une image, comme il arrivait la nuit, lorsque sa volonté désarmée devenait la proie d'une sensualité déchirante et douce.

Un homme l'avait rejoint, quelqu'un qui avait couru et dont la respiration se précipitait. Albert l'accueillit avec empressement. Que se disent, tous les jours, les gens de la campagne ? « Il fera beau » ou bien « le vent pourrait amener de la pluie ». C'est après ces constatations premières, qu'on peut honnêtement causer. Au bout d'un instant, la conversation s'engagea et prit aussitôt une voie imprévue.

— On vous a raconté la nouvelle, Albert ?

— Quelle nouvelle ?

— Hé, on a accolé à Wildeck le vieux Hermanus Dols et la petite Fine Ramelaer.

Albert s'arrêta, sa mémoire soudain lui rappelait l'une de ces exécutions au village, où la vindicte montre son visage hypocrite, sous prétexte de venger la morale outragée.

C'était bien cela, oui, accoler un tel et une telle consistait à dessiner sur la porte du



séducteur un bonhomme obscène, puis, au moyen d'un signe apparent, à relier sa maison et celle de la victime. Quel horrible jeu !

— Tout le monde s'en doutait. Le vieux Hermanus n'a pas seulement de bonnes jambes, une bonne tête, des bras solides ! Fallait voir son portrait !

Albert ne soufflait mot. L'autre continuait :

— Et Fine, une congréganiste ! Il paraît que le garde champêtre les avait déjà fait lever dans un buisson. Enfin la voilà bien attrapée, avec dans quatre mois le moutard d'un homme marié sur les bras... Qu'est-ce que vous voulez qu'elle en fasse ?

Et il allait toujours :

— On avait fabriqué un beau chemin de sable entre les deux maisons, un chemin semé de feuilles qui traversait le village d'un bout à l'autre. Quand les gens l'ont découvert ce matin, vous pensez s'ils se sont amusés !

Ce paysan lui devenait odieux, Albert brusqua :

— Je vais d'un autre côté.

— Allez, allez donc ! Quand vous serez



curé, vous en apprendrez bien d'autres, pauvre garçon !

Il riait, forçant la note, et mécontent de se voir lâché par le fils Hallus, il lui cria encore :

— Hermanus Dols et Fineke Ramelaer...  
Tâchez surtout de ne pas en rêver !

Cette histoire coupable, ce châtement ignoble, Albert ne savait ce qui le dégoûtait le plus. Il avait entendu une fois d'étranges paroles. M. Le Morieux racontait en riant à des amis qu'un prêtre auquel il demandait pourquoi l'impureté était toujours le sujet de ses sermons, lui avait répondu : Mon fils, la terre entière tourne autour d'un seul point. Ah ! M. Le Morieux parlait bien légèrement en cette matière grave.

Mais il s'effraya de porter pareil jugement, et son visage devint brûlant, tandis qu'il ralentissait sa marche.

Aux approches du soir, une cendrée violette s'abattit sur la campagne ; tout s'effaçait peu à peu, et quand la nuit fut là, il se mit à pleuvoir lourdement.

La famille, autour de la table, avait mangé presque en silence. Seules les voix



claires des fillettes étonnaient de temps à autre ceux qui semblaient plongés dans des pensées sans issue. Albert regarda du côté de Madeleine, Maria et Rosa, et quand on se fut levé, il demanda où elles en étaient pour le catéchisme. La plus petite le supplia de l'interroger :

— Tu verras comme je sais bien ma leçon !

Toutefois à la première question, elle demeura interdite, cherchant une réponse qui ne venait pas. Troublée, Rosa n'entendit pas ce que lui soufflait le grand frère, enfin elle éclata en sanglots.

— La sottise ! la sottise ! criaient les deux autres en sautillant comme des oiseaux.

La fermière rassembla son petit monde afin de le mener au lit.

Lorsque Albert monta, Walther se déshabillait déjà. Ce dernier déplaça brutalement la chaise sur laquelle il venait de poser ses effets et lança ses souliers à travers la chambre, puis la porte étant demeurée entr'ouverte, il la ferma violemment. Comme son frère s'agenouillait et se signait, il jura Dieu, sauta dans son lit, donna un coup



de poing dans l'oreiller, renâcla, cracha par-dessus les couvertures.

Dans l'obscurité Albert sentait battre son cœur. Il s'endormit quand même, mais à minuit un grand bruit le réveilla. C'était le fermier Hallus qui rentrait ivre, et tombait dans l'escalier.



## XI

Les pluies de fin septembre s'abattaient sur la campagne depuis huit jours. On vivait dans la boue, les gens rentraient avec des vêtements percés qu'ils faisaient sécher et qui fumaient devant le feu. Les chevaux traînant la herse à travers champs, enfonçaient dans le sol ; des terriens s'étaient mis à battre le blé comme en hiver. C'était une passe malsaine disaient les gens, et Albert prit froid, un jour qu'il était rentré mouillé jusqu'aux os. Sa mère se rendit compte qu'il tremblait de fièvre et l'obligea à s'aliter tout de suite.

Appelé aussitôt, le médecin constata que les bronches n'étaient pas sérieusement atteintes et que le dos et la poitrine ne révélaient aucune matité à l'auscultation. Quelques jours de repos suffiraient vraisemblablement.

Comme le temps de regagner son alumnat était venu, le jeune paysan éprouva une vive contrariété, et pourtant il serait parti sans



avoir apaisé ses inquiétudes. Ainsi Cécile, chaque fois qu'il avait cherché à lui parler, s'était esquivée, et pour la rejoindre, il fallait vraiment guetter sa sortie du château. Quand il pensait à cela, Albert se sentait couvert de transpiration, il se tournait et se retournait, la poitrine agitée et, sa bouche entr'ouverte, il fixait le petit crucifix pendu contre le mur blanc au-dessus d'une glace ternie, tandis que les heures traînaient désespérément.

Walther, lui, s'était hâté d'aller coucher ailleurs, sans seulement s'informer de l'état de son frère. Parfois un léger bruit dénotait la présence de Madeleine, Maria et Rosa, qui, à travers la porte entre-baillée, venaient un instant assurer Albert de leur affectueux intérêt. Le père montait matin et soir chez son enfant, et la fermière lui prodiguait ses soins tout le long du jour.

Au bout d'une semaine la jeunesse d'Albert avait déjà pris le dessus ; sans descendre encore, il se leva, s'installa devant la table où ses livres d'études le sollicitaient, car il voulait rattraper le temps perdu, et la tête un peu vague, il se plongeait dans un traité d'apologétique, quand, sur la pointe des



pieds, Cécile vint le surprendre dans son travail.

Le temps se remettait au beau ; derrière les fenêtres on voyait un grand morceau de ciel bleu et le tilleul jaunissant qui ruisselait de lumière ; il parut à Albert que sa cousine apportait la vivante clarté du dehors. Elle approchait souriante, les cheveux blonds qui lui couvraient à présent le front accentuaient la fraîcheur de sa peau. Pourquoi passait-elle la langue sur ses lèvres ? Mon Dieu, que ses yeux avaient l'air victorieux ! Le cou dégagé, elle s'inclina sur la table couverte de livres :

— Tu sais, je suis bien contente de te trouver debout... et tu travailles déjà !

— Cécile...

Un instant seulement il retint sa main :

— Cécile, je ne t'avais plus vue depuis longtemps...

— Je viens pour te dire que M. Le Morieux a beaucoup demandé comment tu allais ; il n'a pu venir auprès de toi, il a dû aller à Paris...

— Cécile, oui, je suis guéri, et je vais repartir...



— Je serai toute triste de ne plus te voir.

— Mais je ne t'aperçois plus jamais !

— Tu crois ?

Et ses lèvres, ses dents, les fossettes de ses joues composèrent un sourire triomphant.

Albert, détournant les yeux, considérait ses livres, ses cahiers noirs et gris. Il parla, sans relever la tête :

— Oui, on ne te rencontre jamais, le château te garde comme une prisonnière, alors que ta présence serait nécessaire ailleurs.

— Qu'est-ce cela ? Et le rire de sa cousine éclata presque insolent.

— Voyons, s'écria-t-elle, regarde-moi franchement. Qu'est-ce qui te prend, mon pauvre Albert ?

— Je t'assure que chez tes parents tu rendrais grand service, ils doivent désirer ton retour et je les comprends. Cécile, tu vas rentrer, n'est-ce pas ?

— Comment ! Mais personne ne m'a rien dit de pareil, si je suis au château, mon père et ma mère en sont bien contents.

— C'est en mon nom que je parlerai alors... Cécile, écoute, tu sais que je dois



maintenant tout ramener à Dieu et n'agir que pour le plus grand bien.

— Tu parles déjà comme un prédicateur !

— Il ne faut pas plaisanter cette obligation de conscience...

— Est-ce que je puis répéter à M. Le Morieux ce que tu me chantes là ?

La réponse partit dans un cri :

— Cécile, je te le défends !

— Ah ! Et tu oses invoquer ton devoir, un devoir que ton bienfaiteur ne peut connaître. Mon pauvre ami, la fièvre t'aura troublé la cervelle et je veux bien me taire, ne rien répéter, car on te prendrait pour un singulier personnage. Sont-ce les livres qui t'inspirent des sentiments aussi curieux ? J'aime mieux alors mon ignorance ! Albert ! Albert ! il faut oser me regarder en face, Cécile aime ceux qui parlent sans arrière-pensée, et tu sais bien que M. Le Morieux aussi aime la franchise.

Que répondre, dès l'instant où le nom de M. Le Morieux est prononcé ? Et pourquoi insisterait-il quand il ne lui reste d'autre alternative que de trouver dans les propos de Cécile le témoignage de sa sincérité.



Parlerait-elle de la sorte, si son assurance était feinte ? Il aime mieux se persuader que son accent ne peut tromper. Pourtant les mains d'Albert se crispent sur le rebord de la table, tandis qu'il s'efforce de sourire :

— Cécile, je ne voulais que ton bien. Tu es satisfaite, tu te sens tranquille : tout est donc pour le mieux.

— Enfin que supposais-tu ?

Avec force, il répliqua :

— Je ne supposais rien, tu sortiras d'ici sans arrière-pensée.

— Voilà ce qui arrive quand on parle sans trop réfléchir. Bonne leçon pour un futur curé qui devrait mieux surveiller ses paroles, et sans rancune, « Monsieur-cousin » !

Elle adoptait déjà la coutume qui fait donner du « Monsieur » aux ecclésiastiques dans les familles flamandes, très fières de compter un « Monsieur-fils », un « Monsieur-frère », un « Monsieur-neveu » ou un « Monsieur-cousin » comme en l'occurrence.

Cécile partie, il s'efforça de ne plus se préoccuper que de ses livres et, lorsque sa mère vint lui porter le goûter, elle blâma son application trop hâtive :



— Ne travaille donc pas comme ça, tu as la figure toute tirée. Si tu veux rentrer la semaine prochaine à ton couvent, il faut sortir, respirer l'air, nous avons tout juste une journée chaude, ton père et Walther ont même enlevé leurs vestes.

Sans répondre, Albert se blottit contre l'épaule de sa mère qui le caressait, en lui donnant les doux noms que les mamans inventent pour leurs petits enfants, et qui demeurent les plus chers vocables du pur amour.

Le convalescent reprit, deux jours plus tard, le chemin de l'église, et en somme il retrouvait la confiance. Walther s'était écrié à son passage, et d'un ton qui n'accusait plus trop la rancune : « Te voilà donc debout ! » A la messe matinale, le bon Dieu l'avait rempli d'espoir, et de nouveau un élan le portait au-dessus des misères terrestres. Demain il retrouverait la retraite où les bruits du dehors n'arrivent plus. Et, avec le secours qui n'est jamais refusé à ceux de bonne volonté, il arriverait où il voulait être. En effet, sa voie demeurerait



tracée sans détours et ses années d'étude courageusement accomplies, il toucherait au but suprême, il serait consacré, servirait l'autel et se pencherait sur les âmes purifiées, pour leur donner l'Hostie du salut. Penser qu'un jour son père et sa mère communieraient de sa main ! Un instant après, il se figura Cécile agenouillée devant la table sainte, et ne put se dégager tout de suite de cette imagination, à laquelle se mêlait un sentiment d'inquiétude. On ne sait jamais où l'esprit livré à lui-même risque de nous mener. La messe est dite depuis longtemps, Albert est resté à l'église, plongé dans ses pensées, et M. le Curé doit lui toucher l'épaule pour le ramener dans la réalité.

Tous deux sortent, et le Curé s'informe aussitôt :

— Vous avez été malade ? Je ne l'ai su qu'hier, et par hasard, mais c'est déjà oublié, n'est-ce pas, et vous ne pensez plus qu'à votre cher alumnat ? Puisque nous nous sommes rencontrés, il ne faut plus vous donner la peine de venir chez moi avant votre départ. Je vous souhaite une bonne continuation, beaucoup de succès dans vos



études, et vous vous rendrez compte qu'en avançant, le travail devient plus facile. Moi, qui vous parle, j'avais bien de la peine à me fourrer dans la tête les rudiments du latin, pourtant j'étais arrivé à lire Cicéron comme je lis mon journal. Quand vous verrez M. Le Morieux, dites-lui que le village est calme pour l'instant, et vous savez que le calme nous profite toujours ; il y aurait demain des élections que la bonne cause serait victorieuse. Au revoir, je rentre, et il faudra que j'aille encore ce matin chez la grosse Babette. Oui, elle aurait eu une congestion. Quatre-vingts ans et l'amour du petit verre... Vous voyez que cela conserve. Mon cher Albert, bonne chance !

Un très brave homme, le curé de Wildeck, mais à qui Albert n'eut jamais pu s'abandonner pleinement, et il éprouva soudain un sentiment de solitude. Le village, avec son ruisseau et ses oies familières entre les deux rangées de maisons blanches ou roses, ce village de son enfance ne comptait pas un intérieur où il serait entré, confiant dans les paroles qu'il trouverait en guise d'accueil ou de réconfort. Chose extraordinaire, sa



vocation l'isolait parmi les siens. Plus tard, ce serait lui qui leur apporterait l'espérance, aujourd'hui il ne pouvait compter que sur le mystère de la grâce, et il attendait qu'elle récompensât sa bonne volonté. Comme avant la messe, le calme vint de nouveau à sa rencontre.

La campagne surtout et les champs limoneux, la silhouette des chevaux et des hommes sur le labour, près des carrés de betteraves encore intacts et dont le soleil lustrait les larges feuilles, cette terre que l'on éventrait pour que les fumures la rendissent de nouveau fertile, cette vie des choses qui ne cesse pas, grâce à ceux qui ont assumé la charge de procurer à leurs semblables le pain de chaque jour, ce tableau mêlant à la servitude tant de grandeur, lui dispensait à présent de bienfaisantes pensées. Il accomplirait, sur un autre plan, une tâche identique à celle de tous ses auteurs rivés à la glèbe depuis si longtemps.

La vie, c'est un temps d'épreuve et le bonheur éternel en est la récompense ; les jours furent jusqu'à ce qui n'a plus ni commencement ni fin... Mais les dix-sept ans



d'Albert ne concordent pas toujours avec cette sévère réalité. Autour de lui, il y a comme un appel à ce qui comblerait une jeune imagination. Il ne s'agit pas de repousser l'affreux péché entraînant la souillure de l'âme, seule le menace une complaisance momentanée qui risquerait de trop émouvoir le cœur. Toutefois il semble dur de se détourner de la moindre douceur, et s'il n'y avait pas cette certitude, cette foi...

Albert aperçoit Walther et son cheval sur les petites vagues d'un labouré, à deux cents mètres du sentier qui le ramènera au Vryland. Tandis qu'Albert ayant accompli son sévère devoir touchera au port le jour suprême, il se fait qu'après avoir goûté aux bienfaits tangibles de la vie et avoir réalisé ses chaudes promesses, son frère ne se verra pas repoussé du seuil étincelant. Ce sont là pensées qu'il ne faut pas nourrir.

Ai-je choisi la meilleure part ? Et si je n'étais pas vraiment appelé, pourquoi aurais-je marché dans une voie souvent difficile ?

Son pas est affermi, il respire profondément. Oui, son existence à lui connaîtra des joies qui, pour être d'une autre nature,



n'en seront que plus sûres. Il sent bien qu'il est porteur d'un beau destin. Allons ! que la volonté divine s'accomplisse !

Pourquoi ne passe-t-il point tout de suite sous la haute porte charretière qui donne accès à la cour de ferme ? A quel mouvement secret obéit-il en longeant le parc du château et en prenant cette sente qui bientôt s'engage dans les fourrés en bordure de la propriété ? Un attrait instinctif le mène de ce côté ; l'odeur de l'automne imprègne déjà le sous-bois, ce sont les chênes qui dégagent ces senteurs amères. Quand il était enfant, comme il aimait buissonner ! Et, presque à pareille époque, M. Le Morieux préparait ses gri-vières ; il l'avait souvent accompagné à la relève du matin, quand les oiseaux gourmands se sont fait prendre. Cet après-midi, il ferait ses adieux au château et demain il aurait déjà gagné le noviciat et retrouvé la classe et ses bancs noirs. Alors plus de distractions, ce sera de nouveau l'étude avec l'esprit tendu à la parole du maître, et la volonté pliée aux ordres des supérieurs. Il ne s'agira pas de regarder autour



de soi, et de trouver quelque jouissance à ce que les yeux rencontrent.

Mais à la veille de reprendre la tâche, il peut durant ces dernières heures se complaire ici dans les douceurs de la création du bon Dieu, sans avoir à s'accuser de dissipation.

Un ruisseau glisse dans le bosquet, les menthes parfument l'air, un merle part d'un vol droit avec un brusque cri, et sous les épicéas le jeune paysan fait lever des ramiers, à peine entrevus parmi les branches sombres, mais dont les ailes font grand bruit.

Albert est tenté de s'asseoir et d'attendre qu'arrive à petits bonds un lapin ou un lièvre rassuré par le calme de la futaie; peut-être surprendra-t-il aussi l'escalade rousse d'un écureuil le long d'un sapin, dont tomberont les cônes.

Les bourdons bourdonnent, des carabes dorés se confondent avec la mousse. Il oublie le déjeuner et sans doute sa mère s'étonne-t-elle de ne pas le voir rentrer.

Un léger bruit, qui n'appartient pas à la vie du bois, le distrait. Ne marche-t-on pas dans l'allée contournant le parc et qui, à cet endroit, s'enfonce dans la verdure? Albert



pense que M. Le Morieux est sorti sans doute à la recherche des bolets dont il a toujours été friand. Va-t-il courir à sa rencontre ? Mais son bon maître sera surpris de cette apparition insolite, et comme il doit aller le saluer tout à l'heure, avant son départ, il vaut mieux le laisser passer, ne pas révéler sa présence.

On parle... Oui, c'est bien M. Le Morieux, et l'autre voix est celle de Cécile.

Il s'étonne de sentir battre son cœur.

Les pas se rapprochent, on s'arrête de l'autre côté des buissons qui masquent les promeneurs. Ceux-ci se sont tus.

Le silence devient soudain opprimant et Albert appuie la main sur sa poitrine.

On chuchote. Comprend-il ou ne comprend-il pas ? Les mots peuvent être mystérieux et redoutables. Ses joues deviennent brûlantes. Mon Dieu, s'il avait pu ne pas deviner !

Mais là, dans le chemin sous les branches, au bout du parc, où on ne les aperçoit point, Le Morieux et Cécile parlent bas, puis de nouveau restent silencieux.

Quelle est cette chaleur qui lui enveloppe



les reins ? Albert a conscience de la nature de son trouble qui rappelle trop certains rêves involontaires. Se peut-il que l'on soit dominé par une sensation détestable ? Il devrait mettre fin à ce qui se passe derrière ce rideau d'arbres, et crier, surgir sur le chemin, faire fuir les deux promeneurs.

Tout à coup ces mots lui parviennent distinctement, car ils sont prononcés avec force :

— Non, pas cela, pas cela !

Et la voix ardente de Le Morieux :

— Je t'aime follement, ma petite !

Et, encore une fois, le terrible silence qui étouffe Albert, tandis que ses yeux se brouillent, que ses oreilles bourdonnent, que ses esprits lui échappent.

Quand il revient à lui, il s'étonne une seconde d'être là, il gémit, plein d'une tristesse infinie, et envie les morts, ceux qui ne savent plus ce qui se passe sur terre.



## XII

J'ai repris le collier dans ma petite ville et je trace le mot « collier » avec amertume, car mon métier me paraît de moins en moins conciliable avec mes goûts intimes. Si j'avais plus de rentes, comme j'enverrais promener les artifices de la procédure dont mes bons confrères se font gloire de pénétrer les retorses arcanes. Il y a des malins à ce barreau, il n'y a personne avec qui je sympathise, et mon isolement va grandissant. Plus encore que d'habitude, la rentrée a été pénible, et quand j'ai poussé la porte de la maison que j'occupe dans un quartier où la moisissure de l'air n'est jamais balayée par un grand souffle spirituel, j'ai eu l'impression d'abandonner les dernières parcelles dorées de la vie. Avec cela j'évite de m'analyser, craignant de découvrir un assez pauvre sire. Les jours ne valent, en effet, que pour ce qu'ils nous apportent d'exaltant, l'âme doit battre des ailes dans sa cage, et tout le reste est néant.



Après le Vryland, j'ai prolongé mes vacances en allant me distraire à la mer. Grâce à un ciel clément, il y avait encore du monde, et l'heure du bain réunissait des jeunes gens et des jeunes filles qui, librement, se réjouissaient d'être ensemble, et dont les éclats de voix, les rires et les jeux se mêlaient avec bonheur au rayonnement de l'espace. Je ne me suis pas longtemps arrêté à les regarder, une image venait de surgir dans mon imagination : Mariette ! la Mariette qui, elle aussi, m'était apparue si heureuse, et tout juste au moment de son départ...

Je suis allé gagner quelques billets à la roulette du Casino, en constatant que ma chance confirmait le proverbe. Rien d'enviable ne m'aura réussi ici-bas, et il fallait le passage imprévu d'une fillette pour souligner ce que ma vie avait de raté.

Avec un ancien camarade d'Université, rencontré au bout de l'estacade, nous avons procédé à une étude comparative des *drinks* les plus récents. Moi qui ne bois jamais, je me suis flanqué la migraine.

Le lendemain, avec le même copain, j'ar-



pentais la digue principale qui offre à l'heure de la marée haute un impressionnant spectacle. Eh bien, malgré le vent enivrant du large, et ce bruit magnifique du remous contre les pierres, j'avais la pensée ailleurs et j'eusse aimé que mon compagnon correspondît à ma hantise.

Sans grande habileté, je mis la conversation sur le chapitre de l'amour, au moment où nous croisions deux femmes assez excitées et dont les toilettes légères battaient à la brise. Mais mon ami n'épousait pas mes goûts. La femme était restée pour lui, comme à l'époque de l'Université, une créature destinée au plaisir des humains. Je le savais marié, bon père de famille sans doute, mais certainement piètre époux... Afin de ne pas avoir l'air trop puritain, j'affectai de l'écouter avec intérêt. Il me semblait réentendre les vantardises ineptes de nos vingt ans.

Après huit jours d'air salin, qui me valaient au moins des nuits d'anéantissement délicieux, je songeais à réintégrer mes pénates solitaires, quand le portier de l'hôtel me remit une lettre qu'on avait fait suivre.

Écriture inconnue, écriture de femme, oui,



et timbrage illisible... D'où cela pouvait-il venir ? Je déchirai l'enveloppe.

« Monsieur et cher ami »,...

Je sautai à la signature : Mariette Lodier.

Sapristi ! J'en éprouvai un petit choc, et un quinquagénaire peu exercé se mit à lire, avec quelque agitation, cette missive imprévue :

« Je suis persuadée que ce qui me touche ne vous laisse pas tout à fait indifférent, et c'est pourquoi j'ai voulu que vous fussiez l'un des premiers... »

La formule stéréotypée m'en disait assez. Après tout, rien de plus naturel que cette enfant très éveillée ait abouti, avec ses dons charmants, là où elle voulait aller.

Mariette était encore bien gentille en écrivant :

« Les bonnes heures que j'ai passées avec vous sont loin de s'effacer, malgré le grand bonheur nouveau. »

Le nom de l'élu ne me disait rien, mais d'après la tournure générale de la lettre, ce ne pouvait être que celui auquel elle pensait depuis longtemps.

Là-dessus je pris l'ascenseur et, dans ma



chambre, en me voyant reflété dans la glace, je songeai qu'il fallait être un fichu coco pour se pencher encore, à mon âge, sur les problèmes du sentiment.

Aussi, ayant secoué ces sottes préoccupations, pénétrai-je une heure plus tard dans le meilleur restaurant de l'endroit et, parmi des épaules nues, dans une atmosphère parfumée, à proximité aussi de fâcheux gandins, je me plongeai dans la composition d'un menu de choix.

Sur une estrade, des gaillards moustachus, vêtus de rouge et armés de violons, éternisaient une note pâmée au bout de brillantes fioritures, en attendant que le cymbalum jetât à travers le concert un brusque accord arpégé, et cette musique obligeait les dîneurs à hausser le ton des conversations, de sorte que, de temps à autre, dans un silence inattendu, partaient tout à coup des voix trop criardes.

Malgré cela, je me laissais aller à un confortable engourdissement. Ne plus penser, simplement respirer et jouir de la béatitude que nous vaut un bon repas... la nature me favorisait amplement, et je fus l'un des der-



niers à quitter ce bienfaisant asile. Pour aller où ? Avec mon camarade, nous aurions gagné un endroit fréquenté par le demi-monde. Seul, je manquais d'assurance comme aussi d'appétence.

Je passai donc tout bonnement le contrôle de la salle de jeu, et me mis à suivre avec attention les caprices du hasard à la table du baccarat. J'étais demeuré debout, derrière le vaste chapeau d'une élégante, à qui le croupier allongeait une provende de plaques rémunératrices. La veine lui demeurait fidèle, elle abattait victorieusement, et doubla cinq fois de suite sa mise, puis elle se leva après avoir abandonné une généreuse gratification au personnel des jeux. Sans se donner la peine de vérifier approximativement le montant de ses bénéfices, elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle et eut une légère exclamation en m'apercevant.

Déjà je lui baisais la main.

— Vous ici !

— J'allais vous dire la même chose, Madame.

— C'est Mariette (elle vous a écrit) qui fait un petit séjour dans les environs, chez



une tante de son futur seigneur ; je l'ai conduite ce matin, et me voici.

— Toute seule ?

Elle rit :

— Vous ne le voudriez pas, homme vertueux ! Non, je suis avec des amis qui n'arriveront que plus tard au cercle. Voulez-vous que nous sortions ? La mer après la Campine, cela ne fera peut-être pas un grand contraste... Mais nos promenades, vous les aurez oubliées !

Je protestai sans éloquence, n'ayant jamais attrapé le ton de ces conversations où l'on parle pour ne rien dire, tout en donnant de l'accent à d'inutiles paroles.

Madame Lodier paraissait cependant contente de la rencontre. Oui, je sentis qu'elle se réjouissait d'avoir quelqu'un auprès d'elle à cet instant. Elle me peignit, avec des traits flatteurs, son futur gendre. Joli nom, belle situation, caractère agréable, si, après cela, ce mariage ne donnait pas les plus heureux résultats, ce serait à n'y rien comprendre, déclarait-elle, avec une emphase voulue.

Je lui répliquai qu'elle pouvait être bien tranquille : une jeune fille aussi attirante



que Mariette saurait garder et diriger son mari comme elle l'entendrait. Étant très convaincu, je m'étonnais moi-même de la facilité et de l'abondance de mes propos. Il m'était tout à la fois doux et un peu amer de parler de Mademoiselle Lodier. Je tenais un sujet que je ne lâchais plus ; ma compagne remarqua qu'il était bon d'être de mes amis.

La mer, dans l'immensité obscure, faisait son grand bruit impressionnant. Les restaurants et les cafés illuminés de la digue tranchaient violemment dans la nuit, et comme la soirée était douce, les consommateurs demeuraient assis aux terrasses.

Ma compagne cherchait visiblement quelqu'un ; nous passâmes et repassâmes devant les rangées de tables, dans la clarté jaillissante. Madame Lodier ne m'écoutait guère, pourtant quand elle eut enfin découvert un dîneur attardé et échangé quelques signes avec lui, elle revint à moi, dans une grâce un peu appuyée :

— Et nous n'avons encore rien dit de ce pauvre Pierre.

— Pourquoi dites-vous pauvre ?



— Parce que la solitude est mauvaise conseillère. Vous, vous avez une occupation sérieuse. Pierre, c'est entendu, ne reste pas inactif, mais seul dans son Vryland, l'imagination le travaille et il est plus exposé que sur le pavé des capitales. Vous riez ? Je voudrais rire.

— Madame, je ne parviens pas à vous suivre, et m'arrête, étonné.

— C'est entendu. Vous aimez à nourrir votre confiance, et surtout votre amitié pour Le Morieux. Remarquez qu'il m'est très sympathique tout en demeurant assez inquiétant. Je sais ce que je dis.

— Et je vous croyais indulgente !

— Autant que vous, cher Monsieur, soyez-en bien convaincu !

Elle avait un rire provoquant et me saisissait le bras pour mieux souligner son exclamation, puis elle reprit :

— Seulement je vous ai déjà raconté que notre ami avait des penchants qu'il faut désapprouver. Ah ! que je serais donc heureuse si Le Morieux se décidait à une liaison avouable avec l'une ou l'autre de mes amies, par exemple, car je lui veux réellement du bien.



Nous étions revenus devant le Casino.

— Je rentre là dedans... dit Madame Lodier.

Et afin que je ne la suive pas, elle me tendit la main.

Que me restait-il à faire ?

Avant de regagner mon hôtel, je demeurai appuyé quelques minutes contre le garde-fou qui borde la digue.

Devant moi, l'immensité invisible faisait son bruit mystérieux ; le grand souffle qui venait du fond de la nuit et avait passé sur les flots m'ondoyait le visage. J'aspirai longuement, mon cœur battait, et je me sentais soulevé vers un enivrant inconnu. Cela fut bref, profond, et me laissa, un instant plus tard, désemparé.

Allons, je n'avais plus qu'à aller me coucher, et demain je bouclerais ma valise. Qui sait, Le Morieux, malgré les dires de Madame Lodier, était peut-être plus enviable que moi.



### XIII

Novembre a plongé les champs dans la pluie et le vent. Dès quatre heures il fait obscur, et quand luit par hasard une éclaircie, de gros nuages sont là, au bout de l'horizon, prêts à envahir de nouveau le ciel. Les dernières feuilles tombent des chênes ; depuis longtemps les peupliers se dressent dépouillés dans les terres basses. C'est l'abandon et le désordre d'un départ, qu'enveloppe un grand sentiment de mélancolie.

En Hesbaye, la terre colle aux pieds dès l'approche de l'hiver. Dans la campagne luisante les gens ont arraché les betteraves, éclaboussés, boueux, et les chevaux attelés aux lourds chariots enfoncés dans la glèbe, fumaient sous l'effort. Puis les derniers ensemencements se sont abattus sur le sol gluant, tandis que le terrien laissait derrière lui l'empreinte de ses pas pesants.

Si les pays pauvres, tels la Campine, gardent leurs lignes nerveuses autour d'un décor auquel le cours des saisons n'apporte



pas de changement essentiel, les régions grasses et nourricières confondent en hiver leurs apparences dans l'uniformité toute nue des plaines, où une lumière avaricieuse descend sur des étendues désormais sans relief.

Les cultivateurs ont abandonné les labours pour les prairies, et, ployés au curage des rigoles et fossés, ils assureront le drainage du terrain, avant d'éparpiller à même l'herbe déjà jaunissante, les composts préparés à la ferme. Plus tard, au moment des grands froids, le blé sera battu sur l'aire, à moins qu'on n'alimente la réserve du bûcher.

Sempiternel recommencement à côté du drame caché de l'être, mais devant Dieu, il n'y a rien d'impénétrable.

Le Jour des Ames avait réuni au cimetière du village ceux qui sortaient du service funèbre. Ils circulaient entre les croix, le long des sépultures bordées de petites bougies allumées et pareilles à des colliers tremblants. Les chrétiens de Wildeck portaient avant tout aux disparus l'offrande brûlante de leurs prières, et c'est à peine si quelques



bouquets d'immortelles jonchaient le champ des morts.

La mère d'Albert Hallus, tenant par la main ses fillettes, faisait lentement le tour de l'enclos, lisant le nom des morts et supputant l'âge qu'auraient aujourd'hui ceux qu'elle avait connus bien vivants. Pour regagner la ferme, elle traversa le parc du château et s'arrêta un instant dans la chapelle blanche où reposait Madame Le Morieux. Comme d'habitude, une couronne d'orchidées et d'arums avait été déposée sur cette tombe, sans que M. Le Morieux se montrât.

A la même heure, les gens du village, en rentrant, aperçurent à l'endroit où devait s'élever le monument des soldats, une croix ornée des couleurs nationales.

Chacun ramenait le souvenir de ses deuils et la consolation d'avoir rendu aux morts ce qui leur était dû. Les liens qui nous rattachent aux invisibles pouvaient s'être relâchés dans le cours des jours besogneux : ils se trouvaient à présent étroitement renoués. On avait tant prié à l'église ! Et maintenant qu'on était entre soi, la présence



des disparus s'imposait soudain avec force. Dans presque toutes les familles, en s'asseyant autour de la table où le café fumait dans de gros bols, les regards allaient vers les places qu'occupaient autrefois ceux qui reposaient désormais dans le sein de Dieu.

Chez les Hallus, le père et la mère évoquaient aussi le fils absent, leur Albert, qui, à pareil jour, devait s'unir avec ferveur à leurs prières. Celui-là avait choisi la meilleure part, malgré l'éloignement et le sacrifice.

S'étant signé, le fermier prononça gravement :

— Albert pense à nous comme nous pensons à lui.

Les trois sœurette se sentirent pleines d'émotion ; il n'eût fallu qu'un mot de plus pour remplir leurs yeux de larmes.

La fermière surmonta un instant de faiblesse. Walther n'était pas encore là ; il lui arrivait souvent d'être en retard. Pourtant elle ne l'avait pas aperçu ce matin au cimetière. Il rentra enfin sans saluer personne, se plaignit avec mauvaise humeur



qu'il n'y eût pas un morceau de lard à se mettre sous la dent, et soudain :

— Eh bien, vous avez vu ?

— Quoi donc ? demanda Hallus.

— Vous n'avez pas vu qu'un large ruban jaune a été attaché à la croix, sur l'emplacement du monument aux soldats ?

— Il y avait les couleurs nationales.

— On les a heureusement remplacées, mais c'est Le Morieux qui sera furieux !

— Tu pourrais parler avec plus de respect.

— Pourquoi me gêner ? Parce qu'il a tiré Albert de l'eau ? La belle affaire !

— Parce qu'il est notre maître, dit le fermier avec fermeté.

— Est-ce que vous ne le payez pas, et n'est-ce pas pour lui que nous travaillons depuis le premier janvier jusqu'à la Saint Sylvestre ?

— Mon enfant !... supplia la fermière.

— Tu apportes ici des idées qui ne me vont pas, déclara rudement Hallus, Monsieur Le Morieux a toujours été bon, et quand, il y a trois ans, les froments avaient gelé, il ne nous a pas arraché la peau, sacrebleu, tu le sais bien !



— Facile d'être généreux, quand on a les poches pleines !

— Tu vas te taire, commanda Hallus, qui serrait les poings.

— On ne se dispute pas un jour pareil, déclara la fermière.

Et à Walther :

— Tu ne répondras plus !

L'autre haussa les épaules et se mit à manger avec bruit. Madeleine, Maria et Rosa n'osaient lever les yeux. Le fermier s'essuya la figure et détacha le bouton de son col. Cette scène lui avait coupé l'appétit, il sortit et croisa Cécile, au moment où il arrivait dans la cour.

— Mon oncle !

— Tu as de la chance d'être au château...

La jeune fille s'arrêta, interloquée.

— Là-bas, du moins, tu as la paix. Chez moi, j'ai un enfant qui nous fait mal.

Elle ne répondit pas, et entra dans la salle commune :

— Bonjour à tous ! C'est la cuisinière qui m'envoie, nous n'avons plus de beurre...

Ses traits charmants paraissaient défaits.



La fermière se leva pour aller à la laiterie, mais elle s'informait :

— Tu n'es pas souffrante ?

— Moi !... protesta Cécile, en passant la main sur son visage, je n'ai jamais été mieux portante, et elle sourit avec contrainte.

— Monsieur Le Morieux est au château ? Elle parut saisie, puis :

— Monsieur Le Morieux est absent pour trois ou quatre jours.

Comme les fillettes l'entouraient en jasant, elle souleva l'une d'elles et l'embrassa avec transport.

Quand elle fut partie, on desservit la table en silence. Déjà les petites remettaient le banc et les chaises à leur place habituelle, le long du mur, et la fermière se mit à laver les tasses du déjeuner près de l'évier.

Walther déclara, avec l'intention de peiner sa mère :

— Je ne travaillerai pas aujourd'hui, et je vais au village. Si je ne rentre pas à midi, ne pas m'attendre ! On se passe d'ailleurs facilement de moi dans cette maison !

Et il s'en fut traîner dans les cabarets, où il avait la réputation de n'en faire qu'à



sa guise et de penser librement. Pour quelqu'un qui appartenait au Vryland ses propos paraissaient hardis, aussi certains paysans qui, depuis quelque temps, étaient travaillés par un esprit nouveau, l'entouraient-ils volontiers. Walther en tirait vanité.

Il avala maintes chopes et offrit à boire. La solennité du jour écartait néanmoins les clients du cabaret, une piété craintive envahissait les plus hardis : malgré tout, les âmes des trépassés subjuguèrent la population de cet obscur village ; c'est à peine si une demi-douzaine de ruraux accompagnaient Walther, lorsqu'il passa devant la Croix, à laquelle on avait attaché une banderole jaune.

— Il faudra voir ce qu'on fera quand Le Morieux amènera ses hommes par ici.

Celui qui avait parlé guettait les réactions de Walther.

— Cette pierre ne lui appartiendra pas plus qu'à nous-mêmes, s'écria le fils Hallus. Oui, on verra si nous sommes prêts à nous laisser toujours conduire.

— Bien parlé ! C'est toi qui devrais être notre chef.



A cela, il ne répondit pas, mais quand il prit congé des camarades, une ardeur douloureuse lui brûlait la poitrine.

Walther, au lieu de rentrer à la ferme, s'en alla rôder autour du château. D'abord, il ne quitta pas le chemin qui contournait le parc, attentif à surprendre les allées et venues des habitants du Vryland. La maison demeurait muette et les volets qu'on n'avait pas ouverts au rez-de-chaussée, sauf du côté de l'office, lui donnaient un air de deuil. Il se rapprocha petit à petit et continua de ne rien voir, de n'apercevoir personne.

Il s'enhardit jusqu'à passer devant la cuisine ; n'y tenant plus, il agrippa le bord d'une fenêtre, et dans un violent effort, se souleva et parvint à jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Quand il retomba sur le sol, un grand trouble l'avait saisi. C'était bien Cécile qu'il venait d'apercevoir et qui, assise, regardait fixement devant elle, de ses beaux yeux pleins de larmes.

Il courut jusqu'à la porte, mais déjà la jeune fille qui entendait du bruit, s'était levée.



Apercevant Walther, elle eut un mouvement de recul, hésita, enfin marcha vers lui.

Ils se trouvaient face à face.

Walther était arrivé plein de passion et de colère ; devant ces paupières rougies et cette bouche douloureuse, il remua les lèvres sans pouvoir parler...

Elle dit :

— Pourquoi viens-tu ? Il ne faut pas venir, ce qui est passé est passé.

Walther eut voulu s'emparer d'elle, l'enlever et la cacher dans un endroit où personne ne la retrouverait. Ces sentiments provoquaient chez lui des images heurtées et véhémentes, mais il restait là, sans bouger, fixant Cécile éperdument.

— On peut venir. Il faut que tu partes. Allons, Walther... fais cela pour moi.

— Tu ne me parlais pas de la sorte...

— Il y a quelque chose, il y a beaucoup de changé.

— Dis-moi ce qui te tourmente, je suis là !

— Rien ne me tourmente !

Il interrogeait de nouveau ses yeux, et y lisait l'inquiétude.



— Il faut partir, murmura Cécile. Laisse-moi, laisse-moi.

Ayant reculé presque inconsciemment, il se trouvait maintenant devant la porte refermée.

Walther se retourna au moment de sortir du parc. Son cœur se crispait en pensant à Cécile, et il jeta dans l'air, avec une indigne expression de colère, le nom de Le Morieux.



#### XIV

On reçut une lettre d'Albert le deuxième dimanche de l'Avent. L'alumnat se voyait obligé d'accorder à Noël quinze jours de vacances, à cause du surmenage auquel avaient été astreints, durant le premier trimestre, le maître de philosophie et le professeur de latin. Cette nouvelle fut un rayon de soleil au Vryland, en dépit du ciel bas qui écrasait la plaine, de laquelle montait, pour disparaître aussitôt, le vol funèbre des corneilles.

Dans cette maison des Hallus, les cœurs ne s'épanouissent plus, confiants comme autrefois. Walther, par son attitude, semble la proie d'un esprit mauvais. Ses sarcasmes incessants ne ménagent personne et la famille retrouve seulement un peu de calme quand il est sorti. On le sait alors au cabaret. Peu importe, ce sont des instants de détente pour les autres, et le fermier, devant la conduite de son fils, à maîtrisé son propre penchant à la boisson.



Il lit et relit, en même temps que sa femme, les quatre pages de « leur futur curé » qui débordent d'une paix intérieure et d'une plénitude de vie admirables. Ces humbles consciences pressentent ce qu'il y a de haute vertu, de pureté insigne, sous des mots qui accusent toujours davantage la communion d'une âme avec le divin. Aussi lorsque Walther a déclaré qu'il ne couchera pas dans la même chambre que son frère, personne ne relève ces paroles. La fermière et son mari entourent d'instinct leur second fils d'une affection frémissante. Les anges seront donc seuls à veiller sur son sommeil, et il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Quand Madeleine, Maria et Rosa parlent de l'absent, elles baissent la voix. La distance leur fait oublier les heures d'abandon près du grand frère, pour ne plus se l'imaginer que revêtu d'une dignité qui commande le respect et l'arrache à leurs caresses.

De son côté Albert attend-il impatiemment le moment de revoir les siens ? On lui a tant inculqué les mérites du renoncement, que sans doute il s'efforce de ne pas trop penser à ce bonheur imprévu.



Wildeck, en ce temps-là, courbait le dos à l'inclémence du ciel, tout en nourrissant silencieusement chez quelques-uns le désir tourmenté d'affirmer leur hostilité à l'ordre établi. Walther continuait d'être du côté des révoltés, et il semblait même s'énerver dans l'attente d'une circonstance qui eût permis à ses partisans de jeter bas les masques, et de regarder en face ceux qu'ils détestaient de plus en plus. Un journal, qui depuis peu paraissait au chef-lieu, servait leurs desseins en troublant l'entendement naïf des bonnes gens.

Le jour qu'Albert revient au pays, son frère assiste tout juste à une réunion où l'on applaudit le discours antimilitariste d'un marchand d'engrais passé à la politique active, aux fins d'ouvrir les voies à un nouvel état de choses.

Le premier contact du séminariste avec la contrée, noyée dans les brumes du soir, est la rencontre d'un groupe de jeunes excités qui reviennent précisément de cette séance au village. Reconnaisant à la lueur de leurs bécanes le cadet des Hallus, l'un d'eux



lance cette injure : « Dis à ton maître qu'il peut nous baiser... »

Albert a quitté une maison de recueilement, cette brutalité l'étourdit au point qu'il ne réalise pas tout de suite ce qui lui arrive.

Et déjà, cinq minutes plus tard, sous la clarté de la lampe, dans la salle commune de la ferme, on l'entoure, et les yeux brillent d'une tendre fierté. Il ne veut pas remarquer l'absence de Walther dont personne ne parle. Confiant, doucement pénétré par l'affection des siens, il oublie ce qui vient de se passer.

Sa mère, comme autrefois, s'est assise à ses côtés et glisse son bras derrière les épaules de son enfant. C'est son petit qu'elle tient ainsi, qu'elle serre, comme pour s'assurer de sa présence véritable. Après tant de souhaits ardents, le revoir, réaliser ce rêve... elle ne peut y croire sans être aussitôt tourmentée par l'idée de la fragilité de cet instant. C'est pourquoi elle ne lâche pas son Albert.

Hallus a beau être un vieux à qui on n'en fait pas accroire et qui bien, mieux que sa femme, est maître de ses nerfs et de son cœur, Hallus ne se surmonte pas mais s'aban-



donne à la joie d'avoir sous les yeux celui qui deviendra l'orgueil de la famille, car si son enfant a délaissé le labour, c'est pour rejoindre le bon Dieu et être son représentant parmi les hommes. Combien sont-ils qui peuvent s'enorgueillir d'avoir pareil fils ?

Les petites regardaient, attentives... Quand Albert les eut contemplées et attirées vers lui, elles pensèrent défaillir, et joignirent les mains comme à l'église. Leur timidité ne se dissipait pas encore.

On écoutait toujours le nouvel arrivé. Le valet engagé à la journée et qui rentrait chaque soir après le dernier repas, restait là aujourd'hui, participant comme les autres à ce sentiment de confiance, à cet élan qui transportait les cœurs et faisait battre les poitrines.

Quand, à dix heures, le jeune paysan marqué du signe gagna sa chambre, il laissait dans la pièce comme un mystérieux rayonnement.

Mais seul, avant de s'agenouiller, Albert sent tout à coup combien la vie cruelle va lui faire payer ces quelques jours passés auprès des siens. Comment n'a-t-il pas été



tout de suite assailli par le rappel de ses dernières heures au Vryland, cet automne ?

Dans la retraite de sa maison de théologie, ces choses devenaient lointaines, ici il touchera aux causes du drame secret surpris dans le parc du château. La malheureuse Cécile s'est-elle dégagée, et, plus encore, celui auquel il doit tant, a-t-il rencontré la grâce de Dieu ? Cet homme ne succomba que momentanément, et les prières d'Albert se trouveront exaucées. Tout doit rentrer, tout est rentré dans l'ordre. Les meilleurs connaissent des chutes dont ils se relèvent fortifiés et améliorés. Il se complaît dans cet espoir, peut-être cette certitude...

Pourtant le lit de Walther demeurait vide dans un coin et, en le regardant, une anxiété empoignait Albert. Mais le sommeil finit par étreindre sa jeunesse, et il oublia jusqu'au matin.

A son réveil, une lumière pâle, une clarté froide, s'immobilisait aux fenêtres ; il sentit qu'il y avait quelque chose de changé derrière les carreaux, se leva, et courut : c'était la neige, la neige dont on parle si souvent chez les paysans, quand des nuages gonflés



et gris montent à l'horizon dans un souffle glacé, alors qu'en somme la terre ne disparaît que rarement sous le grand linceul immaculé. Cette fois, elle était là, oui, on la voyait partout, collée au tilleul, aux haies, aux meules, au clocher de l'église, et la plaine, à l'entour, ne révélait plus que cette blancheur, que cette pureté. Albert avait laissé passer l'heure de la messe, il restait là... C'était son enfance qui le rejoignait à travers cette vision. La neige ! Comme l'air que l'on respirait alors avait un goût étrange d'avoir passé sur le pays enseveli, de ne plus porter aucune odeur végétale. Et en même temps, avec pareille merveille devant le regard, cette sensation, quand on s'était mis en route, de marcher sur un sol moelleux, qui deviendrait craquant au soir des grands froids. Il éprouvait aussi le besoin de bondir, les bras étendus, jusqu'à perdre haleine, et se laissait tomber dans cette neige qui épousait ses contours et gardait l'empreinte de son corps. A l'école, tous partageaient cette grande allégresse, car le monde offrait un plaisir nouveau. Quand le soleil se couchait tout rouge à la fin de semblables journées,



ils étaient encore à gravir le seul raidillon du pays pour s'élaner ensuite sur la neige durcie. Albert ne comptait point parmi les plus hardis ; au moment où, après avoir couru, il fallait se laisser aller sur la glissoire en pente, une petite crainte lui serrait la gorge. Une fois, il était tombé, et Cécile, qui le suivait, avait roulé avec lui.

Cécile, aux joues roses, à la bouche fine, sous ses cheveux blonds tout poudrés... elle était restée pareille, fraîche comme un fruit. Il ne se complaît pas dans ce souvenir, seulement cette image lui dicte son devoir actuel. Hier soir, pouvait-il, en arrivant, s'informer déjà de sa cousine ? Mais tout à l'heure quand il serait avec sa mère, il demanderait si la jeune fille se montrait encore à la ferme, et ce qu'on pensait d'elle.

Et comme il regarde le ciel, de nouveaux flocons descendent, l'espace est rempli en un instant de ce vol innombrable... Des pinsons heurtent la vitre et soudain, précédant Arnold Hallus, le grand chien de garde se précipite sur le chemin du village, en creusant avec son museau un sillon dans la neige.



Quand même, avoir manqué la messe ! Et c'est la première chose dont il parle avec les siens, en caressant la tête des sœurs, en embrassant sa mère presque furtivement, parce qu'il ne faut pas s'exposer à l'attendrissement, et qu'un ferme chrétien dépouille toute sentimentalité au profit du devoir. Ainsi parlent ceux qui lui servent de guides au noviciat.

Toutefois, à peine rentré, il sent que la règle stricte risquerait de se relâcher, s'il ne veillait sévèrement. Aussi faut-il se dominer, et afin de jouir du secours de la grâce, il écartera tout ce qui risquerait d'y faire obstacle. Un solide bon sens vaut mieux qu'une piété exaltée. « Ne perdez jamais la mesure » leur conseille, là-bas, un vieux maître, qui a mis en garde le fils de Hallus : son imagination et son impressionnabilité pourraient un jour l'induire gravement en erreur. Étant prévenu, Albert veillera mieux que quiconque.

— Et Cécile, je ne l'ai pas aperçue...

A cette remarque, la fermière s'arrête de travailler pour répondre à son fils :



— Cécile ? c'est vrai, tu ne sais pas !... elle est rentrée chez elle, voilà trois semaines... M. Le Morieux est toujours absent, et pour sûr il ne doit pas y avoir grand travail au château.

Ses prières sont exaucées ! Un immense soulagement pénètre l'adolescent ; avec cette spontanéité qui l'anime toujours, il ne garde déjà plus de l'affreuse matinée de ce dernier automne, que l'impression d'un malheur sans doute, mais destiné à éprouver quelqu'un qui a maintenant triomphé de la tentation et mérite encore mieux d'être aimé par un jeune lévite !

Peut-être eût-il éprouvé un bonheur trop complet, si Walther avait répondu à son espoir. Son frère gardait une attitude hostile, et même tantôt il arriva que, passant devant Albert, il le bouscula en jurant grossièrement. Qu'est-ce qui pouvait irriter à ce point ce pauvre garçon ? Albert offrit mystérieusement à Dieu la peine qu'il ressentait, pour obtenir l'amendement de cette âme aigrie. Quelque part, dans les espaces infinis, les souffrances humaines n'acquerraient-elles pas une vertu compensatrice ?



M. le curé de Wildeck reçoit, dans l'après-midi, la visite de son ancien enfant de chœur, qu'il félicite et encourage avec sa volubilité habituelle, et sans rencontrer davantage une sympathie qui ne demande qu'à s'offrir.

Car l'adolescent continue à ne point se sentir en confiance auprès de lui ; cela n'a pas changé et ne changera plus. Il est bien entendu qu'Albert se reproche de ne pas mieux apprécier le pasteur de son village.

Et pourtant le brave homme est vraiment hanté par le souci de la bonne cause, et le désir de réunir sous une même bannière tous ceux qui pourront servir utilement les intérêts conjugués de l'Église et de la politique, selon le vœu des associations cantonales.

Au moment de quitter Albert, M. le Curé lui a dit gravement : Attachons-nous surtout, mon enfant, à une bonne revision des listes électorales. Le succès tient parfois à une voix, à une seule voix !

Peu réchauffé par ce discours, le jeune paysan a regagné assez tristement la ferme ; il ne lui suffit pas d'avoir le cœur pur pour



connaître le repos. Ah ! que faut-il promettre au ciel afin d'obtenir la confiance dans l'avenir ? Il a beau se dire que la douceur des siens est un incomparable bienfait, et que Walther ne peut rester à l'écart, quand toute la famille se désespère de ne pas le voir reprendre sa place au foyer, quand le père ferait même les premiers pas, au-devant de son enfant !

C'est le gros souci qui tient Albert éveillé jusqu'à minuit. Il entend les douze coups sonner sur la campagne blanche, et pense qu'à cinq heures, il doit être debout pour la communion quotidienne. Quelquefois sa mère l'attend au bas de l'escalier, traverse avec lui le bout de plaine qui les sépare du village, et s'agenouille à la table sainte près de son enfant, sous le clignotement des cierges.

La vie n'est point monotone aux champs, où l'humilité des besognes laisse à l'esprit la liberté de s'abattre sur de vastes espaces. Un terrien qui ne fait travailler que ses mains peut amasser bien plus de richesses morales que l'homme auquel chaque journée impose une nouvelle servitude spirituelle. Ceux qui se dégagent de l'emprise charnelle connais-



sent souvent, bienfaisante récompense, un repliement sur leurs passions, plein d'images surnaturelles. Nulle part le mystère ne rencontre d'âmes plus aptes à subir son empire. Vivre à ras le sol, confondu avec le sillon, et pressentir cependant le visage de Dieu, quelle vocation pour un pauvre paysan dont la destinée semblait rebelle à tout rayonnement, et qui maintenant porte, incrustée dans son for intérieur, une inébranlable foi, jusqu'au jour du repos éternel ! Étendu alors sur une couche dure, il aura bien mérité du souverain Maître.

Tous cependant ne sont point pareils à celui-là, parmi les habitants du village, et pourquoi faut-il que si près d'Albert, il se trouve précisément des créatures désemparées ?

Le lendemain, assis devant le feu, et tressant, comme au temps de son enfance, des paniers d'osier, tandis que l'hiver continue de suspendre l'activité des ruraux au grand air, son esprit imagine toutes les suites possibles aux événements de ces derniers temps, car s'il y a pour lui des heures où l'inquiétude paraît vaine, il retombe sou-



vent aussi dans tous ses tourments. M. Le Morieux est loin, Cécile demeure invisible, Walther paraît menaçant, et que peut-il, mon Dieu, que peut-il pour parer à un danger qui soudain lui semble évident, alors que la veille il se reprochait de céder à des craintes vaines.

L'approche du 25 décembre avait éveillé la cloche de l'Avent. Pendant la huitaine qui précédait la nuit rédemptrice, à partir de la tombée du jour, on entendait courir sur le pays glacé la claire sonnerie de Noël. Au seizième siècle, sous la domination d'Espagne, un voyageur égaré nuitamment avait dû son salut à l'appel du clocher de Wildeck, et, reconnaissant, il avait fait un don généreux à l'église, réclamant en retour que l'on sonnât au perdu chaque année durant la semaine d'avant Noël, où il avait retrouvé miraculeusement son chemin.

Albert écoutait avec émotion la voix aérienne qui lui paraissait résonner davantage au fur et à mesure que l'on se rapprochait de la grande fête chrétienne. Il sortit un soir, répondant à son appel, et les yeux



fixés sur la voûte du ciel, comme s'il devait y découvrir déjà l'Étoile, il marcha, il suivit les sentiers, foula la neige durcie des grands chemins, soulevé par les ondes sonores qui traversaient la nuit et porteraient bientôt, à travers le monde, la merveilleuse nouvelle.

Les arbres, quand la lune monta à l'horizon, furent semblables à d'immenses candélabres d'argent, auxquels la lumière du ciel donnait un blanc rayonnement. De-ci, de-là, dans le lointain, des fenêtres s'allumaient d'or, et sous le ciel tranquille, le gel purifiait l'espace dans l'attente de Celui qui serait sans tache.

Comme Albert marchait toujours dans son rêve, il ne remarqua point qu'une femme passait près de lui.

Mais il s'entendit appeler, et reconnut la voix de Cécile :

— C'est toi, c'est donc toi... je me demandais où tu étais, ce que tu faisais.

Et un peu exalté :

— Quelle rencontre à cet instant !

Elle dit d'une voix meurtrie :

— Moi non plus je ne pensais pas que



j'allais te voir... je ne vois plus personne.

Elle se cachait le visage :

— C'est quand il fait noir que je sors, Albert...

Eut-il déjà la perception précise de ce qui arrivait ? Un malaise l'envahit, et il dut faire un effort pour demander :

— Tu es souffrante ?

— Ah ! je ne souffrirai plus longtemps...

— Cécile...

— Vois-tu, quand on reste seule, devant la même idée, il arrive un moment où on n'en peut plus.

— J'espère ne pas te comprendre...

— Si, tu me comprends, tu dois me comprendre... Albert, adieu !

Elle partait, elle courait.

Il la rattrapa, haletant :

— Cécile, tu me diras tout. Qu'y a-t-il donc, au nom du ciel ?

— Oh ! Je ne te cacherai pas la vérité. Il y a que je suis abandonnée, que Le Morieux est parti...

— Cécile !

— Le Morieux ne veut plus de moi, maintenant qu'il connaît mon état. Mais



je ne suis pas une femme qui se cachera dans un coin, qui vivra méprisée.

— Comment ? Que ferais-tu ?

— Bientôt les gens n'entendront plus parler de moi.

Une telle tempête soufflait autour d'Albert qu'il ne savait plus où il était. Il fit quelques pas à travers champs, buta dans les labourés gelés, tomba, se releva, marcha, marcha encore, et la cloche argentine qu'il n'entendait plus, sonnait éperdument, et toute la nuit frissonnait, et les étoiles éclataient, et Noël était là, tout proche, pour les habitants de Wildeck, comme pour le restant du monde.



## XV

Ses parents ne l'entendirent pas rentrer, et, inquiets, frappèrent à sa porte.

Il leur demanda qu'on le laissât seul.

Le lendemain, Albert était sorti après le déjeuner, et son aspect les avait impressionnés.

Les heures ne passèrent que très lentes. La fermière de temps à autre sortait pour voir si son enfant ne revenait pas ; Madeleine, Maria et Rosa se taisaient ; Hallus montrait un front soucieux.

Sans desserrer les lèvres, Walther était venu prendre à la cuisine un chateau de pain qu'il enduisait de saindoux. Son visage avait une expression étrange.

Le pressentiment n'est pas un vain mot, et ceux qui perçoivent les pas feutrés du destin ne sont point hallucinés.

Un peu avant une heure, alors que le repas de midi leur restait encore dans la gorge, les Hallus virent soudain Albert devant eux.



Il murmura, regardant ses parents :

— Je voudrais vous parler.

La fermière congédiait aussitôt les sœurs. Le père déposa sa pipe sur la table :

— Tu n'es pas malade ?

La figure d'Albert gardait une couleur de cire et ses lèvres aussi étaient toutes blanches. Il ne répondit pas.

Sa mère devina que leur bonheur était frappé, que la menace suspendue au-dessus d'eux allait tomber, et qu'une force invincible et cruelle les mènerait désormais.

— Mon Dieu, qu'as-tu ?

Elle joignait les mains.

— J'ai fait ce que je devais faire.

Albert prononçait ces mots avec une volonté froide et l'on sentait qu'ils lui blessaient la bouche.

Tous trois s'étaient assis.

— Oui, voilà, voilà... Vous serez malheureux, oui... Écoutez !... Celui qui se considérait déjà comme lié — et je le croyais, vous le savez ! — celui-là s'aperçoit tout à coup qu'il s'est trompé, et un honnête homme a sa conscience, et ne peut pas ne pas l'écouter !



— Mon enfant, fit le père, en tremblant, tu dis une chose grave, et il faut avant tout réfléchir. Rien de bon, quand on croit avoir raison contre tous, quand on ne demande pas conseil... Nous sommes ici pour t'assister.

— Oh ! c'est à vous, après le bon Dieu, que je dois le plus, et c'est en vous que j'ai mis toute ma confiance.

— Mon petit, parle, nous t'écoutons avec notre cœur.

Et la fermière lui avait pris la main.

Mais comme si cet attouchement devait lui enlever son courage, il se dégagea :

— Ma mère, j'ai pensé à tout le monde. Ce que je vais faire, ce que j'ai déjà juré de faire, n'essayez pas de l'empêcher. Il le faut ! Il le faut !

Et il éclata en sanglots.

Comment croire à une faute sérieuse chez celui qui servit toujours d'exemple ? Mais alors quelle aberration s'était donc emparée de leur enfant ? On allait savoir.

— Parle, dit Hallus, parle franchement, et ne crains rien, nous t'aimons et nous tâcherons de comprendre.



Alors il leva vers eux des yeux égarés, et, malgré le spasme nerveux qui le prenait à la gorge, il se débarrassa violemment de son secret :

— Je renonce à tout le reste, parce que je veux, parce que je dois épouser Cécile !

Et tandis que les autres demeuraient frappés de stupeur :

— D'abord elle a dit non, elle ne voulait absolument pas. Enfin, elle a compris qu'il le fallait.

La plainte de Hallus se révélait :

— Toi, que nous avons cru si près du bon Dieu... Et cette misère... Tu as à peine l'âge...

Soudain avec force :

— Au moins, tu es heureux maintenant ?

Son enfant qui avait l'air en détresse supplia :

— Plus d'explications, n'est-ce pas, ne demandez plus rien ! Je sais ce que je sais, et personne ne peut rien... je dois aller jusqu'au bout.

Albert sortait; par la porte laissée ouverte, on entendit son pas au dehors, et le père et la mère n'osaient se regarder.



Entre-temps la nouvelle courait déjà le pays, car les parents de Cécile se hâtaient de l'annoncer à la ronde. Six semaines plus tôt, ils n'avaient pas vu rentrer de bon œil cette fille que le château abandonnait, et ils se proposaient, au retour de M. Le Morieux, de lui demander des explications.

Et voilà que ce mariage étonnant et profitable aux pauvres gens qu'ils étaient, fixait soudain l'avenir de leur enfant. Chose inattendue certes, mais dont ils avaient lieu de se réjouir grandement.

Au Vryland, le fermier et la fermière, après le premier abattement, réagissaient et ne lâchaient plus leur fils. Malheureusement, tout restait inutile, et cependant ils ne pouvaient ajouter foi à ce que les paroles d'Albert faisaient supposer. D'ailleurs le visage de celui-ci reflétait les mouvements douloureux de son âme.

Ce n'est pas de la sorte que se préparent des accordailles, une folie entraînait cet adolescent auquel trop de patenôtres avaient brouillé les esprits. Que diable, quand on se propose de coucher, même en justes noces, avec une jolie fille, cela vous met du contente-



ment au cœur et de la couleur aux joues. Ainsi raisonnait le fermier qui décida d'aller, dès le lendemain, voir M. le Curé. Celui-ci interviendrait et ramènerait à la raison leur fils un instant dévoyé par un inexplicable sortilège. Hallus parvint petit à petit à se convaincre et à rassurer presque sa femme. Voyons ! il n'y avait pas lieu de désespérer. Les gens sensés se font une juste idée des choses, et le lendemain prouve qu'ils étaient dans le vrai. Chacun se remit à ses occupations, tandis que Madeleine, Maria et Rosa avaient repris leur joli bavardage.

On fit à peine attention, ce jour-là, à une brusque apparition de Walther qui passa la tête à la porte et gronda d'une voix inquiète :

— Albert, où est Albert ?

— Il est au salut ! cria l'une des petites qui pirouetta, les bras levés, et reprit sa chanson.

Oui, prosterné devant l'autel latéral de la Vierge, auprès duquel on avait commencé de dresser l'étable et la crèche, Albert priait avec une ferveur qui lui faisait retrouver la confiance et le calme. Parmi les flam-



mes tremblantes des cierges, Marie semblait sourire à son sacrifice. Il sauvait l'honneur de son bienfaiteur exposé à la vindicte publique, et cette pauvre Cécile, bien plus malheureuse que coupable, échappait au désespoir. L'avenir effacerait le passé et il serait l'auteur de cette réparation. Mère de Dieu, contemplez votre enfant, qui, dans les circonstances actuelles, a choisi la part la plus méritoire. Les chants s'élevant à l'orgue, ce mystère de l'église baignée d'ombres et de lueurs, et derrière le nuage d'encens, la chape d'or du prêtre prosterné devant l'ostensoir, accordaient ses sens avec la pureté de sa prière. Il était quelque part dans les hauteurs où la poitrine ne se gonfle que de saintes ardeurs.

Et le prêtre bénit l'assistance en traçant le signe de la croix avec l'hostie au milieu d'un rayonnant soleil.

A la sortie, Albert cherche d'instinct, parmi les rares dévotes qui trempent leurs doigts dans le froid bénitier. Cécile ne serait-elle pas des leurs ?

Il se trouve sur le pavé de la rue, l'hiver l'enveloppe, et, ainsi que dans ses rêves, une



image se précise. Il sent une chaleur autour de ses reins, et son visage se réchauffe malgré la bise. La vie et sa jeunesse l'ont un instant soulevé, sans qu'il l'ait voulu. Ne chuchote-t-on pas sur son passage ? Soudain la cloche de l'Avent se met à brimbaler dans le ciel, d'abord incertaine et puis retrouvant sa cadence ; il lève les yeux, tout le sombre azur est resplendissant.

Il est sorti du village et suit la route à travers champs. Noël, dans trois jours, fera se lever à tous les coins de l'univers, ceux qui croient et espèrent.

Il prendra Cécile par la main et la mènera devant la crèche. Paix aux hommes de bonne volonté, et gloire au plus haut des cieux.

Sa conscience est tranquille et sa marche légère. L'air qu'il respire paraît imprégné de ce qui doit venir, et les choses sont en état de grâce, tandis qu'un long frémissement d'amour étreint le monde.

Les cieux palpitent, le cœur de toutes les constellations bat dans l'attente exaltante. Cette route semée de poussière adamantine et qui monte, monte de plus en



plus haut, c'est le chemin de la future Étoile, celle qui s'arrêtera au-dessus de l'Enfant-Sauveur.

Dans l'immense poésie de l'espace, les battements de la petite cloche passent et repassent. Cet homme, ce voyageur d'Espagne qui, il y a trois cents ans, retrouva ici miraculeusement sa route, ne va-t-il pas reprendre vie à cet appel et marcher aussi vers l'éternelle espérance ?

Il s'est arrêté, écoutant la voix de l'Avent, il s'est arrêté contemplant les astres, il ne s'aperçoit pas, il n'entend pas que quelqu'un est près de lui, derrière lui, un homme, un frère, son frère, qui est ivre et qui est fou.

Walther se précipite, l'empoigne, le renverse, l'étouffe, et avant qu'Albert ait eu le temps de se reconnaître, il lui fend le crâne, au moyen du silex qu'il tient dans sa main crispée.

Et s'étant penché sur son rival exécré, sur le fiancé de Cécile, il s'enfuit dans la nuit, en poussant un grand cri.



## XVI

Dans sa cellule, le meurtrier m'a raconté son crime. Ce misérable espérait que j'aurais consenti à le défendre.

Par cette journée d'été qui m'a ramené au Vryland, j'ai douloureusement ravivé les images désormais si cruelles qui se levaient à chaque instant autour de moi.

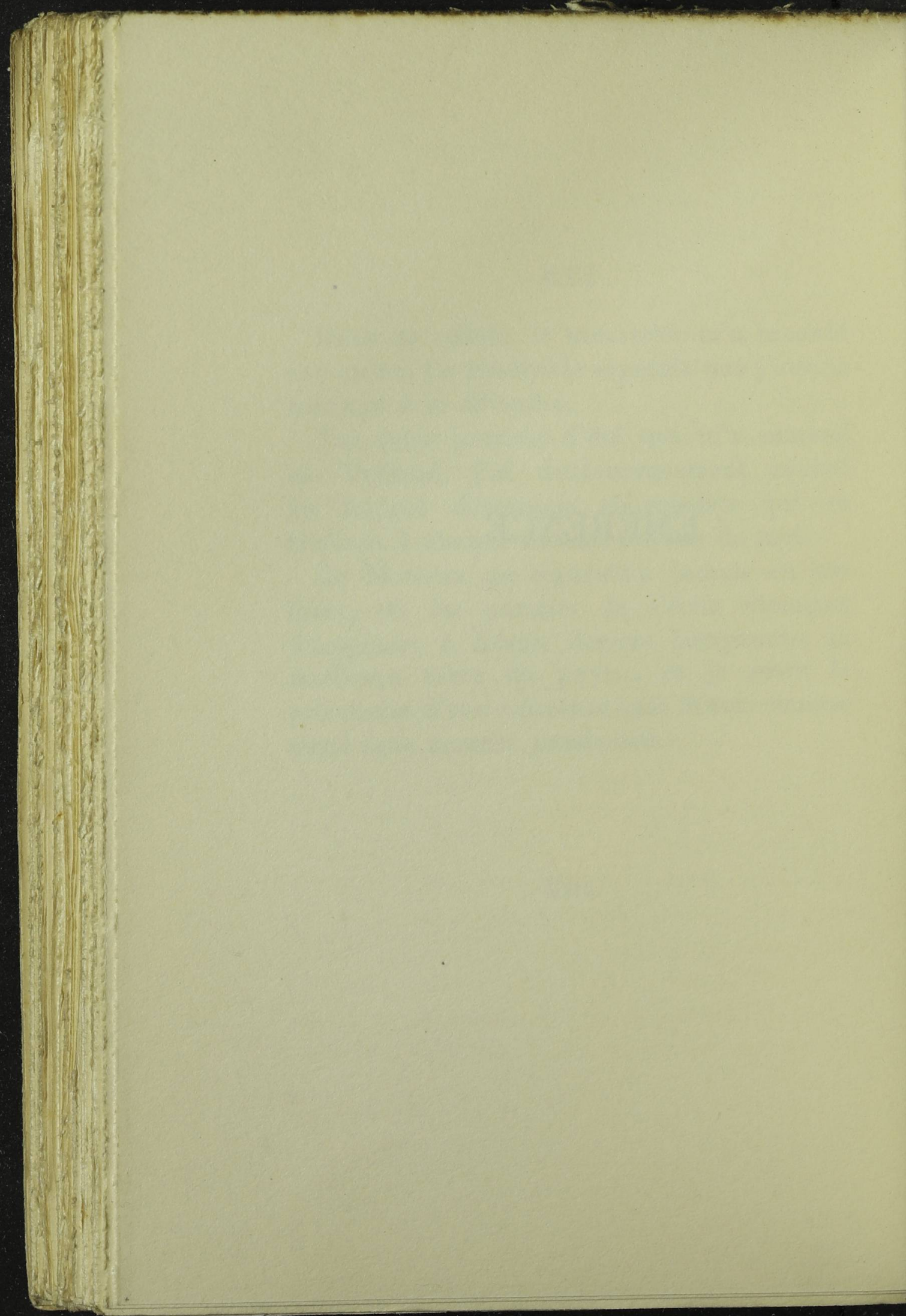
Le Morieux ne reparaitra jamais en ces lieux, où les parents de Cécile viennent d'acquérir, à beaux deniers comptants, la meilleure terre du pays... et je reste le prisonnier d'une existence sans drame comme aussi sans accents passionnés.

FIN.



ÉMÉRENCE







## ÉMÉRENCE

Madame Isabelle Bourdaf rentra ; elle regarda Arsène, son mari, avec un petit air narquois et, d'un ton trop naturel pour ne pas être affecté :

— Voilà ! j'ai trouvé une nouvelle bonne...

— Déjà ?

— Il suffisait d'y penser... Je savais que la fille Émérence... oui, Émérence Melders...

— Émérence... Celle qui pendant la guerre ?

— Laisse-moi parler. Je me suis dit qu'on l'engagerait à bon compte.

— N'est-elle pas un peu drôlette ?

— Tu m'interromps encore !

— Je t'écoute, je t'écoute...

— Ses parents me l'auraient donnée pour rien. Je n'ai pas voulu profiter de la circonstance, nous sommes trop honnêtes : elle aura trente francs par mois.

— Tu ne te ruineras pas.

— Je fais une bonne action et c'est ainsi que tu me remercies ! Oui, oui, cette Émé-



rence, personne n'en avait plus voulu depuis que les Boches...

— L'enfant est mort.

— Heureusement ! D'ailleurs elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Oui, elle est un peu comme tu dis, n'empêche qu'on ne trouverait pas sa pareille pour la besogne. Elle a des bras ! Quand je suis arrivée, elle récurait la table et les chaises. Il fallait voir ! Et tout le monde est content maintenant. J'ai rencontré le président de la commission d'assistance publique qui m'a félicitée : C'est un bonheur pour cette fille d'être placée chez vous, disait-il.

Devant ces bonnes raisons, Monsieur Bourdaff se tint coi. Il avait été question de séquestrer judiciairement Émérence Melders à domicile, mais cela remontait aux premiers temps d'après guerre, et ici, dans son paisible ménage, cette fille n'aurait point motif à avoir de nouveau l'esprit troublé.

Arsène Bourdaff habitait le long de la route de Hesbaye, à cinq minutes du bourg. Situation parfaite; les gens n'aiment pas toujours d'être aperçus quand ils se rendent chez le notaire, et d'autre part la distance ne décourageait personne.



Monsieur Bourdaf n'avait point lieu d'en vouloir à la destinée. Sans atteindre le chiffre d'affaires de certains collègues qui, au bout de dix ans, étaient devenus des richards, Monsieur Bourdaf s'abandonnait parfois, au soir d'une journée bien remplie, à cette euphorie que procure le sentiment d'arrondir benoîtement sa pelote. Le sort lui avait souri de ce côté; par ailleurs, il aurait eu tort de demander à l'existence ce qu'elle ne réserve plus aux hommes de son âge. Seulement, s'il regardait en arrière, il lui semblait que le chemin parcouru n'avait jamais cessé d'être assez monotone. Madame Bourdaf? Mon Dieu, oui, Madame Bourdaf lui avait donné deux filles, puis un fils, sur lequel il n'avait point trop compté. Ses filles s'étaient convenablement mariées, son fils faisait carrière dans l'enregistrement et les domaines. Quand, à l'époque des vacances, les enfants et petits-enfants venaient égayer le notariat, Arsène et Isabelle se sentaient une chaleur au cœur dont ils n'avaient point l'habitude.

A table, aujourd'hui, maître Bourdaf considérait la bonne qui les servait et dont la succession était déjà assurée. C'était une



créature bougonne et bien laide, avec ses yeux en boules de loto, son nez aplati et sa peau luisante. Il en vint à regarder complaisamment son épouse, ce qui ne lui arrivait pas souvent, bien qu'il fût avec elle d'une égalité d'humeur admirable. L'habitude aplanit les aspérités. Isabelle n'avait pas le caractère commode, mais une philosophie bien-faisante amenait son époux à courber le dos et à laisser passer ce qu'il serait quand même exagéré d'appeler une bourrasque.

Après avoir sommeillé tous deux au fond de leurs fauteuils, durant les trois quarts d'heure rituels qu'ils s'accordaient à ce moment de la journée, et comme le notaire allait regagner son étude et surveiller les écritures de son imbécile de clerc, Madame Bourdaff parla :

— Arsène, tu iras vérifier là-haut le coffre de la bonne. Je me défie, car elle est bien capable d'emporter l'une ou l'autre argenterie.

— Oh !

— Oui, tu as toujours été naïf et crédule, et si je n'étais là...

— Tout juste, chère amie, tu es là, et il



me semble que si tu montais toi-même...

— Sans autorité comme sans courage, mon mari ne changera jamais !

— J'y vais, j'y vais.

— Laisse !

— J'y vais.

Il repoussa Isabelle et monta quatre à quatre jusqu'au premier étage. Il restait à gravir une espèce d'échelle pour atteindre la chambre de la bonne. Sans entrain, il s'accrocha à une mauvaise rampe, et quand il fut presque arrivé, il tendit l'oreille. Madame Bourdaf ne l'avait point suivi, il put s'assurer qu'elle n'était pas restée au pied de l'escalier. Alors il s'assit sur le palier. On faisait un peu de bruit derrière la porte d'une mansarde. C'est cela, songea Monsieur Bourdaf, la boniche déménage ses pauvres frusques, laissons-la faire, et durant cinq minutes, il resta là, tout heureux d'échapper aussi facilement à une vilaine corvée. Quand le notaire redescendit, il cria de loin à sa femme :

— Tu peux être tranquille, Isabelle !

— Tu as bien vérifié ?

— Même que j'ai tripoté dans ses pantalons.



— Imbécile !

Mais elle rit, et renforça son exclamation :

— Imbécile et polisson !

Le lendemain matin, comme il avait été convenu, Émérence arrivait en poussant une brouette chargée d'une espèce de manne, qui devait contenir sa garde-robe et dont une grosse corde, croisée par-dessus le couvercle, assurait la fermeture.

Des clients, assis dans le vestibule, attendaient de passer à l'étude. Ils accordèrent un coup d'œil distrait à la nouvelle venue, préoccupés seulement de ce qui les amenait chez le notaire. Celui-ci entrevit Émérence entre les barreaux de la fenêtre qui faisait face à son bureau. Madame Bourdaf était à l'affût ; elle ne laissa pas le temps de respirer à cette fille et la mit incontinent à la besogne, afin qu'elle ne prît pas de mauvaises habitudes.

On gagna midi sans encombres. De temps à autre, la maîtresse de maison soulevait les couvercles des casseroles sur le fourneau, arrachait un instant la bonne au nettoyage des cuivres pour l'initier à la surveillance d'un miroton.



Monsieur Bourdaf, comme il avait coutume, fit le tour du potager avant de se mettre à table; il repassait en esprit la date de ses ventes, le nombre des dépôts dont il s'agirait d'assurer l'heureux placement, enfin la valeur des 84 ares 30 centiares de terre arable qu'un pauvre diable de paysan offrait comme garantie d'un emprunt urgent.

— Arsène ! Arsène ! cria Madame Bourdaf.

— J'arrive ! répondit le notaire. Et il était encore tellement dans les affaires qu'il s'étonna de voir Émérence debout, tenant la soupière fumante des deux mains, tandis que son épouse déplaçait sa serviette et murmurait pour ne pas en perdre l'habitude :

— Tu n'es jamais à l'heure, mon pauvre ami.

Il allait lui faire part des préoccupations qui excusaient son retard, quand Madame Bourdaf fit remarquer, d'un rapide coup d'œil, qu'il y avait là, derrière sa chaise, « la nouvelle ».

— Non, Émérence, pas à droite, à gauche, à gauche, il faut servir à gauche, enseignait la femme du notaire.

Un peu maladroite, la fille faisait pour-



tant ce qu'elle pouvait, et ne s'en tirait pas si mal.

Le miroton brûlant fut laissé au milieu de la table.

— Vous pouvez retourner à la cuisine.

Quand ils furent seuls :

— Je t'ai toujours recommandé de ne pas parler devant les domestiques. Un notaire doit se surveiller plus que tout autre. Et elle raconta, pour la dixième fois, l'histoire du prédécesseur de M. Bourdaf qui, à cause du bavardage de sa cuisinière, avait perdu la clientèle du château. Les gens du pays avaient su que M. le Comte était à la recherche d'un prêteur, et M. le Comte décidait de se passer désormais des services du notaire.

Isabelle n'avait point tort, Bourdaf le reconnaissait mentalement, mais cette façon de parler ne l'avait jamais excité à l'amour.

Il sommeilla dans son fauteuil, sans pensées, et s'éveilla pour rejoindre ses dossiers et respirer l'atmosphère de son bureau qui mêlait des relents de tabac et de vieux dossiers.

On était à la fin du mois de mars. Quelques



beaux jours suffirent à marquer l'approche du renouveau. Le saule marsault retrouvait ses boutons d'argent, dans les prairies l'herbe rousse prenait çà et là des reflets verts; le ciel bleu versait une clarté dorée qui dessinait nettement les moindres détails du paysage et, sous la chambre à coucher des Bourdaf, un *prunus pissardi* formait un immense bouquet blanc.

Le notaire paressait ce matin-là au creux de l'oreiller, alors que sept heures avaient sonné. Une chaude coulée lui descendait le long du dos et il écoutait son épouse qui remuait les brocs et versait de l'eau dans sa cuvette; puis une odeur de cheveux frisés au fer chaud lui parvint. Pauvre Isa! elle n'avait jamais été bien jolie, et il s'en consolait en pensant qu'on s'habitue à tout, et que Madame Bourdaf, même charmante, aurait fini par le laisser blasé.

Quand le digne homme fut debout, sa femme reprit une conversation commencée la veille, et rappela qu'il serait bientôt temps d'inviter à dîner M. le juge de paix, le bourgmestre et le docteur, comme ils en avaient l'habitude chaque année à pareille époque.



C'était, en effet, une espèce de tradition.

— Et inutile, cette fois, de faire venir Trinette.

— Tu crois?

— Émérance s'en tirera très bien, tu verras. Laisse-moi faire !

Trinette était une ancienne cuisinière du château, à laquelle on avait parfois recours quand il venait du monde.

— L'an dernier, ça n'avait déjà pas été si fameux avec Trinette... Ces filles oublient vite, quand elles sont livrées à elles-mêmes dans leur ménage où elles ne préparent plus que de la soupe, des patates et un morceau de lard. J'aime encore mieux surveiller Émérance et l'aider un peu. C'est plus sûr.

— Comme tu voudras.

Le notaire se rasait. A ce moment, il remarqua :

— Vous avez de la chance, vous, les femmes ! Ah ! si je n'avais pas de barbe...

— Eh bien ! Et nos cheveux ? Si vous deviez vous coiffer, vous, les hommes, qu'est-ce qu'on entendrait !

La même exclamation provoquait chaque fois la même repartie.



— Voilà le courrier, fit soudain Madame Bourdaf.

Le notaire regarda par la fenêtre. Au lieu de se contenter de fourrer les journaux et la correspondance dans la boîte, le facteur attendit, son paquet à la main. Émérence ouvrit la porte, et le facteur resta là cinq bonnes minutes à faire la conversation, le visage aimable, l'attitude avantageuse.

— Est-ce qu'il la trouverait à son goût? hasarda Bourdaf.

— Une fille qui a été drôle ! Tu as des idées, mon pauvre notaire !

Le notaire ne dit rien. Sans courir les femmes, il avait un instinct assez éveillé. Depuis qu'elle était chez lui, la bonne actuelle « profitait », comme disent les gens, et quand il la voyait courbée, traînant le torchon sur les dalles de sa cuisine, il ne pouvait s'empêcher de constater que ses formes rondelettes faisaient un agréable effet. Seulement c'était un bien brave homme qui, s'il avait lu Paul de Kock, l'eût trouvé très scandaleux... Une bonne !

N'empêche qu'un soir, comme Émérence lui mettait ses pantoufles aux pieds et qu'un



instant encore, accroupie et souriante, elle avait dit : « Voilà Monsieur bien à l'aise », il pensa au facteur, et ne s'étonna point qu'il s'attardât le matin devant sa porte.

Il fut même un peu troublé, deux jours plus tard, dans une circonstance de même nature. La bonne l'aidait à passer son pardessus. « Ouf ! » avait dit Monsieur Bourdaf, quand il fut entré dans les manches, et il avait ajouté : « C'est bien embêtant de devenir vieux, Émérence ! » Mais celle-ci protestait : « Vieux ! vieux ! quand on est encore un bel homme comme Monsieur ! »

Il était sorti précipitamment, pensant avec crainte à ce qui serait arrivé si Isa avait entendu.

Mais Madame Bourdaf ne trouva point de motif à se plaindre en ce temps-là, et on atteignit tranquillement le jour du dîner qui réunissait le juge de paix, le bourgmestre et le docteur.

Ces messieurs s'amènèrent à midi et demi. Ils furent reçus par Arsène dans une petite pièce, située à côté de la cuisine et qui, profitant de ce voisinage, pouvait se passer d'un poêle. Une table ronde d'acajou était recou-



verte d'un tapis en filet blanc. Monsieur Bourdaff prit dans l'armoire une bouteille d'eau-de-vie et quatre petits verres. Après avoir trinqué, les hommes plongèrent dans la boîte de cigares que le notaire leur offrit.

La conversation n'était guère animée mais chacun jouissait déjà de la satisfaction présente et pensait au dîner qui allait suivre.

Ce fut Madame Bourdaff qui vint les prévenir que tout était prêt.

A table, M. le juge garda d'abord l'ascendant qui lui paraissait dû; il remarqua l'heureux arrangement du couvert, et signala bientôt les mérites du menu.

— Et c'est Trinette, sans doute?

— Non, Monsieur le juge, c'est notre nouvelle bonne.

— Émérence?

— Elle-même!

Comme Émérence entraît tout juste, M. le juge lui fit compliment. Elle ne rougit point, au contraire, son visage prit un aspect triomphal. Ce teint un peu allumé, les yeux brillants sous un casque de cheveux blonds et la générosité de ce corsage composaient un plaisant ensemble. Les trois hommes détail-



laient avec complaisance cette savoureuse flamande.

Monsieur le bourgmestre n'avait encore rien dit. A partir de ce moment, et sous l'influence sans doute d'un généreux Corton, il devint soudainement bavard. Son ménage n'eut bientôt plus de secrets pour Madame Bourdaf, il lui raconta tout ce qui s'était passé chez lui depuis vingt ans; grandeurs et servitudes de la vie conjugale. C'est tout juste s'il ne spécifia pas exactement le temps à partir duquel sa femme avait dû renoncer à la joie de lui donner de nouveaux rejetons. De temps à autre M. le juge cherchait à accrocher la conversation ailleurs, à reprendre pied, vains efforts, le mayeur ne lâchait plus. Quant au docteur, il se réservait pour le dessert. Son fond d'anticléricisme se soulageait dans les pointes qu'il pouvait diriger contre les empiètements, comme il disait, du religieux sur le civil. Au demeurant très brave homme, dévoué comme pas un, bourru et bienfaisant, chacun lui passait volontiers ce que l'on appelait ses originalités.

Bourdaf était pleinement satisfait. Les vins avaient été trouvés de qualité, et M. le



juge s'y connaissait ! Avec le café, les liqueurs et les cigares, ce fut la joie complète d'une heureuse digestion. Madame Bourdaf s'était retirée, elle reparaitrait au moment du départ. Le bourgmestre souriait en écoutant le docteur, qui ne parvenait pas à provoquer l'indignation de M. le juge. La vie était bien agréable.

A sept heures du soir la séance fut levée et les trois invités passèrent par la cuisine, ne voulant pas oublier Émérence. Au moment où le bourgmestre lui glissait cent sous, la bonne éclata de rire, lança les pièces d'argent dans la cuisine, et exécuta une danse qui ne rappelait aucun pas connu, tandis que de sa bouche s'échappaient des propos incohérents.

On fut d'abord stupéfait, puis Arsène, très impressionné, poursuivit la singulière créature, cherchant à la calmer. Cela n'allait pas tout seul et la scène se prolongea pendant plusieurs minutes. Émérence s'arrêta enfin, et le docteur approchait, quand soudain la pauvre fille prit Bourdaf par les épaules et l'embrassa sur les deux joues.

Madame Isabelle qui venait d'arriver



poussa un cri strident, en s'abattant sur le carrelage; M. le juge ne la releva qu'à la troisième reprise, et le bourgmestre, bras ballants, eût voulu rendre service, mais ne savait par où commencer. Émérence sanglotait maintenant bruyamment.

C'était un spectacle dont les assistants se souviendraient certainement jusqu'à la fin de leur vie.

Hélas ! ce fut aussi le signal d'un nouvel ordre de choses pour Émérence Melders. A partir de cet instant, son sort se fixa et les événements n'eurent plus qu'à hâter l'inéluctable.

Quand les époux Bourdaf se trouvèrent seuls, Isabelle gémit, les yeux au ciel :

— Moi, qui m'étais donné tant de peine !

— Cette fille avait sans doute goûté au vin ; nous ferons une enquête. J'ai bon espoir.

— Jusqu'au moment où elle te sautera de nouveau au cou... merci !

Ils n'eurent pas à tergiverser longtemps. La malheureuse Émérence qui, le lendemain, était sortie à l'improviste, fit mille singeries dans les boutiques, et lorsqu'elle rentra, des gamins couraient derrière elle, en criant.



Elle tomba ensuite dans une lassitude profonde. Assise dans sa cuisine, elle regardait languissamment Bourdaf, qui en éprouva de la gêne ; enfin, le surlendemain, tout parut rentrer dans l'ordre, et Madame Bourdaf constata que sa bonne était plus active que jamais.

Néanmoins il ne fallait plus traîner, la chose étant de trop d'importance, et un prétexte ingénieux fut trouvé.

Le docteur vint questionner celle qui avait préparé de si bons petits plats au dernier dîner, et lui demander ses recettes. Émérence fut tout à la fois intimidée et flattée. Le docteur admira la carnation de son teint et l'éclat de ses yeux bleus. Il en fit à voix basse la remarque au notaire. Madame Bourdaf, qui avait entendu, haussa nerveusement les épaules. D'habitude, les gens dont l'esprit déménage accusent quelque fièvre, et la fixité du regard est, par exemple, un indice constant. Aucun signe de cette nature ne se manifestait aujourd'hui. Il y avait pourtant les actes inconsidérés de ces derniers temps qui constituaient mieux que des présomptions. Un interrogatoire habile dirigeait à présent Émérence vers sa perte.



Le docteur changeait de ton : Émérence avait sans doute, comme beaucoup d'autres, quelque amoureux... Il fallait être prudente, et se souvenir de ce qui était arrivé du temps des Boches... Heureusement elle était ici chez de bons maîtres. Madame Bourdaf veillait sur elle comme une mère, et Monsieur Bourdaf...

La bonne ne le laissa pas continuer. Battant des mains, les yeux allumés, elle empoigna de nouveau le notaire, mais cette fois pour l'embrasser carrément sur la bouche.

Si Madame Bourdaf n'avait pas été là, le docteur eût peut-être, malgré la tristesse des circonstances, plaisanté son ami. Il se contenta de marmonner on ne sait quoi entre les dents. Et, dans la petite pièce, quand il eut fermé la porte qui donnait accès à la cuisine :

— La preuve est faite. Nous nous trouvons devant un cas répété de nymphomanie justifiant l'internement. Je passerai par l'administration communale pour que l'on prépare les pièces nécessaires à l'admission dans une maison de santé et que le juge et le procureur du roi soient prévenus. Commandez une



voiture, décidez Émérence à y monter et conduisez-la à Saint-Trond.

A Saint-Trond !... Monsieur Bourdaf en demeura frappé toute la journée. On allait enfermer désormais cette infortunée entre quatre murs, et elle vivrait parmi les folles. De temps à autre, Madame Bourdaf étant sortie, il regardait par le trou de la serrure, essayant de voir Émérence dans sa cuisine.

Le soir tombait, quand la pauvre fille se mit à chanter; c'était un air langoureux et triste. La voix était chaude, et on avait l'impression qu'elle exhalait une peine secrète. Bourdaf demeurait aux écoutes, et si attentif qu'il n'entendit pas rentrer sa femme.

Celle-ci avait commandé le seul taxi du bourg qui serait le lendemain, à huit heures, devant la porte.

Cette femme de tête avait déjà arrêté la façon dont il fallait s'y prendre; elle persuaderait à la folle que l'on partait en excursion et qu'on l'emmenait. Isabelle lui parlerait au dernier moment et l'entraînerait facilement; Monsieur Bourdaf verrait bien.

Ils soupèrent, servis comme d'habitude par Émérence, qui s'acquittait parfaitement de



sa besogne. Les époux demeuraient silencieux. Isabelle songeait aux difficultés qu'il y aurait à trouver une remplaçante. Le notaire vivait dans un monde irréel depuis quelques heures, oui, cet homme rassis, ce scribe méticuleux, ce garde-notes pour qui, depuis longtemps, l'état de son étude représentait l'univers, prenait confusément conscience d'un monde plus sensible. Il lui semblait qu'une bouffée de jeunesse envahissait sa vie, et pourtant, quand il se rendait compte de ce qui lui amenait ce renouveau, il se sentait prêt à rougir. Quelle singulière histoire ! Il contempla Madame Bourdaf et soupira profondément. Allons, l'existence continuerait comme hier. Soudain, avec une espèce de désespoir, il agrippa cette idée : Je finirai bien par avoir la meilleure étude du canton !

Le couple gagna son lit, et comme, au cours de la nuit, Arsène se tournait et se retournait, son épouse souffla :

— Tu ne dors donc pas ?

Elle même ne parvenait point à fermer l'œil.

A cinq heures, un soupçon de jour filtra



sous les rideaux de la chambre à coucher. On entendit, au-dessus d'eux, le bruit que faisait la bonne déjà debout.

— C'était une travailleuse, fit Isabelle.

Et c'est son dernier jour ! pensa le notaire.

Ils se levèrent plus tôt que d'habitude. Madame Bourdaf, très agitée, pénétra dans la cuisine, et Arsène attendit.

Il avait demandé à sa femme de lui apporter son café au lait, afin de s'épargner la vue de cette Émérence qui allait se laisser emmener loin de ce qui vit, soupire et aime sous le libre ciel.

Madame Bourdaf rentra avec le plateau et le déjeuner :

— Émérence est ravie de faire avec moi une belle promenade.

En vain le notaire essayait-il d'avaler son pain.

A huit heures, l'auto était là. Madame Bourdaf avait mis sa toque et son manteau de soie noire; elle appela :

— Émérence ! Émérence ! nous partons !

Au bout de quelques instants elle recommença :

— Émérence ! Émérence !



Ne la voyant point paraître, elle se mit à sa recherche.

La bonne s'était réfugiée au salon, et d'un air buté, regardant Madame, elle lui dit durement :

— Je ne pars pas.

— Oh ! vous ne me ferez pas cette peine, vous ne me laisserez pas seule...

— Si, je resterai ici.

— Écoutez, Émérence, vous aviez envie d'une nouvelle robe, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous achèterai cette robe à la ville.

— Je ne m'en vais pas !

— Émérence, réfléchissez, nous qui étions si contents de vous, pourquoi devenez-vous méchante ?

Avait-elle l'instinct secret du danger qui la menaçait ? Elle leva les yeux, ses beaux yeux éclatants, sur sa maîtresse désemparée.

Monsieur Bourdaf s'était timidement avancé :

— Voyons, Émérence, voyons...

Elle sourit :

— Oh ! si Monsieur accompagne...

— Vous viendriez aussi ?

— Oui, Madame.



— Arsène, prenez votre chapeau !

Il alla, un peu ivre, vers le portemanteau du vestibule.

Dehors, le soleil brillait de tout son éclat. Madame Bourdaf et la bonne s'installèrent au fond de l'auto; le notaire prit place à côté du chauffeur qui cligna de l'œil d'un air entendu.

On roula.

Les prés succédaient aux prés. Des peupliers revêtus de lumière longeaient les ruisseaux. De temps à autre Émérence qui regardait par la portière s'exclamait d'admiration en passant devant une large et haute ferme de Hesbaye, comme on n'en voyait pas dans son village.

Une fois, elle dit :

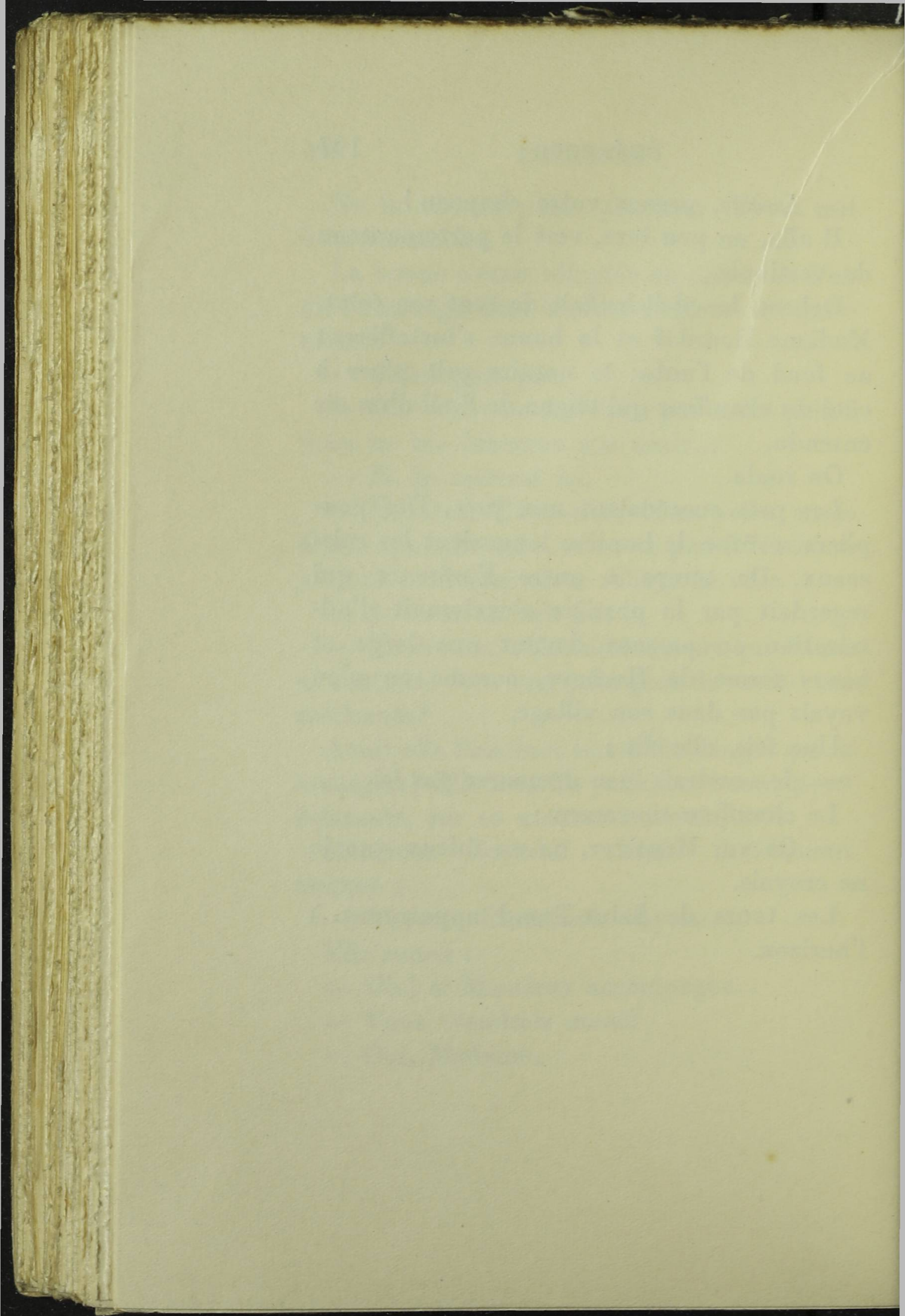
— Je voudrais bien demeurer par ici.

Le chauffeur murmura :

— Ça va, Monsieur, ça va mieux que je ne croyais.

Les tours de Saint-Trond apparurent à l'horizon.

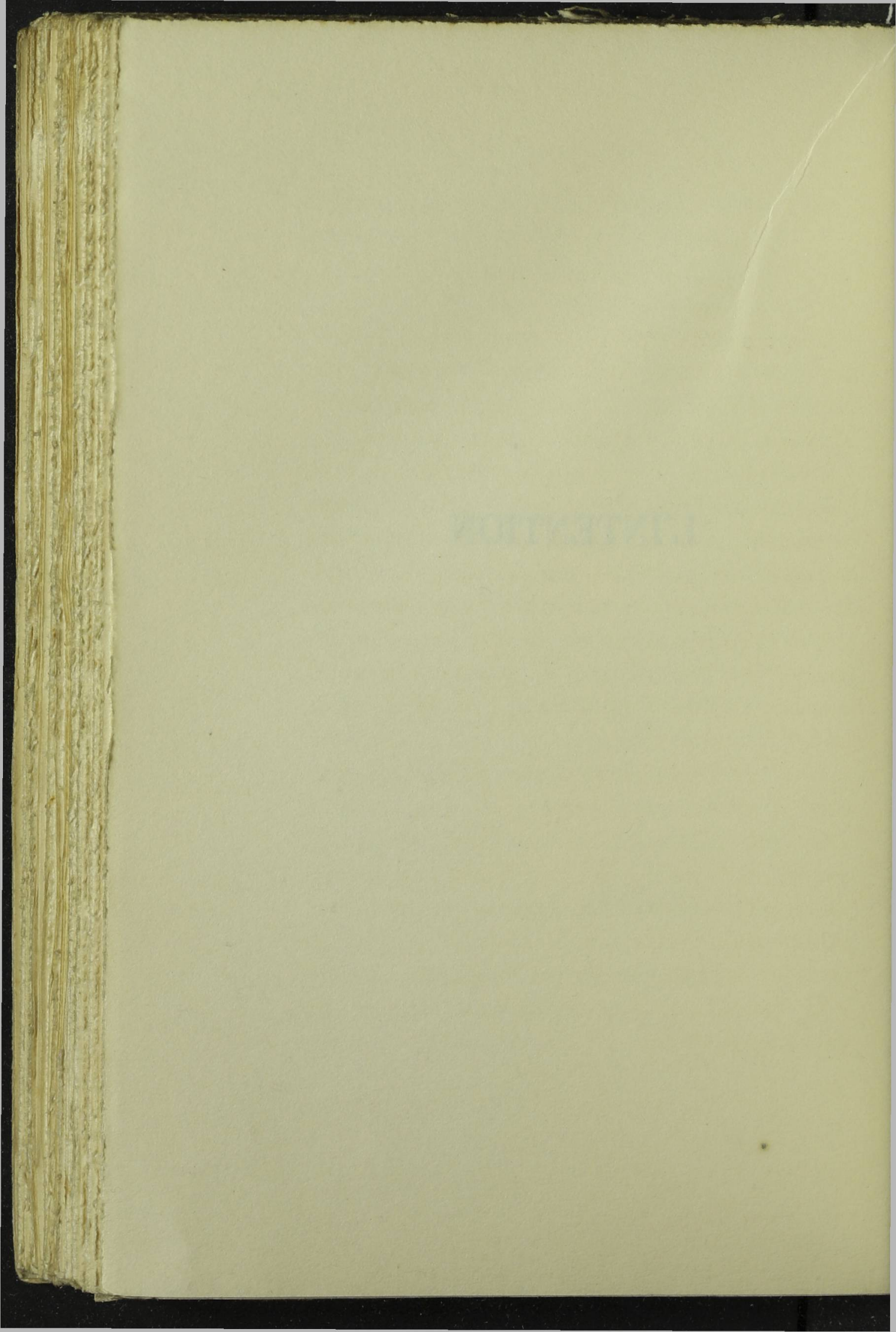






# L'INTENTION







## L'INTENTION

Pier Bold n'inspirait plus confiance à Messieurs les vicaires. Ses parents endormis dans la paix de Dieu, ses deux sœurs mariées en Brabant, il occupait seul le logis familial.

Dès lors, on le rencontra plus souvent au cabaret qu'à l'office, et si le travail des champs le retenait encore, il profitait de la moindre occasion pour chômer maint saint du calendrier qui n'était pas habitué à pareil honneur.

Un garçon comme lui et qui aura bientôt trente-cinq ans, devrait se marier, opinaient les uns. D'autant plus qu'il a du bien, ajoutaient les autres.

C'est vrai qu'autour de sa maison il possédait quelques arpents, mais que ceux-ci n'étaient plus quittes et libres de toute charge, voilà ce qu'on ne savait pas encore. Cette histoire avait commencé en douceur, tandis qu'un courtier procurait à Pier le premier argent. Après six mois, il revenait à la charge, et l'année suivante signait un gros engagement.



Que ce large garçon blond aux yeux de bleuet levât maintenant le coude pour s'étourdir, quoi de plus naturel? Il aurait dû avoir dans le sang l'amour de la terre, bien sûr; mais une passion dominait chez lui la raison, le devoir et le sentiment jaloux de la propriété.

Comment il était devenu la proie d'une femme? Son aventure paraîtra banale.

Un dimanche après-midi, rôdant dans le quartier suspect de la ville, une robe rouge, un corsage clair et un visage trop coloré sous des cheveux noirs savamment ondulés, lui étaient apparus dans le cadre d'une porte. Il était entré.

Trois heures plus tard, il revenait dans son village, la tête à l'envers. Bold n'avait guère embrassé que des fillettes aux champs; celle-ci, l'inconnue, avait brusquement versé entre ses lèvres une liqueur qui lui brûlait les reins.

Toute la nuit, il en rêva et, le surlendemain, retournait à la ville. En vélo, il n'y avait pas loin. Même la belle pensa qu'il exagérait, n'ayant pas l'habitude de se lier à un seul amoureux.

Pier Bold la surprit sur les genoux d'un



consommateur, auquel elle avait passé le bras autour du cou, le regardant dans les yeux, à la hauteur de la bouche.

Trop timide pour faire un éclat, Pier voulut vaincre ce rival d'une autre façon, et commanda nonchalamment du champagne. Félicia montrait des dents éclatantes et le fichu de son corsage se soulevait à son rire. Bold payait et payait encore. C'est à lui que devaient aller les avances et les chattering. Ne doutant pas de sa victoire, le jeune paysan ne gardait point rancune. On but, tous les trois, jusqu'au matin.

Si la pratique de la vertu paraît ardue, les mauvaises habitudes offrent un abord commode, et le pays des rêves n'est souvent qu'une invention du diable.

La tentation, au visage ensorceleur, se leva sur le labour; elle s'assit en face de Pier, dans sa maison; il la trouva dans sa couche.

Et, presque chaque soir maintenant, quand les villageois avaient barré leurs portes, l'homme solitaire prenait le chemin qui le conduisait où il voulait être.

Ce n'est pas que Pier Bold, à présent, se mêlât activement au groupe des mauvais



sujets. Souventes fois, au contraire, ceux qui parlent haut dans les cabarets, en tapant sur la table, et prétendent avoir toutes les prérogatives auprès des filles, réclamaient sa présence.

Quand il arrivait, d'ordinaire il ne donnait plus ce qu'on attendait et demeurait distrait, rêveur. Cet air d'être ailleurs agaçait les camarades :

— A quoi penses-tu? Il y a les femmes, il y a la bière. Cela ne te suffit pas?

Pour toute réponse, Pier réclamait à boire, et en remontrait dès lors aux plus intrépides.

*Les Fidèles de Saint-Isidore, le grand laboureur chrétien*, une association qui avait pour objet de maintenir les garçons dans de justes bornes, réclamait la sollicitude du clergé. Celui-ci mettait quelque coquetterie à sa prospérité, et s'était promis d'affilier Pier à cette œuvre d'édification. On accueillit ses avances avec politesse, sans plus : Pier prétendait garder sa liberté. Aucun raisonnement ne put prévaloir. Messieurs les vicaires recoururent vainement à la persuasion :

— Un paroissien de vieille souche devrait



tenir à ce qui a toujours fait la fierté des siens : la manifestation publique de sa croyance.

— J'y réfléchirai, concédait Bold.

— Voyez, mon enfant, vous vous mettriez en avant, et on ne sait ce qui pourrait arriver. Votre famille a laissé de bons souvenirs. Nous ne serions pas étonnés qu'on vous choisît bientôt pour faire partie de la commission des Saint-Isidoriens. D'un autre côté, votre oncle Gustaaf Prins devient vieux, quand il sera parti cela fera une place vide au Conseil communal. Vous voyez ! Tout, tout est possible.

L'autre se moquait bien de ces mirobolantes prévisions. Il répéta, sans conviction :

— Je vais y réfléchir.

— Alors...

— Oui, Messieurs, bien sûr.

— Vous acceptez ?

— Je penserai bien à ce que vous me dites.

Voilà ! Oui, oui, bien sûr.

Les vicaires, remarquèrent en sortant, que la terre ne donnait pas ce qu'elle devait, aux alentours du logis de Bold. Sûrement ce garçon devait être occupé ailleurs. Quand les parents se sont échinés à vous laisser une cul-



ture en plein rendement, quel dommage de perdre ainsi le bénéfice de leur travail ! Les vicaires étaient de race paysanne ; ils formulèrent en guise de conclusion : une bonne confession ramènerait peut-être notre gaillard au travail de la terre !

A partir de mars, Pier louait deux hommes à la journée qui lui restaient jusqu'en novembre. Au début, son exemple les avait encouragés, mais ils se relâchèrent durant les absences de plus en plus nombreuses de Bold, et les profits de l'exploitation ne compensèrent plus les dépenses, il s'en fallait même de beaucoup.

Alors il arriva qu'un paysan, Drisse, surnommé le singe, qui aimait à fourrer son nez partout, suivit un soir Pier, comme il gagnait par un chemin détourné le cabaret de sa princesse.

Depuis longtemps Drisse se doutait de quelque chose, et quand il aperçut ces rideaux soigneusement tirés devant les fenêtres, son cœur battit plus vite. C'était donc ça... il y avait une femme derrière cette apparence interlope.

Il fit le guet et vit la cabaretière qui recon-



duisait son galant. Un sentiment d'envie le mordit. Aussi, dès le lendemain, courut-il chez ses voisins, au village, afin de témoigner son indignation :

— C'est une honte !

— Ah ! lui répondait-on, si les pauvres parents vivaient encore !

— Et si l'oncle Gustaaf était au courant ! remarquait le « singe » en faisant une vilaine grimace.

— L'oncle Gustaaf — vous ne savez pas ? — il est malade.

— Quand il sera debout...

— Oui, il faudrait l'avertir.

— Défiez-vous de Pier, on ramasse des saletés chez les femmes de cette espèce, jeta Drisse avec un geste malpropre.

En juin, la procession de la Fête-Dieu parcourt les chemins du Hageland. Les prés verts, les maisons éparses, le vieux Démer aux eaux sinueuses et là-dessus le vaste ciel avec ses flottilles de légers nuages, tout s'imprègne de cette lumineuse beauté départie à la création de Dieu, durant le mois où l'été vient au monde.



Il n'y a personne qui ne rejoigne le cortège de bannières et de cantiques. Les tireurs à l'arc comme la fanfare, la Confrérie des Compagnons de Saint-Antoine, comme les guimpes austères des dévotes du Tiers Ordre, font jalousement escorte au Saint-Sacrement sous son dais cramoisi.

Quand Pier Bold arriva, les rangs ne se desserrèrent pas pour lui faire place; des visages fermés se détournèrent. Il se mit à la queue de tous les fidèles. La musique scandait une marche; un vicaire qui veillait au bon ordre du cortège ne cessait d'entamer les pater et les ave d'une voix de commandement. Pier, comme les autres, faisait les répons. Et, chaque fois qu'on arrivait à une petite chapelle le long de la route, M. le Curé levait le brillant et glorieux ostensor au-dessus de la procession soudainement agenouillée dans la poussière.

La dernière bénédiction allait avoir lieu sur la place, au centre du village. C'est alors qu'un garçonnet vint tirer Bold par la manche :

- L'oncle Gustaaf vous demande.
- Il est plus malade?
- Il ne va pas bien.



C'était un vieil égoïste que cet oncle. Il avait thésaurisé dans son coin, se souciant peu de sa famille. Du vivant des parents de Pier, on le voyait une fois l'an, le premier janvier. Il lui était arrivé d'embrasser sa sœur, à cette occasion, et d'apporter un pain d'épices pour le petit Pier. Tout le monde s'était écrié après son départ :

— Gustaaf ne vivra plus longtemps !

Mais il avait enterré sa sœur et son beau-frère. « Est-ce que maintenant?... » se demanda Pier.

Il poussa la porte, entra chez l'oncle. Le vieux, qui était au lit, l'appela faiblement :

— Viens par ici... Tu vois, je suis fini... Si ! si !... Ne me fatigue pas. J'ai les jambes gonflées, pleines d'eau, et souvent la respiration manque... Assieds-toi.

— Mon oncle...

— Tais-toi... Écoute ! Tu es un mauvais sujet. Si ! si !... Tais-toi...

Pier baissa la tête, prêt à subir tous les reproches.

— On m'a dit ce que tu faisais, on a voulu me brouiller avec toi, oui, Drisse-le-singe...

Il haletait.



— Reposez-vous, reposez-vous...

— Je parlerai... Donne-moi à boire.

Il reprit, après avoir rendu le verre :

— Le singe est une crapule. A qui laisserais-je mon bien? A des étrangers?

— Je n'ai jamais pensé...

— Oui, tu ne m'as pas gâté... Il faut être juste... tu n'as pas l'air de convoiter mon argent.

Le vieil homme n'en pouvait plus. Il porta la main à sa gorge, ouvrit la bouche, roula des yeux suppliants dans sa face blême. Puis un peu de sang lui revint aux pommettes, et il essaya de remonter sur l'oreiller.

Pier le souleva doucement et l'assit presque, son derrière contre le traversin.

— Je te remercie, tu peux t'en aller.

— Mais...

— Tu peux t'en aller.

La voix du malade s'était raffermie, il commandait maintenant.

Le jeune paysan voulut se pencher, mais l'oncle se tourna du côté du mur.

« Eh bien, — songeait Bold, en sortant, — voilà du nouveau... » Il ne voulait point sup-



puter tout de suite ce que le départ, l'éternel départ de l'oncle Gustaaf allait lui valoir. Ses paroles paraissaient assez claires.

« Je ne le laisserai pas mourir dans son coin. C'est vrai que j'aurais pu penser à lui. Seulement il n'avait pas l'air de tenir beaucoup à moi. Depuis la mort de ma mère, il n'était plus venu. Alors je croyais... »

Oui, même dans sa situation, pressé d'argent, Bold n'avait pas pensé à cet appoint possible, et quel appoint ! Toutes les brèches pouvaient être réparées ! On verrait ça ! Il semblait que oui... Oh ! il faudrait calmer Félicia... Félicia ? Il le faudrait, ou il la laisserait dans son cabaret borgne. S'il eût pu s'en débarrasser, sans qu'elle criât !

Cette dernière idée s'était déjà présentée à lui. Seulement les moyens faisaient défaut pour l'obliger au silence, tandis qu'avec de l'argent on arrive à tout.

Le jour tombant, il pénétra chez son oncle et s'installa sans bruit. Une voisine qui était venue aux nouvelles se retira pour lui faire place. Le malade paraissait assoupi, et Bold s'endormit bientôt à son tour.

Quand il ouvrit les yeux, une chandelle



brûlait sur la table. Gustaaf, qui s'était levé mais demeurait assis sur le bord du lit, le regardait, goguenard.

— Je vais mieux, mon garçon, mes jambes sont moins pesantes. La maladie veut ça, des hauts, des bas. Tu n'hérites pas encore, et tu vas même tâcher de me garder encore un peu. Là, sur le bahut, il y a un petit flacon. Tu me donneras tout à l'heure quinze gouttes dans un verre d'eau. Oui, c'est celui-là... Quinze gouttes, pas plus !

Il ricanait :

— Alors, tu cours les femmes ? Moi à ton âge, je mettais déjà de côté. Tu changeras, oui... Il le faudra, tu entends ?

Gustaaf fit soudain la grimace, parce qu'en ce moment une invisible pince lui tenaillait le sein du côté gauche.

— Aide-moi vite... je veux être couché.

Étendu de tout son long, Gustaaf ne bougeait plus.

Les yeux s'étaient agrandis, mais peu à peu les traits se détendirent.

— C'est passé. Donne à boire. Quinze gouttes ? C'est bien. Voilà.

Il respira profondément.



— Tu es dans mon testament. Je te le dis tout de suite. Tais-toi.

L'horloge dans sa caisse de chêne sonna onze heures.

— Les nuits sont longues.

Il soupira, se tourna du côté du mur.

Les journées qui suivirent n'apportèrent pas grand changement. Des hauts, des bas, comme disait Gustaaf.

Le vieil oncle renvoyait Bold à son travail, gardant auprès de lui le garçonnet qui avait prévenu son neveu pendant la procession et auquel il allongeait à contre-cœur et rarement une pièce blanche.

Pier et ses deux domestiques s'adonnaient vigoureusement au labour. Une fringale de travail s'était emparée d'eux. C'est à peine si le temps de filer à la ville s'offrait encore.

Félicia guettait, à présent, l'arrivée de son galant et s'inquiétait de ses longues absences :

— Tu me caches quelque chose...

Elle voulait savoir.

— Mais non, il n'y a rien.

Et, pour la calmer, il se montrait généreux. Maintenant l'avenir paraissait assuré, il pou-



vait, sans crainte, satisfaire à ses demandes d'argent.

L'été passait. Étaient-ce les bons soins de Pier ou un heureux hasard? L'oncle allait mieux.

Une après-midi, entre chien et loup, Bold arrivant à la ville, croisa Drisse-le-singe qui lui cria : « Salut, beau garçon ! » et qui se pencha sur le guidon de sa bécane et tricota activement des jambes, car il ne désirait pas s'arrêter.

Une pensée bouffonne traversa l'esprit de Pier. Quand il fut près de Félicia :

— Drisse sort d'ici?

— Et après?

— Mais rien du tout. C'est ton droit d'aimer qui tu veux.

— Tu fais le malin et le méchant. Ça ne prend pas.

— On ne voudrait te priver de personne.

— Dis... Pourquoi m'as-tu caché que tu allais hériter?

— Je vais hériter?

— De nouveau, tu fais le malin.

— Si Drisse-le-singe est mieux au courant que moi, il ne faut pas me questionner.



Pour toute réponse, elle l'entraîna dans sa chambre.

Cette Félicia quand même ! Pier était sorti de chez elle en titubant, bien qu'il n'eût rien bu aujourd'hui. Existerait-il une seconde Félicia ?

L'un des vicaires avait arrêté ce mauvais paroissien dans la rue du village, et Bold fut sur le point de lui dire la vérité, dans son exaltation d'homme comblé...

Il faut croire que ce sentiment se lisait sur sa figure, car Gustaaf s'était écrié :

— Tu as un drôle d'air. On dirait que tu es heureux et fier, et le bon Dieu doit savoir s'il y a de quoi !

Pourtant il n'avait qu'à se louer des soins intermittents de ce débauché, et une certaine indulgence se mêlait à ses paroles.

Le docteur qui visitait Gustaaf se déclarait très satisfait :

— Nous allons diminuer les gouttes de digitaline. Voyons, Bold, venez ici, vous ferez comme moi. Une, deux, quatre, six, dix, pas davantage. Vous savez, il faut être prudent, ne jamais forcer la dose, ne pas penser à autre chose, hé !



— Vous faites bien de le lui dire, docteur, car quand on a la tête folle...

— Bold vous a bien soigné. Il continuera.

En effet, il continuait, et par une douce soirée de septembre, le vieux Gustaaf Prins vint s'asseoir devant sa porte. Les gens qui passaient lui adressaient la parole.

— Vous voilà tiré du pétrin !

— Je savais bien que ce n'était pas grave. On s'imagine toujours le pire.

— Monsieur le curé et les vicaires n'auront pas encore le bénéfice d'un bel enterrement, plaisanta Gustaaf.

Et le charme de ce soir d'automne, les odeurs de la terre qui montaient comme un encens vers les étoiles, le pénétraient et l'accrochaient de nouveau au bonheur de vivre.

Depuis la moisson d'août Bold ne travaille plus guère. Pourtant on ne le voit pas à la kermesse de la Saint-Lambert. Gustaaf qui, de sa chambre, perçoit les accords de l'orchestration sur la grand'place, se rappelle le temps passé. Comme autrefois, sans doute, les filles sont folles et les garçons ardents. Après minuit, des soulards battent encore le



pavé, et quand Bold revient de la ville, il fait lever des couples d'amoureux.

Il n'a pas à les envier, ni ceux-là ni personne ! Félicia est en train de lui forger des chaînes qu'il ne pourra plus rompre. Ne s'aperçoit-il point de ce qu'elle prépare ? Il ne veut pas réfléchir. L'heure présente, brûlante, inoubliable, lui pénètre le corps. Le temps est loin où il rencontrait un rival chez cette fille. Elle ne connaît plus que Bold. Il est seul. Que leur importe le restant du monde ? Il n'hésiterait plus à fuir avec elle.

Félicia lui conta en riant que Drisse s'était allongé dans la rue quand elle l'avait mis à la porte. Drisse-le-singe, quelle horreur ! Mais comme elle aimait son Bold, son homme pour toute la vie, n'est-ce pas ?

Allumé comme une torche, il n'écoutait que sa passion. Les moindres souhaits de cette femme devaient se réaliser. Il prévenait ses désirs, il devinait ce qui la rendrait heureuse. Rien n'était trop beau. L'argent, est-ce que cela compte ?

Il trouva encore chez son usurier quelques billets qui filèrent vite, il en chercha d'autres. Et elle attisait toujours davantage sa folie.



Pourquoi arrivait-il à Bold de mêler à ses désirs des pensées qui le faisaient frissonner? Une nuit, il n'avait pas dormi, en proie à une obsession toujours grandissante. Il sortit, le ciel était bas, des gouttes de pluie mouillèrent son front. Un grondement courut dans le ciel. Chose extraordinaire, en ce début d'octobre un orage menaçait la région. Des éclairs découvrirent les plaines herbeuses du Démer. Les maisons jaillissaient de l'ombre, qui, un instant déchirée, se refermait sur le Hageland. Bold marchait. Son cœur lui faisait mal, comme à l'oncle Gustaaf, le vieux grippe-sou qui s'obstinait à ne pas lâcher prise.

Le vent s'étant levé, Bold écoutait venir à lui le souffle impétueux qui allait balayer tout le pays. Les voix de l'espace grossissaient, elles criaient, elles allaient hurler. Il se boucha les oreilles, ne voulant plus entendre. La rafale passa, l'emportant presque. Il restait là, pantelant, les jambes écartées pour mieux tenir au sol, pour ne pas s'en aller à l'inconnu tragique et maléfique tapi dans les ténèbres.

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

A qui répondait-il ?

Et il repartait. La pluie faisait rage, le ciel



tout entier paraissait secoué de colère, et, sans interruption, la foudre étincelait dans la tempête.

Quand il rentra, la fatigue lui avait brisé les nerfs et écrasé l'esprit; il tomba dans le grand trou noir d'un sommeil sans rêves, isolé comme par une lourde dalle du monde réel.

Peut-être aurait-il dormi jusqu'au soir si le garçonnet qui s'occupait de l'oncle Gustaaf ne l'eut rejoint.

— On voudrait te voir, Bold!

L'autre, les yeux écarquillés, regarda l'enfant sans répondre.

— Tu viendras?

— Dis-lui que j'arrive.

Il s'habillait, encore engourdi. Quand il plongea son visage dans la cuvette et releva la tête devant une glace, il s'observa, les sourcils froncés, comme s'il cherchait à surprendre un secret dans la figure d'un inconnu.

Le vieux paysan s'était impatienté de l'absence prolongée de son neveu :

— Tu t'imaginais sans doute que j'étais déjà parti...

— Je savais que vous alliez mieux.

— Tu ne quittes donc plus ta salope de



filles? Prends garde! Ah! vaurien, si j'avais un autre neveu...

— Mon oncle, tout le monde dit que vous êtes guéri.

— Guéri! Écoute... La nuit dernière, j'ai cru que je passais. L'orage écrasait ma carcasse, sûrement je suis resté sans connaissance. On me trouvera refroidi et raide, la bouche ouverte, encore plus laid...

Il s'agita, et soudain :

— Vite, les gouttes...

Il avala, et, les mains autour du cou :

— Encore.

— Vous voulez?

— Encore.

Bold renouvela la potion. Gustaaf souffla, remua péniblement les jambes sous les couvertures.

— Mes jambes, c'est comme si chacune pesait cent kilos.

— Je vais refaire votre lit.

— A bas les pattes! Je n'ai jamais permis à personne de toucher à ma paillasse.

En ce moment, Bold vit passer devant son regard une étrange image. Il ferma les yeux, sa figure se crispa, il murmura malgré lui :



— On a raison de bien cacher son argent.

— Qui te parle d'argent ?

— Je croyais...

— Ah ! tu t'imagines que je couche sur un magot ? Mon garçon, ne te fais pas trop d'illusions...

Il avait parlé, il s'était excité, la fatigue, une mauvaise fatigue qui lui ligotait le corps, encerclait aussi sa cervelle.

— Écoute, Bold, si jamais...

Au bout de son effort, il n'acheva pas et se retourna péniblement du côté du mur.

Quand Pier eut retrouvé Félicia, celle-ci lui demanda des nouvelles du malade :

— Il ne meurt donc pas ?

Pendant cette soirée, elle lui confia qu'elle avait engagé tout son bien — et ce qui lui restait ne pesait pas lourd — afin de payer des dettes pressantes.

De son côté, Bold reçut avis qu'il avait à liquider une grosse promesse, s'il ne voulait pas être saisi.

Après cela, on pouvait sombrer dans l'ivresse et les amours, au réveil la dure réalité surgissait et ne lâchait pas.



L'oncle Gustaaf, sarcastique, promet à son neveu d'être bientôt debout. Après avoir haleté la nuit durant, le vieux se vengeait ainsi de son malheureux sort.

Maintenant le clergé avait renoncé à l'espoir d'un revirement chez Bold. Chaque semaine marquerait davantage les manquements de cette pitoyable ouaille. On ne l'apercevait même plus, le dimanche, dans le groupe qui se tient sous le portail de l'église, plus occupé des distractions de la rue que de la messe. De leur côté, *les Fidèles de Saint-Isidore, le grand laboureur chrétien* eussent rougi de compter pareille recrue parmi les membres de la confrérie.

L'automne cédait à l'hiver. Six semaines après le passage du premier triangle des grues, de légers flocons de neige remplirent un matin l'espace, et, la nuit suivante, la lune au visage luisant éclaira un pays qui se contractait sous le froid.

Cette nuit-là, tout juste, Pier veillait l'oncle, à la demande du médecin. Le mauvais garçon ne dormait pas. La clarté du dehors entrait par la fenêtre, malgré les rideaux tirés. Ses yeux distinguaient chaque objet. Les fioles



sur le bahut, le Christ au-dessus du lit, le poêle qui portait la bouillotte et dont le tuyau plat pénétrait horizontalement dans le mur, et chaque chaise qui, blanche et vide, semblait attendre... Bold ne rêvait point, mais son cerveau ne lui laissait pas de trêve.

Un geignement se fit entendre.

Pier se leva et constata que le front du vieillard était couvert de sueur. Il l'essuya et parla doucement.

Aucune réponse ne vint.

« Je vais lui donner à boire », se dit Bold.

Il prend sur le bahut un flacon, et commence à compter les gouttes qu'il verse dans un verre d'eau.

Ces chaises blanches et vides, autour de lui, l'impressionnent, il a mal compté ses gouttes... Sans trop le vouloir, peut-être, il penche davantage la bouteille.

Sait-on toujours ce que l'on fait? Et pourquoi des ombres auraient-elles pris place sur les chaises? Quelle folie! Quelqu'un allait-il se lever? Quelqu'un aurait-il vu? Non, non!

Bold vient de vider tout le flacon dans le verre! Il s'approche en hâte du lit, soulève



la tête de l'oncle, afin qu'il boive. Il faut aller vite. De l'une de ces chaises quelqu'un peut se lever. Oui, quelqu'un d'inexistant et de redoutable tout à la fois !

Mais l'oncle Gustaaf ne réagit pas. Pier lui met le verre plein contre la bouche. Cette bouche ne s'ouvre pas. Alors il le secoue. Rien... Est-ce que déjà? Bold lance le contenu du verre à travers la chambre.

Le masque de la mort s'incrustait dans la face du vieux, à la clarté de cette nuit laiteuse.

Celui que le meurtre avait habité, celui qui véritablement était un criminel devant Dieu ne vit qu'une issue.

Sans doute, les ombres s'étaient-elles levées pour commander à sa volonté. Ombres de ceux qui par-delà la tombe inspiraient maintenant quelqu'un de leur sang, après avoir arraché au ciel le salut de son âme.

Bold courut au presbytère :

— Monsieur le Curé, l'oncle a passé tout à coup...

— C'était bien à prévoir, Bold.

Le malheureux restait là, immobile, attendant, espérant on ne sait quoi. Ce large gars



blond aux yeux de bleuet portait un fardeau qui allait l'écraser.

Il appelait à l'aide :

— Monsieur le Curé, Monsieur le Curé, je voudrais tout vous dire !

L'horreur désespérée qui remplissait son regard avertit le prêtre :

— Mettez-vous à genoux, mon fils. Je vous écoute.



Achévé d'imprimer  
sur les presses de  
VROMANT & C<sup>o</sup>  
imprimeurs à Bruxelles  
le 29 septembre 1937.





